

JEAN-BAPTISTE ARMBRUSTER SM

**MARIE ET JOSEPH
DANS LE MYSTERE DE JESUS**

Maison Chaminade
Bordeaux – 2008-2010

Au cher Abbé Charles Journet,
guide sûr en mariologie

et

au cher Monsieur Henry Chavannes,
ami fidèle et conseiller œcuménique.

Jean Baptiste Armbruster
religieux marianiste reconnaissant.

(† décédé à Bordeaux le 15 mai 2008)

Présentation

Pourquoi cette recherche ?

Cet essai m'a été demandé par de jeunes adultes chrétiens. Leur proposition était abrupte, formulée en quelques mots : « Que dit l'Écriture sur Marie et Joseph ? ». Une dizaine d'années plus tôt, un groupe de chrétiens m'avait fait une demande analogue. Ils désiraient approfondir leur foi au plus proche de l'Écriture Sainte et consacrer du temps à une formation biblique sérieuse et ouverte à ce qui leur paraissait l'essentiel. Je livre ici le fruit de ma méditation.

J.B.A.

Jean-Baptiste Armbruster (1922-2008), prêtre marianiste, était habité par la passion des textes : ceux de la Tradition chrétienne, qu'il a abondamment enseignés ; ceux aussi de Guillaume-Joseph Chaminade (1761-1850), fondateur des Marianistes, qu'il a longuement commentés. La Société de Marie doit au P. Armbruster, outre de nombreux ouvrages de spiritualité, l'ample édition des *Ecrits et Paroles* de son fondateur.

S'il fut un grand contemplatif, le P. Armbruster fut aussi un missionnaire ardent, entraînant ses lecteurs dans la découverte d'un christianisme à la saveur des origines, d'une ecclésiologie mariale et dans la pratique d'une vie de prière éclairée par la théologie. La Constitution dogmatique *Lumen Gentium* du Concile Vatican II, surtout en son chapitre huit, fut pour lui une consécration. Depuis longtemps, notamment au sein de la Société Française d'Etudes Mariales, il préparait ce renouveau de la théologie mariale, et il se fit un propagateur averti de l'enseignement du concile.

Le présent ouvrage est son livre-testament. Il veut déployer l'infinie richesse de l'hymne christologique de l'épître de Saint Paul aux Philippiens. En y contemplant le mystère du Christ, il s'attache à montrer dans cet hymne un chemin pour l'Eglise, dans le prolongement de celui de Marie. Il souligne la parenté profonde entre cet hymne et l'enseignement marial du concile Vatican II.

Le P. Armbruster n'a pas eu le temps de mettre la dernière main à son livre et de le publier. Sachant combien le message qu'il livre lui tenait à cœur et combien ses confrères, ses disciples et ses amis souhaitaient le conserver et le partager, nous avons repris et quelque peu retravaillé le texte du P. Armbruster, tout en respectant son rythme propre. Ce livre est avant tout à méditer, même s'il défend aussi une thèse. Il recèle maints trésors d'érudition et laisse deviner les fervents labeurs dont il est le fruit.

Avec l'auteur, nous contemplerons donc le mystère de Marie en suivant son analyse de *Philippiens 2, 6-11*. Cet ouvrage pourra également stimuler notre approfondissement personnel du mystère de Marie, épouse de Joseph et Mère de Jésus, et du mystère de l'Eglise.

Que soient remerciées toutes les personnes qui ont contribué à l'édition de cet ouvrage, en particulier les pères Bernard Vial et Léo Pauels, Melle Madeleine Deprecq, M. Roger Bichelberger...

Monique Bouic clm et Robert Witwicki sm
Bordeaux, juillet 2010

INTRODUCTION

UN CROYANT FACE A LA RÉVÉLATION DIVINE

Pour entrer dans le langage de la FOI il est utile d'avoir quelques précisions. Dans la foi chrétienne on pénètre à des niveaux de profondeur plus ou moins grande, avec des exigences variables et plus ou moins difficiles à admettre ou à croire. L'acte de foi déjà est hors de notre portée simplement humaine. C'est une parole ou un acte ou une pensée de Dieu communiqués à l'homme. Le message est vrai parce que c'est Dieu qui l'a dit et non parce que je dois le comprendre pour le croire. Cependant le croyant ne renonce nullement à son intelligence ni à sa volonté. Bien plus : celui qui accueille ce que Dieu révèle, ajoute à ses connaissances humaines des valeurs divines, non pas statiques, mais dynamiques. Le croyant qui se situe sincèrement à l'intérieur de l'Eglise reçoit de ce fait des lumières et des forces qui éclairent sa foi et donnent à son existence un sens de plus en plus divin.

Par ailleurs, on peut avoir une foi plus ou moins profonde et sa qualité peut varier. Quand, par exemple, Jésus dit : « *Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, tu aimeras ton prochain comme tu t'aimes toi-même* », il s'adresse à tout chrétien qui ouvre son cœur à la foi. Mais même dans le cœur de l'homme honnête, cette orientation chrétienne peut normalement prendre racine.

D'autres réalités divines ne nous sont accessibles que par l'action de l'Esprit Saint, comme le dit Jésus lui-même. Après que Pierre eut affirmé publiquement : « *Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant* », Jésus commanda sérieusement aux disciples de ne dire à personne qu'il était le Messie. C'est donc seulement après la Pentecôte et le don de l'Esprit, qu'ils ont été capables de proclamer la plupart des vérités surnaturelles (Mt 16, 17-20).

Certaines lumières, qui ont rapport à des actes purement divins, sont proprement d'ordre divin et nous dépasseront toujours. Nous

aurons à parler de certains de ces « miracles », comme la naissance et la vie hors péché de Marie, l'Incarnation du Verbe de Dieu dans le cœur et le sein de la Vierge Marie, la naissance sans douleurs de l'enfant-Dieu à Bethléem. Telle encore la résurrection de Jésus dont, semble-t-il, seuls les anges purent être témoins. La foi seule reconnaît dans l'Eucharistie la présence réelle quoique invisible et insensible de Jésus.

Tout au long de notre recherche, il nous sera donc demandé une attitude de foi, laquelle trouve sa source tout près de Dieu, dans sa grâce. Jésus lui-même est source de notre foi quand, par exemple, il essaye de répondre aux objections des pharisiens de son temps qui lui demandent s'il leur est permis de répudier leur femme. Jésus les renvoie au Créateur quand il affirme : « *Mais au commencement il n'en était pas ainsi* » (Mt 19, 3-8). Cette parole de Jésus nous éclairera tout au long de notre étude et de l'approfondissement de notre foi ; elle leur donnera une puissante orientation spirituelle.

SAINT PAUL REÇOIT DES LUMIERES CELESTES

La conversion de Saul - devenu Paul - sur la route de Damas nous est connue grâce à deux récits complémentaires qu'il en a faits lui-même et que rapportent les *Actes des Apôtres*, en 9, 1-10 et en 22, 6-11. Retenons ici l'expérience unique que fait alors ce disciple : en quelques instants il passe de la haine à l'amour à l'égard de Jésus. En outre, une lumière venue du ciel l'enveloppe de son éclat. Tombant à terre, Saul entend une voix qui lui dit : « *Saul, Saul, pourquoi me persécuter ? - Qui es-tu, Seigneur ?* demande-t-il. - *Je suis Jésus, c'est moi que tu persécutes.* » Jésus s'est donc fait connaître à Saul de façon unique.

En 22, 10-11 le récit de Paul ajoute quelques précisions : « *Je demandai : 'Que dois-je faire, Seigneur ?' Et le Seigneur me répondit : 'Relève-toi, va à Damas, et là on t'indiquera toute la tâche qui t'est encore assignée.'* Mais, comme l'éclat de cette lumière m'avait ôté la vue, c'est conduit par la main de mes compagnons que j'arrivai à Damas. » L'éclat de la lumière de Jésus fut donc telle que Saul en perdit la vue pour plusieurs jours.

Plus tard, devenu prédicateur de l'Évangile de Jésus Christ, Paul fut capable d'éclairer les premiers moments de la Nouvelle Alliance, à savoir l'Incarnation du Fils de Dieu, dans deux épîtres différentes, les *lettres* aux Galates et aux Philippiens. Dans les deux, l'Apôtre Paul, inspiré par l'Esprit Saint qui lui est donné personnellement, est le premier à écrire aux chrétiens des origines sur le sens de la mort et de la résurrection du Dieu-Sauveur.

DANS LA LETTRE AUX GALATES

a. L'accomplissement des temps. Ecrivant aux GALATES, Paul doit justifier le caractère divin de sa mission, prouver qu'elle lui est inspirée par Dieu lui-même. Il écrit donc :

Je vous le déclare, frères, cet Évangile que je vous ai annoncé n'est pas d'inspiration humaine ; et d'ailleurs, ce n'est pas par un homme qu'il m'a été transmis ni enseigné, mais par une révélation de Jésus Christ (Ga 1, 11-12).

Puis il évoque en passant sa conversion tout à fait extraordinaire. Suit le début du chapitre quatre (v. 4-5), qui permet un premier regard sur le plan de Dieu qui nous ouvre le Nouveau Testament, c'est-à-dire le temps de la naissance du Fils de Dieu, Sauveur et sanctificateur du monde.

Mais quand est venu l'accomplissement du temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et assujetti à la loi, pour payer la libération de ceux qui sont assujettis à la loi, pour qu'il nous soit donné d'être fils adoptifs.

Une première expression peut attirer notre attention. Selon Paul, c'est Dieu lui-même qui a jugé que *l'accomplissement du temps* était arrivé pour le monde. Il y a eu un temps ancien - nous le savons par tout l'Ancien Testament – or il se termine, mieux : il s'accomplit. Ce temps a eu toute sa valeur et ceux qui y ont vécu ont eu, eux aussi, leurs grâces et leurs responsabilités.

Il est donc intéressant et utile de saisir l'essentiel de ce qui fait cet Ancien Testament : la Création en son état primitif, la faute des premiers parents et la longue préparation du Nouveau Testament, tout au long de l'histoire du Peuple de Dieu.

Dieu a un plan sur l'humanité. « *Au commencement* » Dieu crée le monde et tout ce qu'il contient. Pour couronner le tout, Dieu dit :

Faisons l'homme à notre image. A l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa (Gn 1, 27).

Depuis les origines, l'humanité sera donc composée d'hommes et de femmes. Le premier couple fut créé par Dieu lui-même, le Dieu-amour. Il n'est pas créé par un autre être humain, mais par Dieu le Créateur. Les premiers humains ne sont pas sortis du « néant », mais du Dieu-Amour. « *Homme et Femme il les créa* ». « *Dieu les bénit et leur dit 'Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et soumettez-la'* » (Gn 1, 28). Il en fut ainsi depuis le commencement et il en sera ainsi jusqu'à *l'accomplissement du temps*.

Dans ce long parcours, le concile Vatican II (*Lumen gentium*, n°55) souligne la mise en lumière de plus en plus claire de la personne future de la Femme préparée par Dieu.

Les livres de l'Ancien Testament décrivent l'histoire du salut et la lente préparation de la venue du Christ au monde. Ces documents primitifs, tels qu'ils sont lus dans l'Eglise et compris à la lumière de la révélation postérieure et complète, font apparaître progressivement dans une plus parfaite clarté la figure de la femme, Mère du Rédempteur. Dans cette clarté celle-ci se trouve prophétiquement esquissée dans la promesse d'une victoire sur le serpent faite à nos premiers parents tombés dans le péché (cf. Gn 3, 15). De même, c'est elle, la Vierge, qui concevra et enfantera un fils auquel sera donné le nom d'Emmanuel (cf. Is 7, 14 ; cf. Mi 5, 2-3 ; Mt 1, 22-23). Elle occupe la première place parmi ces humbles et ces pauvres du Seigneur qui espèrent et reçoivent le salut de lui avec confiance. Enfin, avec elle, la fille de Sion par excellence, après la longue attente de la promesse, s'accomplissent les temps et s'instaure l'économie nouvelle,

lorsque le Fils de Dieu prit d'elle la nature humaine pour libérer l'homme du péché par les mystères de sa chair.

b. Vrai homme, vrai juif. Un second enseignement se dégage du texte de la *lettre aux Galates* (4, 4-6) : ce Fils est « *né d'une femme, et il est assujetti à la loi, pour payer la libération de ceux qui sont assujettis à la loi, pour qu'il nous soit donné d'être fils adoptifs* ».

Dieu ne se contente pas de donner à son Fils une naissance humaine, *d'une femme*. Son Fils sera un véritable Juif « *assujetti à la loi* ». La loi de Moïse serait-elle devenue caduque désormais ? Le texte dit que le Fils est envoyé « *pour payer la libération de ceux qui sont assujettis à la loi.* » Ce qui est seulement indiqué ici reçoit une explicitation maximum dans le Sermon sur la Montagne (Mt 5, 17) : « *N'allez pas croire que je sois venu abroger la Loi... ; je ne suis pas venu abroger, mais accomplir* ». Le Fils s'engage à « *payer la libération* » des personnes qui sont assujetties à la loi et à les amener à leur perfection ; de la sorte il donne à la loi son vrai sens, il l'accomplit, il la rend parfaite. Le Fils unique de Dieu veut en effet donner à tous ceux qui le suivront « *d'être fils adoptifs* » de Dieu son Père. Pouvait-il faire plus ? Et pour le Père, donner son Fils, c'est tout donner.

DANS LA LETTRE AUX PHILIPPIENS

L'apôtre Paul s'était rendu compte qu'il lui fallait encourager la jeune communauté chrétienne de la ville de Philippi, une communauté qu'il chérissait par-dessus toutes. Il l'invite donc, dans la lettre qu'il lui adresse, à vivre pleinement en accord avec sa foi.

Ayez un même amour, un même cœur ; recherchez l'unité ; ne faites rien par rivalité, rien par gloriole, mais, avec humilité, considérez les autres comme supérieurs à vous. Que chacun ne regarde pas à soi seulement, mais aussi aux autres. Comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus Christ (Ph 2, 2-4).

Après cette introduction centrée sur Jésus Christ, l'apôtre continue en leur ouvrant un véritable chemin de salut. En quelques

lignes, il trace les trois étapes essentielles du parcours que le Christ Sauveur a vécu sur terre, suivies de trois autres étapes, celles par lesquelles Dieu a exalté le Fils ressuscité et monté au ciel, lui donnant finalement un nom unique afin qu'au Nom de Jésus tout être humain reconnaisse en lui le Fils de Dieu et l'unique Sauveur de l'humanité.

*Lui [le Christ Jésus] qui est de condition divine
ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu.
Mais il s'est anéanti lui-même,
prenant la condition de **SERVITEUR**.*

*Devenant semblable aux hommes, et,
par son aspect, il était reconnu comme **UN HOMME**.*

*Il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort,
à la mort sur **UNE CROIX**.*

*C'est pourquoi Dieu l'a souverainement **EXALTE**.
Dieu a confié à Jésus le nom qui est au-dessus de tout nom,*

*afin **QU'AU NOM DE JESUS** tout genou fléchisse dans les cieux,
sur la terre et sous la terre,*

*et que toute langue proclame que
le Seigneur c'est Jésus Christ*

*à la **GLOIRE DE DIEU LE PERE** (Ph 2, 6-11).*

Ce texte quasi divin a traversé vingt siècles d'histoire biblique. Aujourd'hui encore il est beaucoup médité et prié. Nous en ferons notre fil conducteur dans la suite de ce livre. En même temps, nous allons illustrer par des textes bibliques (qui me paraissent essentiels) ces six étapes que nous allons parcourir.

A. TROIS ÉTAPES DE DESCENTE

1^{ère} étape : **LE VERBE S'EST FAIT CHAIR**

Nous sommes en plein 'ciel'. Dieu fait entrevoir à Paul la disposition du Verbe de Dieu au moment de la « *plénitude des temps* », au moment où :

Lui qui possédait depuis toujours la condition divine, n'a pas retenu jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Au contraire, il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur... (Ph 2, 6-7).

Pour que le Verbe de Dieu ait pu s'implanter dans le monde et vivre sur terre *la condition de serviteur*, bien des miracles se sont produits, que l'on peut énumérer, à partir de l'ÉCRITURE :

- A. Il fallait que naissent et grandissent dans la grâce Marie et Joseph, les « parents » du Verbe de Dieu fait homme.

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu en Galilée, à Nazareth (Lc 1, 27).

Notons que *Marie et Joseph sont évoqués pour la première fois*. L'ange annonce à Marie qu'elle sera la Mère de Jésus ; Marie lui donne son consentement et le Verbe se fait chair en elle (Lc 1, 26-38).

- B. Suivent la *Visitation* de Marie dans la maison de Zacharie et la *sanctification* de Jean le Baptiste. Marie reste trois mois dans la famille d'Élisabeth et de Zacharie et ainsi *l'Ancien Testament s'ouvre au Nouveau* (Lc 1, 39-79).

- C. Sachant Marie enceinte, Joseph forme le projet de se séparer d'elle. L'Ange lui apparaît en songe, le confirme ce qu'il sait déjà et lui communique la volonté de Dieu : *qu'il prenne chez lui Marie, son épouse*, et qu'ensuite il *donne à l'enfant le nom de Jésus* (cf. Mt 1, 16-25).

Deux questions restent ouvertes : De qui Joseph savait-il que Marie était enceinte ? Le mariage de Joseph et de Marie a-t-il eu lieu avant ou après la Visitation ?

2^{ème} étape : **ET IL A HABITÉ PARMİ NOUS**

...devenant semblable aux hommes, et, par son aspect, Il était reconnu comme un homme (Ph 2, 7).

- Il vous est né un Sauveur à Bethléem, annonce l'ange aux bergers (Lc 2, 1-21).
- L'enfant est ensuite *présenté* au Temple (Lc 2, 22-38).
- Il est tour à tour *aimé* et *pourchassé*. Il vient à Nazareth avec ses *parents* et y grandit (cf. Mt 2, 1-23).
- Jésus, à *douze ans*, monte au Temple (Lc 2, 41-50).
- La Sainte Famille à Nazareth (Lc 2, 51-52),
- où Jésus vit comme un homme ordinaire (Lc 2, 41-52).
- Plus tard on l'appellera « *le fils du charpentier* ».
- Joseph semble avoir bien accompli ainsi son rôle de père.

3^{ème} étape : **OBÉISSANT JUSQU'À LA MORT**

Il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur la croix (Ph 2, 8).

On pense ici, d'une part, à la vie publique de Jésus :

- à son baptême par Jean (Lc 3, 21-22),
- aux noces de Cana où Jésus confie un rôle nouveau à Marie (Jn 2, 1-12),
- à la désignation de la vraie famille de Jésus (Lc 8, 19-21 ; 11, 27-28) ;
- d'autre part, aux dernières heures de Jésus avec les siens, avec divers épisodes, diverses paroles, en particulier :
- la femme qui enfante l'Homme nouveau (Jn 16, 19-22),
- l'institution de l'Eucharistie,
- Jésus en croix et la naissance de l'Eglise (Jn 19, 17-27) ;
- *Tout est consommé* ; Jésus rend l'Esprit ;
- il est déposé en terre (Jn 19, 28-42).

B. TROIS ÉTAPES DE MONTÉE EN DIEU

4^{ème} étape : **JÉSUS RESSUSCITÉ MONTE AU CIEL**

C'est pourquoi Dieu l'a souverainement EXALTE et lui a confié le Nom qui est au-dessus de tout nom (Ph 2, 9).

- Jésus ressuscite. – Qui l'a vu sortir du tombeau ?
- Il affermit la foi des siens
- et les prépare à son départ. Sa présence quotidienne.
- Il monte au ciel (Ac 1, 9).
- Marie, Mère de l'Eglise priante (Ac 1, 12-14).

L'Eglise apparaît comme Eglise de l'Esprit, de Marie et des Apôtres.

5^{ème} étape : **LES SAINTS NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE**

Afin qu'au NOM DE JESUS tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre – partout ! (Ph 2, 10).

Jésus, Dieu et homme, est l'égal du Père et de l'Esprit dans la sainte Trinité. Il a tout racheté, dans les cieux, sur la terre et aux enfers.

- Image de Marie dans l'*Apocalypse* (Ap 12) ; elle accomplit l'Ancien Testament et vit le Nouveau.
- Avec Jésus et Joseph, elle forme désormais la Sainte Famille, non plus de la terre, mais du Ciel éternel.

6^{ème} étape : **LES NOCES DE L'AGNEAU**

Et que toute langue confesse que le Seigneur, c'est Jésus Christ à la gloire de Dieu le Père ! (Ph 2, 11).

Par son triple abaissement, le Christ a sauvé l'humanité et glorifié Dieu. En retour, Dieu a souverainement exalté son Fils et, en lui, toute l'humanité destinée à devenir Eglise.

Les Noces de l'Agneau (Ap 19 à 22) sont l'achèvement céleste de l'œuvre du Christ et de l'Eglise.

Voici les noces de l'Agneau. Son épouse s'est préparée, il lui a été donné de se vêtir d'un lin resplendissant et pur, car le lin, ce

sont les oeuvres justes des saints... Heureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'Agneau ! (Ap 19, 7-9).

TROIS ETAPES DE « DESCENTE »

1^{ère} ÉTAPE

ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR

Lui qui possédait depuis toujours la condition divine ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Au contraire, il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur (Ph 2, 6-7).

Pour lui permettre d'adopter *la condition de serviteur*, il fallait deux personnes pour l'accueillir ; ce furent Marie et Joseph.

L'Écriture ne nous apprend rien sur eux avant l'envoi de l'ange Gabriel à Marie. Pourtant ces deux personnes ont été choisies par Dieu pour accueillir le Don divin revêtant la condition humaine. Nous pouvons penser qu'elles étaient à peu près du même âge puisqu'elles furent « *accordées en mariage* » par Dieu lui-même, si on en croit le texte de Lc (1, 27). Pour remplir le rôle de mère et de père d'un enfant-Dieu, ces deux personnes devaient être, chacune selon son propre degré de sainteté, aussi proches que possible de Dieu. Marie et Joseph étaient appelés, chacun selon sa vocation, à tenir un rôle unique dans le mystère même de l'Incarnation, Marie comme Mère du Fils de Dieu et Joseph comme descendant du roi David et, de ce fait, reconnu comme père du Messie attendu depuis des siècles.

Pour entrer suffisamment dans le mystère de l'Incarnation rédemptrice du Sauveur tel que nous le présente l'Écriture, il nous faut commencer par situer Marie et Joseph dans le règne de Dieu, chacun étant unique et saint selon son degré. Tous les deux vivent dans notre monde imparfait, comme Jésus lui-même. Venu d'En-Haut, Jésus est divin tandis que Marie et Joseph sont deux personnes humaines, susceptibles de toujours croître en sainteté et dans l'approfondissement de leur foi.

Ces trois Personnes, Jésus, Marie et Joseph, sont donc des êtres uniques dans l'histoire humaine ; elles vivent ensemble les années de Nazareth, formant ce que les chrétiens appellent LA SAINTE FAMILLE.

A. L'ENVOI DE L'ANGE GABRIEL (Annonciation)

Luc retrace ces événements tels qu'il a pu les apprendre de Marie elle-même – il a voulu remonter jusqu'aux témoins oculaires (Lc 1, 2) – ou en accueillant des traditions proches de la Mère de Jésus.

Le sixième mois, Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, auprès d'une vierge promise en mariage à un homme appelé Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie (Lc 1, 26-27).

Le moment. Le récit de Luc commence par préciser le moment : *le sixième mois* après la conception de Jean le Précurseur. L'auteur veut faire de l'Annonciation de Jésus à Marie la suite de l'annonciation de Jean à Zacharie (Lc 1, 5-25). Dans le récit évangélique, ces deux annonces forment un diptyque ; les deux récits se suivent et s'éclairent mutuellement. Jean est né avant Jésus tout comme il va paraître en public avant lui. Mais Jésus est plus grand que lui.

Mais il y a aussi, pourrait-on dire, une raison biologique à cette date : lors de la conception de Jésus dans le sein de Marie, à Nazareth, Jean a déjà six mois (Lc 1, 36) ; il est suffisamment formé dans le sein d'Élisabeth, sa mère, pour que l'Esprit Saint puisse le sanctifier, lui qui sera le futur précurseur de Jésus. Et c'est une grande joie pour la femme de Zacharie !

Comment m'est-il donné que vienne à moi la mère de mon Seigneur ? Car lorsque ta salutation a retenti à mes oreilles, voici que l'enfant a bondi d'allégresse en mon sein (Lc 1, 44).

Ainsi sont reliées les deux annonces voulues par Dieu, celle du Précurseur et celle de Jésus, à six mois d'intervalle.

L'histoire de la Palestine. Vers 100 avant Jésus Christ, Alexandre Jannée reconquiert la Galilée. Il judaïse de force les habitants et y envoie quelques colonies de Juifs authentiques, montés de la Judée. La famille de Joseph serait de ce milieu. La longue histoire de la Galilée explique pourquoi on a répondu un jour à Nicodème : *Serais-tu de Galilée, toi aussi ? Cherche et tu verras qu'il ne se lève pas de prophète en Galilée* (Jn 7, 40-43 et 52). Or c'est précisément dans cette région, aux confins du judaïsme et du paganisme, que Dieu a voulu que naisse le Prophète, le Messie, le Sauveur des Juifs et des païens !

L'histoire de NAZARETH fut modelée par celle de la Galilée. Ce village, à cette époque de quelques centaines d'habitants, n'est nommé nulle part dans tout l'Ancien Testament et n'a joué aucun rôle dans l'histoire du peuple de Dieu. Que Dieu ait choisi de manifester son Fils comme un homme de Nazareth est quelque chose d'inédit ; c'est une invention divine. *De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ?* répondra plus tard Nathanaël à Philippe (Jn 1, 46).

En ces lieux insolites, Dieu fait commencer une histoire nouvelle, une alliance nouvelle, le Nouveau Testament. La naissance de Jésus est effectivement, comme nous le verrons, le commencement d'un monde nouveau, celui de l'humanité entière rachetée par le Sauveur. Marie et Joseph se situent dans cette humanité. Dieu les a déjà préparés à leur vocation unique.

Les trois personnes du récit : GABRIEL, MARIE ET JOSEPH

Gabriel. C'est l'ange des Annonciations. Son nom signifie *l'homme de Dieu*, le messenger-type de la bonne nouvelle de Dieu aux hommes. C'est déjà lui qui avait ouvert l'esprit du prophète Daniel aux annonces sur les temps messianiques, c'est-à-dire *pour la fin des temps* (Dn 8, 16-17 ; 9, 21).

Au début des temps nouveaux, le même ange se présente au Temple où il annonce à Zacharie que son épouse, avancée en âge, va être enceinte et mettra au monde un fils dont le nom sera Jean.

Marie et Joseph. Marie et Joseph surgissent dans l'Écriture sainte, grâce à Luc. Ils sont présentés, l'un et l'autre, au rendez-vous *de la plénitude des temps* (Ga 4, 4), c'est-à-dire au moment où Dieu prépare l'envoi de son Fils sur terre.

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu... auprès d'une vierge promise en mariage à un homme appelé Joseph. Celui-ci était un descendant du roi David ; le nom de la vierge était Marie (Lc 1, 27).

Marie. Marie, la jeune fille, était *accordée en mariage* à Joseph. En grec, la langue de Luc, le mot *parthénos* – vierge - désigne une jeune fille non encore introduite par son mari au futur domicile conjugal. Mais elle peut être promise au mariage, fiancée, comme nous dirions aujourd'hui (Mt 25, 1-13). Le mot grec a une forte connotation de *vierge*, même au sens large de neuf, nouveau, non encore utilisé. Luc insiste sur ce fait que Marie est vierge, c'est-à-dire toute vouée au service de Dieu. L'évangéliste le répète deux fois dans le verset 1, 27 ci-dessus. En soulignant d'emblée la virginité de Marie, Luc veut lever toute équivoque sur son mariage et préparer le récit de la conception miraculeuse de Jésus.

Et le nom de la vierge était Marie. Ce nom était répandu dans le monde juif, comme en témoigne sa fréquence dans la Bible : on connaît Marie, la sœur d'Aaron, *la prophétesse* (Ex 15, 20-21), Marie de Magdala, Marie, la sœur de Marthe et d'autres encore. Ce nom semble d'origine égyptienne. Ses significations sont multiples ; au cours des âges, on en a proposé jusqu'à soixante-quinze différentes !

Le nom de Marie de Nazareth désigne, bien sûr, sa personne, mais aussi sa mission, sa vocation exceptionnelle, sa destinée tout entière. Au cours des temps, on a donné à la Mère de Jésus bien des titres, mais elle n'a qu'un seul NOM, celui de Marie, dont les racines sont bibliques. On voit, tout au long de la Bible, que le Seigneur fait grand cas du nom des personnes ; parfois il le change pour que le nouveau nom désigne mieux la nouvelle vocation de la personne concernée ; ainsi Abram est devenu Abraham, Simon est devenu Pierre. Dieu n'a jamais eu à changer le nom de Marie ; dès sa naissance, il exprimait au mieux sa vocation sainte.

Joseph.

Elle était promise en mariage à un homme nommé Joseph, de la famille de David (Lc 1, 27).

Joseph est un descendant direct du roi *David* ; il est le fiancé de Marie, de laquelle doit naître le Messie. L'Écriture ne permet pas de déterminer avec certitude si Marie était également une descendante de la famille de David ou non. On pense plutôt que non. L'évangéliste

Matthieu, quand il arrive à Joseph, interrompt sa généalogie davidique pour y introduire Marie – « *Marie, de laquelle est né Jésus que l'on appelle Christ* » (Mt 1, 16). D'après cela, elle ne serait pas descendante directe de David, mais seulement en tant qu'épouse de Joseph ; lui, par contre, est explicitement et à plusieurs reprises, désigné comme étant *de la famille de David*. C'est par Joseph que Jésus sera, lui aussi, reconnu civilement comme le Messie, lequel, en effet, devait être descendant de David.

Cette vierge et ce jeune homme de la descendance de David se sont promis mutuellement en mariage. Cette double démarche ne peut venir que de Dieu et, de ce fait, ce sera pour chacun des deux une source d'incompréhension. Dieu seul, par sa parole divine, dénouera progressivement la situation et ainsi s'éclairera, pour eux deux et pour nous, les croyants, le plus grand mystère, l'Incarnation du Fils de Dieu.

LA SALUTATION DE L'ANGE À MARIE

L'évangéliste précise *que l'ange entra chez Marie et lui adressa la parole*. Sobre, cette parole contient trois affirmations concernant Marie :

Réjouis-toi, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi (Lc 1, 28).

Luc ne qualifie pas d'« apparition » la manière qu'a Gabriel d'entrer chez Marie, contrairement à ce qui arrive à Zacharie (Lc 1, 11). L'ange entre et se trouve en présence de cette Marie vers qui il a été envoyé (*pros + accusatif = vers ou auprès de*, en grec). Il lui parle avec beaucoup de respect.

D'après l'ensemble du premier dialogue entre l'ange et Marie, ce n'est pas le messager qui est important, mais le message que Dieu lui a donné de transmettre, de soumettre à Marie. L'ange est donc le premier à prendre la parole. Marie est habituellement à l'écoute, silencieuse. Ce qu'elle entend paraît à première vue si simple. Réalisons cependant que ce dialogue entre l'envoyé de Dieu et la plus sainte des personnes humaines est le moment le plus important de toute l'histoire humaine : il débouche sur l'Incarnation du Verbe de Dieu.

*Réjouis-toi,
tu as la faveur de Dieu,
le Seigneur est avec toi* (Lc 1, 28).

REJOUIS-TOI

Tel est le premier mot que l'ange adresse à Marie. Le verbe grec ici traduit signifie *se réjouir*. Il est ici à l'impératif, comme dans la salutation grecque usuelle : *sois heureux, réjouis-toi !* Les latins se saluaient plutôt par *ave, salve : je te salue !*

Que signifie, dès lors, le *réjouis-toi* ici employé ? L'ange fait comprendre à Marie qu'elle est invitée à la joie, une joie qui doit caractériser le temps de la venue du Messie. Et voici que ce temps est arrivé. Déjà la naissance de Jean le Précurseur a été annoncée à son père comme l'aurore de ce temps de joie :

Tu auras joie et allégresse, et beaucoup se réjouiront de sa naissance, car il sera grand devant le Seigneur (Lc 1, 14).

Déjà les mois que Jésus passe dans le sein de sa Mère sont vécus dans la joie. Allégresse d'Élisabeth lorsqu'elle entend la salutation de Marie et, simultanément, comme elle le dit, *l'enfant a tressailli d'allégresse en son sein (Lc 1, 44)*. Au futur Précurseur il a été donné de reconnaître à sa manière le Messie de qui rayonne la joie. Joie et allégresse de Marie.

Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur l'humble condition de sa servante et mère (Lc 1, 46-48).

Joie annoncée par l'ange de Noël aux bergers lors de la naissance d'un Messie dont ils ne savaient pas grand chose.

Voici que je vous annonce une grande joie qui sera celle de tout le peuple : aujourd'hui vous est né un Sauveur qui est le Christ Seigneur (Lc 2, 10-11).

La première disposition que l'ange propose donc à Marie de la part du Seigneur c'est que *la plénitude des temps est arrivée*. Et Marie, comme il se doit, est la première informée. Quelle joie profonde pour elle ! En fait, elle connaissait déjà le mot de *kaïre* – réjouis-toi – pour avoir lu les Prophètes :

Joël (2, 23) s'adresse aux Fils de Sion et leur exprime la joie de la délivrance d'Israël par le Messie : *Tressaillez d'allégresse, réjouissez-vous en Yahvé votre Dieu.*

Zacharie (9, 9) se tourne vers la fille de Sion : *Réjouis-toi de toutes tes forces, fille de Sion, pousse des cris de joie, fille de Jérusalem, voici que ton Roi vient à toi ; il est juste et victorieux.*

Sophonie (3, 14-17), dans un texte plus développé, se révèle proche du texte même de l'Annonciation (Lc 1, 28-31) :

14. *Pousse des cris de joie, fille de Sion ! Une clameur d'allégresse, Israël ! Réjouis-toi, triomphe de tout ton cœur, fille de Jérusalem !*

15. *Yahvé a levé la sentence qui pesait sur toi. Il a détourné ton ennemi. Yahvé est roi d'Israël en ton sein. Tu n'as plus de malheur à craindre.*

16. *Ce jour-là on dira à Jérusalem : Ne crains point, Sion, ne laisse pas défaillir tes mains !*

On retrouve ces textes – surtout Sophonie - dans la liturgie chrétienne. Ils permettent de mieux saisir certains liens entre les joyeuses attentes de l'Ancien Testament et les réalisations du Nouveau Testament.

COMBLÉE DE GRÂCE

Après avoir souhaité à Marie la profonde joie messianique, l'ange Gabriel ne la nomme pas par son nom, ce qui serait normal. *Réjouis-toi, Marie...* lui disons-nous au début de tous nos « *Je vous salue, Marie !* ». L'ange rapporte du plus profond du ciel le vrai nom de Marie, celui qu'elle a dans le cœur de Dieu. Exagération ? Reportons-nous plutôt à la langue primitive dans laquelle nous parle Luc et dans laquelle nous lisons le mot *kécharitôménè*, que l'on peut décomposer en trois parties :

1. Le terme central est *charis*, qui désigne la GRACE, l'amour. Dans notre contexte, il s'agit de l'Amour, l'amour de Dieu et celui des chrétiens, ses enfants.

2. Au pilier central de L'AMOUR s'appuie un premier suffixe grec *oô*, ce qui donne : *charitoô*. Le suffixe *oô* ajouté au radical fait que la personne (ou la chose) à qui s'applique le terme ainsi composé est devenue ce que représente la racine principale du mot. Dans le cas qui nous concerne, nous comprenons que Marie est entièrement Amour. Et comme Dieu aussi est entièrement Amour, la Mère de Jésus est, comme personne humaine, entièrement positive, sans rien de négatif, sans faute.

Son vrai nom est donc AMOUR venant de Dieu. L'expression dit l'essentiel de la sainteté de Marie.

3. Ce n'est pas tout. En tête du terme s'accrole un *ké*. Le participe parfait, avec le suffixe *ménè*, donne à notre nouvel ensemble un élargissement temporel maximum : Celle qui est tout entière amour l'était déjà dans le passé, le demeure dans le présent et le restera dans le futur ; elle l'est dans tous les temps.

Traduisons, en ce qui concerne Marie : depuis le moment de sa conception elle est immaculée, elle l'est et le sera jusque dans l'éternité en Dieu. Donc des termes comme *graciée, gracieuse, tu as été justifiée* sont trop faibles pour dire la sainteté totale de Marie, Mère de Dieu. Il faut ici suivre fidèlement l'Écriture plutôt que la science de certains exégètes. Le Père Yves Congar disait : *Je respecte et j'interroge sans cesse la science des exégètes, mais je récuse leur magistère.*¹

Nous, les chrétiens, avons-nous droit au même amour que la Mère de Dieu, la toute sainte ? La réponse à cette question est : oui ! Dans la *lettre aux Ephésiens* (1, 6), Paul utilise le même verbe pour désigner tous ceux que Dieu a choisis dans son Fils bien-aimé, donc les chrétiens.

Tel fut le bon plaisir de sa volonté à la louange de gloire de sa grâce dont il nous a gratifiés dans le bien-aimé.

En *Ephésiens* 1, 6, *écharitôsen* est un aoriste, (c'est-à-dire un passé simple), et signifie que nous sommes *devenus grâce* à un moment de notre vie ; nous pensons évidemment au baptême. Marie et nous, nous sommes donc transformés intérieurement par la même grâce de Dieu ; nous participons à la même vie divine, qui est celle de Jésus, Dieu fait homme. Marie n'est pas une chrétienne foncièrement différente de nous ; avec nous tous, au contraire, elle vit de la même vie divine. Il nous est ainsi possible d'imiter Marie en ses vertus chrétiennes ; c'est même notre meilleur chemin de sanctification. Sur un point Marie est cependant différente de nous : par la plénitude de la grâce dont elle est comblée, elle la *toute sainte, la comblée de grâce*. Et toute croissance spirituelle ne peut être qu'un plus grand amour.

¹ *Vraie et fausse réforme dans l'Église*. Paris, Cerf, 1950, page 498.

LE SEIGNEUR EST AVEC TOI

Par la troisième affirmation, l'ange Gabriel achève sa salutation à la Vierge de Nazareth. Marie est appelée, de la part de Dieu, à une mission qui sera en faveur de son Peuple. Elle se situe ainsi, comme femme, dans la lignée des chefs responsables du Peuple de Dieu. L'expression *le Seigneur est avec toi*, appliquée à Marie, appartient autant à l'Ancien qu'au Nouveau Testament.

La même phrase se retrouve ainsi dans les récits de lutte opposant le Peuple de Dieu à ses ennemis. Elle devient même un cri de guerre, un cri de foi et d'espérance en Yahvé. Sauf dans le cas de Judith, cette expression n'a jamais concerné de femme. Quant à Judith, elle est devenue une image biblique de Marie.

Dans les textes du temps de l'exil et du retour, cette formule se condense facilement en une sorte de trilogie : *ne crains pas - car je suis au milieu de toi - pour te délivrer*. Comme nous l'avons vu, Sophonie traduit la présence de Dieu par cette réalité forte : *Yahvé ton Dieu est en ton sein* (So 3, 17), et cette insistance sera reprise par l'ange de l'Annonciation : *voici que tu concevras en ton sein et que tu enfanteras un fils* (Lc 1, 31).

En résumé, Marie, la nouvelle Judith, est femme de la Bible. Elle vient de saisir, à la lumière de l'Esprit, le sens des paroles de Dieu transmises par l'ange Gabriel : aujourd'hui, dans la joie, le temps du Messie s'accomplit en toi, Marie. Tu es totalement grâce de Dieu, ce qui te donne une mission à accomplir en faveur de ton Peuple. Le Seigneur sera toujours avec toi. Tel est le message divin qui surprend en cette heure la Vierge de Nazareth.

Silence de Marie face à l'ange.

A ces mots, Marie fut toute bouleversée et elle se demandait ce que signifiait cette salutation (Lc 1, 29).

ELLE FUT TOUTE BOULEVERSÉE

Pour exprimer l'extrême bouleversement de l'âme de Marie, l'évangéliste utilise un verbe composé - *dia-tarassô* - dont c'est l'unique emploi dans tout le Nouveau Testament. Luc emploie le verbe simple,

bouleverser, pour indiquer le *trouble* de Zacharie devant l'ange (1, 12), ou celui des apôtres devant Jésus ressuscité (Lc 24, 38). Jean l'évangéliste décrit de la même manière, avec le verbe simple, le *bouleversement* de Jésus ressuscitant Lazare (Jn 11, 33), ou confronté à sa passion : *Maintenant, mon âme est troublée, et que dirai-je ? Père, sauve-moi de cette heure ? Mais c'est précisément pour cette heure que je suis venu* (Jn 12, 27).

Ces comparaisons permettent de réaliser à quelle profondeur de son être Marie est atteinte par la salutation de l'ange et expriment le caractère unique de cette salutation.

D'une part l'ange Gabriel vient de révéler à Marie de quel degré de sainteté unique elle est gratifiée par Dieu – *kecharitoôménè*. Par elle-même, jamais elle n'aurait pu imaginer une telle proximité avec Yahvé. Impossible d'exprimer pareille grandeur ! Elle ne sait que dire. Le silence s'impose à elle.

Mais en face de cet éblouissement ineffable, l'humble Vierge de Nazareth entretient en elle-même de profonds sentiments d'humilité. Car la véritable humilité consiste à se reconnaître tel que l'on est face à la lumière de l'amour de Dieu. Mais au lieu de s'exclure, ces deux abîmes qui semblent s'opposer, à nos yeux de créatures, s'appellent l'un l'autre dans l'ordre de la sainteté selon le Fils de Dieu. *D'égal qu'il est avec le Père, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur une croix. C'est pour quoi Dieu l'a souverainement élevé* (Ph, 2, 6-11).

Voilà de quelle manière Dieu traite celle qui va être la Mère de son Fils. Dieu l'appelle ainsi à entrer dans le mystère le plus grand, unique dans toute l'histoire : l'Incarnation du Verbe de Dieu dans le sein de Marie, l'humble servante du Seigneur. A situation unique, exigence unique. Dans ce cas, les discussions humaines n'ont pas de sens. Même Marie ne trouve pas de parole pour s'exprimer.

Si Marie ne peut pas exprimer tout ce qui l'habite en ces instants uniques, elle reste cependant intérieurement maîtresse d'elle-même ; car Luc utilise le verbe *se demander* (*dialogizomai*) qui nous fait entrevoir ce qui peut se passer en Marie. Elle *calcule*, elle *raisonne*, elle *discute* en présence de son Dieu. Marie semble avoir l'habitude de cette réflexion profonde, de cette quête d'intelligence en vue de se conduire selon les vœux du Seigneur. Avant de s'engager, elle cherche sa route en interrogeant sa foi indéfectible. Tout au long de sa vie, Marie

renouvellera cette démarche de foi. De l'ange de Dieu venu la visiter, elle attend une parole venant de Dieu.

Première annonce de l'ange (Lc 1, 30-33). L'ange Gabriel avait un double message à transmettre à Marie de la part de Dieu. Il devait, d'une part, lui annoncer qu'elle enfanterait le Messie, descendant de David et, d'autre part, qu'elle serait la Mère du Dieu-Sauveur. Comme Marie elle-même, tout lecteur de l'Évangile doit se situer dans la foi et l'abandon total à Dieu, car les paroles de l'ange Gabriel sont divines.

La première annonce tient en quatre phrases brèves.

1. *Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu.*
2. *Et voici, tu concevras dans ton sein et tu enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus.*
3. *Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut.*
4. *Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera sur la maison de Jacob pour les siècles et son règne n'aura pas de fin* (Lc 1, 30-33).

1. Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu.

L'ange veut rassurer Marie par ces paroles, qui lui viennent de Dieu. Elle est invitée à dépasser la crainte religieuse que ressent habituellement toute personne confrontée à la présence et à la parole divines. D'ailleurs Luc souligne fréquemment cette crainte révérencielle qui est un signe de la piété du peuple de l'Alliance envers son Dieu. (Lc 1, 12).

En positif, l'ange révèle à Marie qu'elle a *trouvé grâce auprès de Dieu*. Dans l'Ancien Testament cette expression a un double sens : elle dit d'abord que quelqu'un plaît tout particulièrement à Dieu, tels Noé (Gn 6, 8) ou Moïse (Ex 33, 12). En conséquence - second sens - cette personne est digne de nouvelles faveurs divines, tels Gédéon (Jg 6, 17) et surtout la reine Esther, en qui l'on a reconnu plus tard une figure de Marie (Est 7, 3).

L'expression qui nous occupe renvoie également à *la pleine de grâce*, à la Servante que Dieu a, jusqu'à présent, comblée. Mais voici

venu le moment où Marie est invitée à accueillir les nouvelles grâces qui sont nécessaires à l'enfantement du Messie Sauveur.

2. *Voici, tu concevras dans ton sein et tu enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus.*

De façon abrupte, l'ange livre l'essentiel de son message : *tu concevras en ton sein et tu enfanteras un fils*. Ces expressions ne semblaient pas du tout convenir à Marie, qui avait toujours gardé la virginité, qui s'était réservée pour Dieu seul, dans la chasteté. D'où la question qu'elle pose à l'ange après avoir écouté la suite de cette deuxième Annonce.

Le fils à naître, encore mystérieux pour la Vierge de Nazareth, portera un nom venu du ciel : *Jésus*. En outre, par un privilège extraordinaire, c'est à la mère que reviendra le privilège de le lui imposer. Elle est, pour le moment, la première et la seule personne concernée. Plus tard seulement, Joseph sera invité, par l'ange de Dieu, à faire la même démarche : imposer le nom à l'enfant (Mt 1, 22).

Le nom *Jésus* signifie *Yahvé Sauveur*. Tout au long des deux premiers chapitres de son Évangile, Luc présente Jésus comme SAUVEUR - celui qui sauve le peuple. Ce titre sera souvent donné à Jésus par les chrétiens, étant un de ceux qui indiquent le plus clairement la mission de Jésus. Marie sera donc la *Mère du Sauveur*, un titre qui indique la racine et la spécificité de la mission de la Mère : concevoir, enfanter, élever le Sauveur, ce qui implique une profonde union d'amour entre la Mère et le Fils.

3. *Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut.*

Dans l'Ancien Testament, seul Dieu est appelé grand de manière absolue. Ainsi en Jérémie (10, 6) : *Nul ne t'est comparable, Yahvé, tu es grand. Grand est ton Nom puissant*. Par rapport à Jean le Baptiste, qui sera appelé *grand devant Yahvé*, Jésus est grand absolument. Être dit *grand* c'est être désigné comme Dieu ; il est donc révélé à Marie que son Fils, JESUS, EST DIEU.

Autre parole troublante pour la Vierge de Nazareth : il sera *Fils du Très-Haut*. Certains voient dans cette expression l'affirmation de la divinité de Jésus. Dans le Premier Testament, *fils du Très-Haut* est l'une des dénominations du roi, fils de David (cf. 2 Samuel 7, 14 ; Psaumes

2, 7 et 89, 27). En appelant Jésus *Fils du Très-Haut* l'Ange annonce donc à Marie, après la divinité de l'Enfant à concevoir et à naître - par le terme de GRAND -, sa qualité de fils de David, thème qui sera développé dans la suite du texte.

4. *Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il régnera sur la maison de Jacob pour les siècles et son règne n'aura pas de fin.*

Après avoir annoncé à Marie que Dieu lui propose de devenir mère d'un fils proche de Dieu, de *Dieu qui sauve*, l'ange poursuit en dévoilant une autre réalité importante concernant ce Messie-Sauveur. Car Marie a le droit de savoir ce que Dieu lui offre, mais aussi ce qu'il lui demande afin qu'elle puisse donner à Dieu une réponse adéquate. L'ange présente le fils de Marie comme *fils du Très-Haut*, ayant *David* pour *père*, et il ajoute : cet enfant *régnera pour les siècles et sans fin* (v. 32-33).

Les versets 32 et 33 du premier chapitre de Luc renvoient au grand message du prophète Nathan au roi David qui a abouti à l'Annonciation comme à son accomplissement. C'est après avoir fait monter l'Arche du Seigneur à Jérusalem (cf. 2 S 6), que le roi David reçoit de Nathan la prophétie suivante :

Après ta mort, je rendrai grand le lignage issu de tes entrailles. J'affermirai pour toujours son trône royal. Je serai pour lui un père et il sera pour moi un fils (2 S 7, 12-14). [. . .] *Ta maison et ta royauté subsisteront à jamais devant moi, TON TRONE SERA AFFERMI A JAMAIS* (v. 16).

Cette prophétie a été reprise au fil de l'Ancien Testament, diversement priée, chantée, précisée. Ainsi, la vision de Daniel (7, 14) ressemble-t-elle fort à l'annonce de l'ange Gabriel à Marie :

Voici, venant sur les nuées du ciel, comme un fils d'homme. Il s'avança jusqu'à l'Ancien et fut conduit en sa présence. A lui furent conférés empire, honneur et royaume, et tous peuples, nations et langues le servirent. Son empire est un empire éternel qui ne passera point et son royaume ne sera point détruit.

La manière dont Jésus est devenu fils de David n'a donc pas dépendu de Joseph ni de Marie, mais de la conception divine de Jésus, qui constitue le centre du mystère de l'Incarnation.

Les diverses prophéties éclairent la dernière affirmation de l'ange, qui dit nettement l'éternité du règne de l'enfant à naître ; Marie peut comprendre qu'elle sera la mère du Messie, fils de David, pour toujours. Le fait que le fils à naître est présenté comme roi d'Israël (*il régnera sur la maison de Jacob*), achève d'éclairer Marie : Dieu lui demande de devenir la mère du Messie-Dieu. Elle occupera la place prestigieuse, dans la culture d'Israël, de la reine-mère, de la « mère du roi ». Quelles grandes nouveautés pour cette *Vierge* !

La question de Marie à l'ange.

Marie dit à l'ange : comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme ? (Lc 1, 34).

C'est la première parole de Marie que rapporte l'Écriture. Elle témoigne de sa virginité totale, vécue depuis son plus jeune âge et qu'elle semble vouloir garder même après la promesse de mariage faite à Joseph. Bien plus, si l'on prend en compte la vocation que Dieu a aussi réservée à Joseph et dont les jeunes fiancés ont pu ou dû s'entretenir, on peut penser que l'un et l'autre ont fait promesse de virginité.

Une virginité à deux, donc, et Matthieu (1, 19-20) semble indiquer que Marie et Joseph vivent tous deux selon le Royaume, tout en étant sur la terre. La vocation unique des deux fiancés fait que leur rencontre en vue d'un mariage n'ayant pas pour objectif la procréation humaine ne peut être voulue que par Dieu.

Jésus affirmera plus tard qu'il y a des eunuques « *qui se sont eux-mêmes rendus eunuques à cause du royaume des cieux. Comprenne qui peut comprendre* » (Mt 19, 12). Marie, et un peu plus tard Joseph, sont en train de découvrir, dans une foi extraordinaire, leur vocation originale, toute divine, orientée vers l'Incarnation du Verbe de Dieu.

En même temps, l'ange Gabriel parle à Marie, de la part du Seigneur, d'une maternité sans exemple, et cette nouvelle proposition divine la plonge dans une profonde perplexité face à l'envoyé de Dieu. Mais puisque c'est le Seigneur qui a parlé, Lui seul doit pouvoir réaliser ce qu'il a dit, d'où le ton interrogatif de la réplique de Marie à l'ange de Dieu. A toute autre personne la chose est impossible, même à la personne toute sainte de Marie. Celle-ci pose un acte de foi unique, énorme.

Sa parole constitue une révélation qui la concerne elle-même et lui pose bien des problèmes ; il n'est pas facile d'en cerner le sens ; elle a même l'air contradictoire. Beaucoup d'exégètes veulent résoudre le problème sur le seul plan humain et rationnel alors qu'elle nous renvoie tout droit à l'action divine.

Marie pose donc une question à l'ange Gabriel et entame ainsi un dialogue avec lui, lui qui vient de lui parler d'une vocation venant de Dieu. Marie, la croyante, tout amour, tout immaculée en son être ne semble pas redouter d'interroger un ange de Dieu. Elle pose la seule question qui la préoccupe : COMMENT cette maternité peut-elle se réaliser pour moi, alors que Dieu même m'a inspiré de rester vierge toute ma vie, ainsi que mon futur époux, Joseph ?

Il est éclairant de comparer la question de Marie à celle que Zacharie, de son côté, pose à l'ange :

A quoi saurai-je qu'il en sera ainsi ? Car je suis un vieillard et ma femme est avancée en âge (Lc 1, 18).

Le prêtre du Temple est, lui aussi, confronté à une paternité et une maternité 'impossibles'. Il demande alors à l'ange un signe, pour l'aider à croire une annonce aussi invraisemblable. Mais au fond de son cœur il hésite. L'ange lui répond : *tu n'as pas cru à mes paroles* (v. 20). Zacharie est comme ces Juifs que Jésus rencontrera plus tard, qui réclameront un signe afin de pouvoir ajouter foi aux paroles du Seigneur.

Marie, par contre, ne balance pas entre foi et doute ; elle pose sa question à l'intérieur même de sa foi : je crois ce que tu viens de me dire puisque Dieu me parle par toi, mais je ne vois pas *comment* cette parole doit se réaliser. Une telle question est tout à fait légitime de la part d'une croyante, tout comme le *pourquoi* que Marie adressera à son fils de douze ans, au Temple (Lc 2, 48). C'est donc en croyante que Marie interroge l'ange et lui demande une réponse à ce qui lui apparaît comme une contradiction absolue : ou perdre la virginité dans laquelle l'ange l'a pourtant comme confirmée en l'appelant *kecharitôménè* ou accepter une maternité également demandée par Dieu. Insoluble contradiction !

Seconde annonce de l'ange. L'ange Gabriel continue paisiblement à déployer le message auquel Dieu demande à Marie de répondre :

L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi celui qui va naître sera saint et sera appelé Fils de Dieu (Lc 1, 35).

L'ange répond à Marie et l'éclaire, en un langage biblique, sur l'intervention de Dieu lui-même. A la lumière divine, la maternité en question apparaît comme miraculeuse. Elle sera le fruit non d'une union avec Joseph, mais de l'action immédiate de l'Esprit Saint sur elle et de la puissance du Très-Haut en elle.

L'Esprit Saint viendra sur toi.

Luc aime à évoquer, particulièrement dans les deux chapitres de l'Évangile de l'enfance, l'action de l'Esprit Saint dont sont *remplies* certaines personnes appelées à prophétiser : Jean le Précurseur (1, 15), Jean et sa mère Élisabeth (1, 41), Zacharie, le père de Jean (1, 67), Syméon (2, 25-27) et Anne, la prophétesse (Lc 2, 36-38).

En Marie, l'Esprit agit différemment : il *vient sur* Marie, comme il *planait sur les eaux* au temps de la création (Gn 1, 2). Luc emploie le même verbe dans le récit de l'Annonciation et pour exprimer la promesse de la Pentecôte (Ac 1, 8) : *Vous allez recevoir une puissance, dit Jésus à ses disciples, celle du Saint-Esprit qui viendra sur vous.* Création, Annonciation, Pentecôte : dans les trois cas est désignée une action de l'Esprit qui donne vie – au commencement, au *tohu-bohu* et à *la masse informe des eaux* primordiales ; qui, à la plénitude des temps, donne *chair* humaine au *Verbe* divin ; qui donne enfin au groupe peureux des premiers disciples la *force* d'être *témoins* de Jésus *jusqu'aux extrémités de la terre*. Création, Incarnation, Mission de l'Église : trois départs, trois étapes d'un même plan d'amour de Dieu pour l'humanité à créer, à sauver, à sanctifier.

La descente de l'Esprit Saint marque aussi pour Marie le début d'un monde nouveau, celui du rachat et de la sanctification de toute l'humanité. Jean-Baptiste, voyant Jésus venir vers lui, s'écrie : *voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde* (Jn 1, 29). Dans le sein de Marie prend forme le monde nouveau promis à toute l'humanité.

Progressivement, l'ange Gabriel précise à Marie que ce qui s'est fait dans l'Ancien Testament va se produire en elle :

La puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi celui qui va naître sera saint et sera appelé Fils de Dieu (v. 35).

Et se renouvellent pour la future Mère de Dieu, en plus saint, si on peut dire, les théophanies de l'Ancienne Alliance, celle que rapporte le livre de l'Exode (24, 15-16) : *la nuée couvrit de son ombre le Sinaï et la gloire de Yahvé s'y établit* ; celle qu'évoque le *Premier livre des Rois* (8, 10-11), dans le récit de l'inauguration du Temple de Salomon. On y lit :

La nuée enveloppait sous son ombre le Temple de Yahvé et le remplissait et les prêtres ne purent continuer leur fonction, à cause de la nuée : la gloire de Yahvé remplissait le Temple de Yahvé.

Lc 1, 35 exprime donc bien la réponse de l'ange au *comment* de Marie. L'enfant annoncé ne sera pas engendré en elle par Joseph, mais par un acte divin qui, par le fait, échappe à l'humain : il vient d'En-Haut, ce sera le propre *Fils de Dieu*, le *Saint*. Tel est le mystère de la conception virginale de Jésus en Marie, conception affirmée non seulement par Luc, mais également par Matthieu (1, 18. 20. 23) et évoquée par Jean (1, 13-14).

La conception virginale de Jésus en Marie trouve une nouvelle harmonique biblique en *Exode* 40, 34-35. On peut lire en effet :

La nuée couvrit la Tente du Rendez-vous, et la gloire de Yahvé emplissait la demeure. Moïse ne put pénétrer dans la Tente de réunion à cause de la nuée qui reposait sur elle, et de la gloire de Yahvé dont la demeure était remplie.

La présence de la nuée qui couvre de son ombre la Tente en interdit l'entrée à tout homme, même très ami de Dieu, car en elle habite désormais Dieu même. Ce verset éclaire le mystère de Marie : la venue de l'Esprit Saint sur elle et la présence en elle de Jésus - de Dieu - ont rendu Marie inaccessible à toute génitalité humaine et ont radicalisé sa consécration à Dieu seul.

Le propos de virginité perpétuelle que l'on devine dans ce que Marie dit à l'ange se trouve ainsi confirmé par la maternité divine elle-même. Marie reste la Vierge de Dieu, c'est-à-dire qu'elle lui appartient par tout son être, corps et âme, et elle devient la Mère de Dieu. Durant

toute sa vie, Marie ne servira que Dieu et restera perpétuellement Vierge.

La question de Marie à l'ange Gabriel : *comment cela se fera-t-il ?* a reçu une réponse et une solution divines : *à Dieu rien n'est impossible* (v. 37).

Le signe d'Élisabeth. Marie n'a demandé aucun signe pour croire ; l'ange lui offre cependant celui d'Élisabeth. Et Marie accueille en son cœur cette nouvelle parole venant de Dieu.

Et voici qu'Élisabeth, ta parente, est, elle aussi, enceinte d'un fils dans sa vieillesse et elle en est à son sixième mois, elle qu'on appelait la stérile, car rien n'est impossible à Dieu (Lc 1, 36-37).

On entend dans la dernière affirmation de l'ange l'écho d'une parole du Seigneur à Abraham et Sara qui devait les affermir dans la foi en la conception miraculeuse d'Isaac : *rien n'est impossible à Dieu* (Gn 18, 14).

Le signe d'Élisabeth donné à Marie s'éclaire à partir de celui d'Abraham et de Sara ; la première conception miraculeuse de deux personnes âgées et stériles renvoie à la dernière de l'Ancien Testament, la sixième, celle de Zacharie et d'Élisabeth.

Un lien très fort relie donc Abraham et Marie : la foi inconditionnelle en Dieu qui peut demander l'impossible - à Abraham d'avoir un fils dans sa vieillesse et ensuite d'accepter de le porter jusqu'au lieu du sacrifice ; à Marie, la Vierge, d'enfanter le Fils même de Dieu en sa nature humaine et de l'accompagner jusqu'au sacrifice de la croix pour que l'humanité soit sauvée et sanctifiée par lui. Ce qui est impossible aux hommes reste toujours possible à Dieu.

Une telle foi engendre l'espérance invincible qui motive les croyants au cours des siècles, jusqu'au Christ, et puis jusqu'à aujourd'hui. D'Abraham Paul écrit :

Espérant contre toute espérance, il crut et devint ainsi le père d'un grand nombre de peuples selon la parole : telle sera ta descendance... Devant la promesse divine, il ne succomba pas au doute, mais il fut fortifié par la foi et rendit gloire à Dieu, pleinement convaincu que, ce qu'il a promis, Dieu a aussi la puissance de l'accomplir (Rm 4, 18-22).

Ce texte peut s'appliquer à Marie qui croit, sur la seule parole de l'ange, que Dieu va accomplir toutes ses promesses dans l'existence humaine de son Fils, de l'Incarnation à la croix et de l'exaltation de Jésus à son entrée dans la gloire de Dieu le Père (Ph, 2, 6-11).

Le libre consentement de Marie. Ce qui se passe à l'Annonciation est un acte purement divin, unique, dans lequel Dieu a manifesté et continue à manifester tout son amour envers toute l'humanité.

En effet, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle (Jn 3, 16).

Et Marie fut là, préparée par Dieu pour accueillir, en un acte d'amour et de liberté, le don de Dieu fait aux hommes : le Fils de Marie.

Dieu a voulu la libre collaboration de Marie et elle, en son cœur immaculé, souscrit entièrement à cette initiative divine. Elle accomplit personnellement ce que Dieu voulait et attend toujours de son Peuple : qu'il écoute avec toute l'attention de son cœur les paroles divines et y réponde par une disponibilité entière. Dans sa réponse à tout ce que l'ange lui a proposé de la part de Dieu, Marie, la croyante, ne pose aucune condition, n'impose aucune restriction aux propositions divines. Elle se livre tout entière :

Me voici, servante du Seigneur. Que tout se passe pour moi selon ta parole (v. 38).

Il vaut la peine de s'attarder un peu sur les paroles de la Vierge Marie car elles sont ou doivent devenir les paroles de tout être humain puisque par sa venue et son sacrifice, Jésus, le Fils de Marie, a sauvé toute l'humanité.

ME VOICI

L'expression *me voici*, toute biblique, signifie que l'on est disponible à un appel de Dieu. C'est la réponse à une vocation divine. On la trouve dans la bouche de Jacob (Gn 46, 2), de Samuel (1 S 3, 4-11), d'Isaïe (Is 6, 8), d'Ananie (Ac 9, 10). En cet instant de grâce qu'est pour elle l'Annonciation, la Vierge de Nazareth est appelée, elle aussi, à une nouvelle vocation : être la Mère du Messie-Sauveur de l'humanité.

Le *me voici* prend une signification unique dans l'histoire humaine au moment de l'Incarnation du Fils de Dieu. En effet, comme nous l'apprend la *Lettre aux Hébreux*, qui actualise le *Psaume 39, 8* :

Le Christ, en entrant dans le monde, dit : Voici, je suis venu pour faire ta volonté (He 10, 5-9).

A l'obéissance du Fils de Dieu qui se fait homme correspond celle de sa Mère. Quelle harmonie de volonté amoureuse entre le Sauveur et sa Mère ! L'un et l'autre entrent dans le dessein d'amour du Père qui veut que tous les hommes soient sauvés. Les deux reçoivent du Père une même mission : Jésus, celle de réaliser le salut des hommes, et Marie, celle d'y prendre part activement, de tout l'engagement de son être saint.

SERVANTE DU SEIGNEUR

Dans l'Ancienne Alliance, la femme juive appartient toujours à quelqu'un : père, mari, frère ou maître (Ruth 2, 5). Elle a donc tendance à se considérer comme *la servante* de son maître.

Une femme qui veut exprimer son entière dépendance de Dieu, telle Anne, la mère de Samuel (1 S 1, 11 ; cf. Ps 116 (115), 16 ; 123 (122), 2), se nomme aussi sa *servante*, comme l'homme se dit *serviteur* de Dieu. C'est donc comme telle que Marie se situe face à Dieu, lorsque, répondant à l'ange, elle se dit : *servante du Seigneur* ; depuis sa conception, elle a DIEU pour seul Maître.

Le Fils de Dieu et sa Mère ont des attitudes identiques. Marie se dit *la servante du Seigneur* et le Messie, en Isaïe, est déjà présenté comme *le Serviteur de Yahvé* (Is 42, 1-9 ; 49, 1-6 ; 50, 4-9 ; 52, 13 à 53, 12). Au moment de l'Incarnation, l'Esprit Saint harmonise donc les dispositions de Marie et celles du Fils de Dieu qui va devenir son Fils. L'Écriture sainte fait discrètement saisir cette association de Marie, Mère du Sauveur, à l'œuvre du salut. La coopération du Nouvel Adam et de la Nouvelle Eve n'est pas une nécessité en soi, mais correspond à une volonté divine. A l'origine, Dieu fit l'homme et la femme ; par l'Incarnation, il les reprend et les sanctifie tous les deux.

Appelée à donner sa nature humaine au Verbe de Dieu, Marie est rendue capable, par l'Esprit Saint, de prendre une part active et personnelle à la mission de son Fils, le Sauveur. En ce moment de grâce, la Vierge engage tout son être, corps et âme, au service du Sauveur des

hommes, comme Dieu le veut. Elle se présente d'emblée à nous comme la première et la meilleure chrétienne : elle accueille la Bonne Nouvelle - l'Évangile - dans *l'obéissance de la foi* (Rm 16, 26 ; cf. 1, 5 ; 2 Co 10, 5-6).

Dans la bouche de Marie, le terme de *servante* ne signifie pas avant tout une situation d'infériorité. La Vierge, en s'offrant à Dieu, est mue par une foi extraordinaire et un amour unique pour Dieu et pour l'humanité, pour ses frères et ses sœurs, qui vont devenir ses enfants, comme cela devient évident au Calvaire.

QU'IL M'ADVIENNE SELON TA PAROLE

La seconde phrase de la réponse de Marie reprend, elle aussi, une expression typique de la foi du Peuple de l'Alliance. Celui-ci n'avait pour son Dieu qu'une réponse : *Tout ce que Yahvé a dit, nous le ferons et nous y obéirons* (Ex 24, 7 ; Dt 5, 27-31). Le souci de mettre en pratique la parole de Dieu devient aussi l'attitude évangélique la plus appréciée par Jésus, celle qui caractérise le mieux ses disciples (Mt 7, 24-27 : bâtir sur le roc de la Parole) ; celle qui fait de tout croyant *la mère et les frères* de Jésus (Lc 8, 21). Ce dernier affirme lui-même que sa Mère est *bien plus heureuse d'avoir écouté et pratiqué la parole de Dieu* que de l'avoir *porté et allaité*, lui, Jésus (Lc 11, 27-28).

Marie se situe donc au cœur du peuple des croyants, de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance. Avant même de devenir physiquement Mère de Dieu, de concevoir son fils unique, elle entre, par sa foi, dans une parenté spirituelle avec Lui. Marie, disent les Pères, a accueilli Jésus dans son cœur avant de l'avoir accueilli dans son corps. La Tradition chrétienne soulignera que Marie est plus grande pour avoir été disciple de Jésus que pour avoir été sa Mère. Le plus admirable, c'est qu'elle est les deux à la fois, disciple et mère ; elle est ainsi une personne unique et exemplaire pour toute l'humanité sauvée, pour l'Église universelle.

ET L'ANGE LA QUITTA...

On peut être surpris de ce que l'ange Gabriel, messenger si proche de Marie, soit parti sans dire *adieu*. D'ailleurs, à partir de ce moment-là, l'Écriture ne mentionne plus d'apparition d'ange à Marie.

La mission de l'ange Gabriel est donc achevée et réussie. Il pouvait s'en retourner vers Dieu et laisser la place au Fils de Dieu lui-même, qui vint s'incarner en Marie et y prendre chair sous l'action de l'Esprit Saint. La conception virginale de Jésus ne nous est point précisée davantage, enveloppée d'un mystérieux silence, comme toutes les grandes actions divines. Saint Jean l'évoque en quelques mots : *Et le Verbe s'est fait chair et il a dressé sa tente parmi nous* (Jn 1, 14).

Maintenant Dieu habite en Marie, non seulement comme un être divin, éternel, mais aussi comme un être humain qui croît en l'humanité sainte de Marie, sa mère ; il est devenu l'Emmanuel, Dieu avec les hommes (Mt 1, 23). Mais de ce mystère unique, personne ne sait encore rien, excepté sa mère, qui partage ce secret avec son fils et réciproquement. L'Esprit Saint, qui vient d'opérer ce miracle, va rapidement se charger de le faire connaître à Élisabeth et à sa famille.

B. LA VISITATION, PENTECÔTE DE MARIE

La seconde réponse de l'ange à Marie peut être considérée comme la Pentecôte personnelle de la Mère de Dieu. L'Esprit qui l'avait prise sous son ombre la fit partir en hâte vers la famille d'Élisabeth.

En ce temps-là, écrit Luc, Marie partit en hâte pour se rendre dans le haut pays, dans une ville de Juda (Lc 1, 39).

Peu importe ici la longueur du voyage, dont le seul but est l'accomplissement de la première mission de Marie. Dans tout ce récit, l'Esprit Saint ne joue-t-il pas le premier rôle ? Tout s'accomplit par son action. Saint Luc aime à souligner, dans son Évangile, l'action de l'Esprit et plus encore dans les *Actes des Apôtres*. Il fait donc voir l'histoire de Jésus et celle de son Église essentiellement sous l'angle de l'Esprit Saint.

Élisabeth n'a pas eu la visite d'un ange, comme Zacharie et Marie, mais elle participe largement à la grâce de sa jeune cousine. Elle l'accueille et écoute de grand cœur son humble salutation. La Mère de Jésus coopère ainsi avec l'Esprit Saint. Elle sera de toutes les naissances et de toutes les Pentecôtes dans l'Église, mais toujours docile à l'Esprit de sainteté.

La salutation de Marie. L'évangéliste souligne l'importance de la salutation toute simple de Marie à travers laquelle agissait l'Esprit Saint.

Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth. Or, lorsque Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant bondit dans son sein et Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint (Lc 1, 41).

Le souhait de bienvenue et de paix que lui adresse Marie est accueilli par Élisabeth, mais il touche aussi l'enfant qu'elle porte en elle. La grâce de cette salutation ne peut venir que de Jésus vivant en Marie. On peut la comparer à la parole de Gabriel entrant chez Marie, à l'Annonciation. Si elle a alors troublé Marie si fort, c'est qu'elle venait de Dieu et exprimait des réalités divines de premier ordre.

La parole de Marie, par contre, est tout humaine et cependant prophétique. Même avec des mots ordinaires, Marie parle au nom du Dieu qui désormais l'habite de plus en plus sensiblement. Avec le Verbe qui s'est fait chair, la parole de Dieu est devenue parole humaine et Élisabeth est en train d'en faire, grâce à Marie, la première expérience.

Par la salutation de Marie, Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint (v. 41). Or, selon Luc 1, 15, c'est Jean qui devait être rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère. Le don de l'Esprit est donc donné à la fois à l'enfant et à sa mère : ne forment-ils pas pour Dieu un seul être vivant ?

Cependant le don de l'Esprit produit des effets différents en l'enfant et en sa mère. Jean bondit d'allégresse et Élisabeth poussa un grand cri et se mit à parler. La mère proclame à haute voix le sens de cette rencontre qui concerne avant tout l'enfant dont elle interprète les gestes. Elle est prophétesse de la grâce reçue par son fils et du sens de tout ce mystère de la Visitation, qui nous amène peu à peu à comprendre la grâce sacramentelle : la grâce invisible de Jésus passe par la parole de Marie pour atteindre Jean, encore contenu dans le sein de sa mère.

La prophétie d'Élisabeth (1, 42-45). Aux humbles paroles de Marie provoquant la sanctification du Précurseur répond le grand cri d'Élisabeth, ou plutôt de l'Esprit Saint parlant par la bouche de la mère de Jean :

Tu es bénie plus que toutes les femmes (cf. Judith 13, 18-19) et béni est le fruit de ton sein. Comment m'est-il donné que la mère de

mon Seigneur vienne à moi ? (cf. 2 Sm 6, 9 où David parle de l'Arche arrivant à Jérusalem) *car lorsque ta salutation a retenti à mes oreilles, voici que l'enfant a bondi d'allégresse en mon sein. Bienheureuse celle qui a cru : ce qui lui a été dit de la part du Seigneur s'accomplira.*

Dans chacune de ces phrases qui s'adressent à Marie, Jésus est nommé plus ou moins explicitement. Il est invisiblement, mais réellement présent et sa mère est le signe de ce Fils qui est le *Seigneur*, dont la présence entraîne la bénédiction et la crainte, la joie et la béatitude qu'évoquent les quatre phrases prophétiques d'Élisabeth.

Une célébration de la joie. Le dessein sauveur de Dieu commence à s'accomplir par son Fils incarné en Marie, ce que le récit de Luc présente ici comme une célébration liturgique, analogue à celle, joyeuse, du transfert de l'Arche d'Alliance.

L'allégresse de Jean-Baptiste. A deux reprises, Élisabeth affirme que l'enfant qu'elle porte en elle est dans la joie. Elle dit, au verset 41, que dès qu'elle a entendu la salutation de Marie, l'enfant a *tressailli*, mieux, *a dansé dans son sein*. Au verset 44 elle ajoute que c'est *d'allégresse* qu'il a *dansé dans son sein*. Quel est le sens biblique des termes employés par l'évangéliste Luc ?

Le verbe est *skirtan* ; dans la traduction grecque de la Septante il sert à désigner les bondissements et les danses joyeuses des pauvres de Yahvé à l'occasion de la venue du Seigneur. Ainsi dans *Malachie* 3, 20 : *Vous sortirez en bondissant comme des veaux à l'engrais*. Quant au Psaume 114 (113A), il évoque tout ensemble le passage de la mer Rouge par Moïse et celui du Jourdain par Josué. L'un et l'autre expriment la joie du peuple : *les montagnes sautent comme des béliers et les collines comme des agneaux* (v. 4. 6 ; cf. Sg 17, 19). Ces bondissements, ces danses sacrées qui peuvent être inspirés par la célébration de la joie messianique, comme celle de David et du peuple dansant devant l'Arche (2 Sm 6, 12. 14-16. 21b), c'est-à-dire devant Dieu qui monte vers sa Ville Sainte, Jérusalem.

Allégresse d'Élisabeth. La mère de Jean, remplie du Saint-Esprit, devient prophétesse, elle aussi. Ses paroles prophétiques sont introduites

dans le récit de Luc par des termes qui rappellent, eux aussi, les célébrations liturgiques devant l'Arche d'Alliance.

Dès que l'Esprit fut donné à Élisabeth, *elle proclama avec un grand cri* ce que l'Esprit lui inspirait (Lc 1, 42). Ce *grand cri* est désigné ici et en 2 Samuel 6, 15 par le mot *krauguè*, acclamation, cri de joie : *David et toute la maison d'Israël faisaient monter l'arche de Yahvé en poussant des acclamations et en sonnant du cor*. Saint Luc précise encore que ce cri d'Élisabeth était *proclamé*. Il utilise le verbe *anaphôneô*, verbe utilisé dans la Septante uniquement pour les acclamations liturgiques (1 Ch 16, 4. 5. 42), avec des instruments (2 S 6, 15). Ces acclamations sont plus spécialement celles qui accompagnent le transfert de l'Arche (1 Ch 15, 28, dans le cas de David ; 2 Ch 5, 13, dans celui de Salomon).

Le verset 42, lu sur l'arrière-fond biblique, prend une valeur liturgique et donne une grande importance à la voix d'Élisabeth. Elle célèbre la montée de l'Arche véritable vers le haut-pays : c'est une vraie théophanie, la célébration de Dieu qui se révèle comme le *Seigneur, fruit béni* du sein de Marie. La mère de Jean, avec son enfant, représente donc le peuple qui célèbre le transfert de l'Arche, la montée progressive de Jésus vers Jérusalem ; or cette démarche, cette montée, revêt une grande importance dans l'ensemble de l'évangile de saint Luc.

La foi de Marie. La dernière phrase de la prophétie d'Élisabeth, qui évoque la foi de Marie peut être lue comme la première Béatitude de l'Évangile. Il convient de s'y arrêter, car trop fréquemment cette affirmation est tronquée dans la prédication ou la catéchèse ; elle n'est citée qu'en partie. En voici le texte :

Oui, bienheureuse celle qui a cru en l'accomplissement des paroles qui lui ont été dites de la part du Seigneur (v. 45).

Élisabeth prophétise donc un ACCOMPLISSEMENT futur des paroles déjà dites à Marie. Car de l'ange Gabriel, Marie n'eut qu'une première révélation sur la personne et la mission de son Fils : ce qui lui était nécessaire pour répondre au dessein de Dieu en connaissance de cause. Mais l'avenir de Jésus restait inconnu à Marie et à Joseph. Leur propre avenir se dessinait comme un itinéraire de foi, jalonné de découvertes et de fidélités successives à ce que Dieu leur ferait connaître. N'est-ce pas aussi le cheminement progressif de tout membre de l'Église de Jésus ?

La foi c'est aussi de croire en l'avenir, de faire confiance à ce Dieu à qui *rien n'est impossible*.

L'*accomplissement*, dans le cas de Marie, est bien en route. Grâce à sa foi, elle en est déjà *bienheureuse*. Elle est même appelée à coopérer à cet accomplissement qui commence à se manifester à elle et à sa cousine Élisabeth. La rencontre des deux mères, réunies dans l'Esprit Saint, aboutit à une rencontre faite de joie et de foi.

LE MAGNIFICAT, prophétie de Marie (Lc 1, 46-55)

Après Élisabeth, Marie prend la parole : *Marie dit alors*. Aucune solennité dans la parole de la Mère de Jésus ; c'est une simple prière qui, d'ailleurs, ne répond pas directement à la parole d'Élisabeth. Marie s'adresse à Dieu en des termes prophétiques, en une louange de Dieu et de son action, en une bénédiction de Dieu. C'est, rappelons-le, la seule prière de Marie que l'Écriture nous ait conservée.

Il y a dans l'Ancien Testament d'autres prières – notamment les psaumes 98 (97) et 103 (102) - dans lesquelles les pauvres de Yahvé bénissent Dieu pour être venu à leur secours pour les combler de sa faveur. En IS 2, 1-10, c'est Anne, mère de Samuel, qui prie.

Le *Magnificat* unique prière que nous connaissons de Marie, peut se diviser en trois parties :

- A. Une prière sur un mode personnel (v. 46-50)
- B. Une prière d'espérance (v. 51-53)
- C. Une prière au Dieu fidèle à son alliance (v. 54-55).

a) Prière sur un mode personnel (v. 46-50)

Marie commence sa prière de façon très personnelle. Le Magnificat se situe dans le prolongement et comme une continuation de l'Annonciation-Visitation. Marie voit déjà un premier accomplissement des paroles divines et prie ce double événement :

- v. 47a : *mon esprit tressaille de joie*. Le même verbe est employé pour Jean (1, 44) : *agalliaô*, se réjouir, être dans l'allégresse.

- v. 47b : *en Dieu mon Sauveur*. Ce dernier titre rappelle l'étymologie du nom de *Jésus*, nom que l'enfant a reçu du ciel et qui signifie *Dieu sauve* (1, 31).
- v. 48a : *Dieu a regardé l'humble condition* de Marie. Élisabeth a pu dire de même : *le Seigneur m'a regardée pour enlever ma honte* (1, 25), car Dieu regarde les pauvres et Il les élève.
- v. 48b : *la servante du Seigneur* : Marie se donne ce titre dans sa réponse à l'ange de l'Annonciation (1, 38). Elle fait partie des pauvres de Yahvé.
- v. 48 : *toutes les générations me diront bienheureuse*, dit Marie, or Élisabeth a inauguré cette béatification de Marie : bienheureuse celle qui a cru.
- v. 49a : *les grandes choses* faites par le Seigneur sont la création, l'Exode, le salut donné aux pauvres : toutes ces réalités s'accomplissent dans l'Incarnation, véritable nouvelle création, retour du peuple à son Dieu par *Jésus Sauveur*.
- v. 49b : *saint est son Nom*, tel est aussi Jésus, le Fils de Dieu et de Marie : *il sera saint* (1, 35).

La première partie du Magnificat constitue donc une prière à la fois personnelle et collective – celle du peuple des pauvres de Yahvé dont Marie est le plus parfait exemplaire et qu'elle personnifie ici, devant Dieu, en ses qualités essentielles :

- L'HUMILITE (*tapeinôsis*), qui est la condition du peuple de Dieu, de ceux *qui craignent* le Seigneur. On lit dans le *Psaume* 31, 8 : *Toi, tu as vu ma misère, ... tu as mis au large mes pas*. Et dans le *Siracide* 11, 12-13 : *Il y a des faibles qui réclament de l'aide, pauvres de biens et riches de dénuement ; le Seigneur les regarde avec faveur, il les relève de leur misère*.

Cette humilité des pauvres - de Marie et de Joseph - rejoint celle de Jésus, *le Serviteur de Yahvé* qui *s'est abaissé* (verbe *tapeinoô* en Ph 2, 8) afin de nous élever en lui, le Sauveur, que Dieu a 'surélevé' dans sa gloire.

- LA JOIE, PREMICES DE LA BEATITUDE de ce peuple qui se sait aimé de Dieu et relevé par lui. En *Malachie* 3, 12, Yahvé dit tout ce qu'il va faire

de bien pour son peuple fidèle et il conclut : *Toutes les nations vous déclareront heureux, car vous serez une terre de délices*. Marie parle de *toutes les générations*.

CETTE PRIERE PERSONNELLE de Marie est aussi celle de tout l'Ancien Testament. Pour prier, Marie s'inspire des *Psaumes* et des *prophètes*. Sa prière prolonge ainsi celle de ceux qui l'ont précédée et en même temps les paroles anciennes trouvent dans sa bouche et dans son cœur leur plein accomplissement. Marie se situe au point culminant où aboutit l'Ancien Testament ; elle apparaît en même temps comme l'archétype du Nouveau. En elle, la prière de l'Ancienne Alliance passe dans la Nouvelle : les *psaumes* deviennent prière de l'Eglise.

b) Rien n'est impossible à Dieu (Lc 1, 51-53)

- v. 51a : *Il est intervenu de toute la force de son bras ;*
- v. 51b : *il a dispersé les hommes à la pensée orgueilleuse ;*
- v. 52 : *il a jeté les puissants à bas de leur trône et il a élevé les humbles ;*
- v. 53 : *les affamés, il les a comblés de biens ; et les riches, il les a renvoyés les mains vides.*

Dans cette deuxième partie du *Magnificat*, Marie prie le Dieu qui réalise son dessein d'amour en mettant toute chose et chacun à sa vraie place. Telle a toujours été la grande espérance des pauvres de Yahvé, autrefois comme aujourd'hui. C'est pourquoi le Concile Vatican II peut affirmer : *Marie occupe la première place parmi ces humbles et ces pauvres du Seigneur qui espèrent et reçoivent le salut de lui avec confiance* (*Lumen Gentium* n°55). Marie a confiance en Dieu dont le règne se manifeste par l'Incarnation de son Fils. Les renversements qu'elle évoque dans sa prière se produisent en faveur des pauvres de Yahvé envers qui le Seigneur manifeste son *amour-miséricorde* et sa *force*. Ce que Dieu a fait, il le fera encore, en faveur des siens.

Le premier renversement évoqué par Marie est la dispersion des *orgueilleux*, qui sont tels *par la pensée de leur cœur*. Car l'orgueil est une prétention du savoir, de l'intelligence, de la pensée du cœur. Les orgueilleux se font grands faussement et se détruisent ainsi tôt ou tard eux-mêmes. Dieu les *disperse*. Le récit de la Tour de Babel (Gn 11, 1-9)

met en scène le péché collectif qui répète et amplifie le péché d'origine et provoque la dispersion des humains. Seul l'Esprit de la Pentecôte pourra les rassembler dans le Christ Seigneur.

En effet, ce que Marie exprime et souhaite dans sa prière, Jésus le réalise : Il vient pour que *se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs* (Lc 2, 35), ce qui entraînera, pour Marie, un coup de *glaive* en son cœur et qui mènera le Sauveur jusqu'à la croix. Là il pourra *rassembler les enfants de Dieu dispersés* par le péché (Jn 11, 51-52), afin qu'ils soient tous un (Jn 17).

Le deuxième renversement célébré par le Magnificat est l'expulsion des *puissants de leur trône* et l'élévation des *humiliés (tapeinoi)*. Les puissants se fondent sur leur pouvoir et croient s'élever face à Dieu ; mais Dieu élève ceux qui vivent l'humble condition des pauvres et qui, devant lui, se situent dans la vérité de leur condition de créatures.

C'est encore le Serviteur de Yahvé qui apparaîtra dans cette situation contradictoire propre au règne de Dieu : celui qui *s'est abaissé*, se trouve *couronné de gloire et d'honneur* (He 2, 9). Il n'est nullement dit que Dieu met les humiliés sur le trône des puissants, mais qu'il les traite comme son Fils : il les prend auprès de lui, dans sa gloire.

Le troisième renversement, enfin, concerne les riches. Ceux qui *ont faim*, le Seigneur les remplit de biens et ceux qui sont pleins de richesses, il les *renvoie vides (kénoi)*. Ceux qui misent sur la possession, sur l'avoir, en ont été privés, vidés, tandis que Dieu comble ceux qui n'ont rien eu à manger ; il se fait leur nourriture, leur Béatitude. La parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare (Lc 16, 19-31) illustre cette conduite de Dieu.

Dans la deuxième partie du *Magnificat*, Marie prie donc comme les pauvres de Yahvé et pour eux. L'œuvre de Luc met davantage en évidence ces pauvres, heureux d'accueillir leur Sauveur, tels les bergers de Bethléem, si heureux auprès de Jésus ; tel Syméon, dont l'attente est comblée et qui se dit heureux de s'en aller en paix ; telle Anne, la vieille femme, symbole de l'Ancien Testament, qui attendait la consolation d'Israël. Ces personnes sont aussi celles qui vivent les Béatitudes et tout l'Evangile selon Luc, évangile de la miséricorde et des pauvres, tous amis de Dieu.

c) Au Dieu fidèle à son alliance (Lc 1, 54-55)

- v. 54 : *Il est venu en aide à Israël son serviteur en souvenir de sa bonté,*

- v. 55 : *comme il l'avait dit à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa descendance pour toujours.*

Dans la troisième partie du *Magnificat* (v. 54-55), Marie exprime l'amour que Dieu porte à tout son peuple, qu'il voit comme son *petit enfant* (*païs*, v. 54), avec qui il a fait alliance en Abraham. Et au nom de ce lien d'amour, le Seigneur est souvent venu *en aide* aux siens.

Le *Magnificat* de Marie évoque deux qualités du Dieu de l'Alliance : d'une part, *Il s'est souvenu* de son peuple - souvenir et fidélité ayant pour Dieu le même sens : il tient ses engagements pour mille générations, pour toujours ; d'autre part, Dieu se souvient de son amour-*miséricorde* (*éléos*) : il est Amour et amour qui pardonne. Dans la prière de Marie, la Nouvelle Alliance affleure déjà. Son *Magnificat* peut servir de prière à toute l'Eglise.

Le Dieu de l'Alliance est toujours le même, *depuis Abraham*, à travers les paroles des prophètes et *à tout jamais*. Marie admire cette fidélité amoureuse du Dieu sur qui elle a fondé sa vie et sa prière. Comme Marie, il nous faut saisir l'importance de l'Alliance qui fait le Peuple de Dieu et donc, aujourd'hui, l'Eglise (cf. *Lumen gentium* ch. 2). Marie, femme de l'Alliance, se situe au cœur de cette réalité et donc de l'Eglise elle-même. N'est-elle pas *l'Arche de l'Alliance*, comme le montre le récit de la Visitation ? Dès l'Incarnation, elle a fait alliance avec la personne et l'œuvre de son Fils et Sauveur. Désormais, comme Vierge, elle est liée par amour et de tout son être à Dieu, et comme Mère, à son Fils Jésus.

Reste à souligner la place privilégiée d'Abraham le croyant, l'homme de l'Ancienne Alliance, auquel correspond Marie, la Femme de la Nouvelle Alliance, renouvellement et plénitude de l'Ancienne.

La prière de Marie, prière de l'Eglise. Sans forcer les choses, on peut retrouver dans les trois parties du *Magnificat* les trois premières demandes du *Notre Père*, la prière chrétienne fondamentale. La prière de Marie comme celle de Jésus s'enracine dans l'Ancien Testament, jusque dans ses termes :

Que LA SAINTETE de Dieu soit reconnue sur la terre, *que son Nom soit sanctifié*, demandons-nous dans le Notre Père tandis que Marie proclame que *saint est son Nom*.

QUE TON REGNE ADVIENNE, demandent les *pauvres de Yahvé* dont le *Magnificat* se fait l'écho, surtout en sa deuxième partie, où Marie exprime comment Dieu règne déjà et veut régner encore davantage.

QUE TA VOLONTE SOIT FAITE. C'est la conclusion de toute Alliance, cette réalité biblique centrale qui est évoquée dans la troisième partie du *Magnificat*. L'Alliance biblique de Dieu avec les hommes n'est pas une initiative divine limitée à tel peuple. Marie la voit comme le dessein universel de Dieu qui veut sauver et attirer à lui tous les hommes, depuis Abraham et à *jamais*.

Le *Magnificat* est le premier des trois cantiques que Luc insère dans les deux premiers chapitres de son œuvre, l'Évangile de l'enfance de Jésus. Les deux autres sont :

1. CELUI DE ZACHARIE (Lc 1, 67-79), qui témoigne d'une plus grande ouverture à l'universalité (1, 79) ; il a un rapport étroit avec le beau texte de l'annonce messianique que l'on trouve en *Isaïe* 9, 1-6, et qui constitue une des lectures liturgiques de Noël ; il chante la lumière et la joie à cause de l'enfant qui nous est né, qui apporte au monde une paix sans fin.

2. CELUI DE SYMEON (Lc 2, 29-32), également inspiré d'*Isaïe* (42, 6 et 49, 6). L'universalisme y est plus accentué : Jésus y est déjà annoncé comme la *lumière pour la révélation des païens*, la *lumen gentium* dans laquelle Vatican II voit représentée l'Eglise, mystère de Dieu et sacrement de salut et d'unité pour tous les hommes.

Marie entendra et fera siens ces deux autres cantiques. L'Eglise, chaque jour, dans l'office divin, reprend les trois cantiques et les fait siens, s'unissant ainsi à la prière de Marie. Le Pape Jean-Paul II, dans son encyclique *La Mère du Rédempteur* (n°35-37), a largement commenté le *Magnificat* comme prière *de l'Eglise en marche*.

C. L'ANNONCE SELON MATTHIEU (1, 1-24)

L'évangéliste Luc vient de nous faire entrevoir, grâce à l'ange Gabriel, les premières révélations divines du mystère de l'Incarnation. Marie de Nazareth, éclairée par la lumière de l'Esprit Saint, adhère à la volonté divine. Et le Verbe se fait chair en elle, l'humble servante du Seigneur. En cet esprit tout surnaturel, Marie est appelée à passer trois mois dans la maison d'Élisabeth, où Jésus sanctifie Jean, le précurseur. Puis Marie revient à Nazareth.

Il est utile de se souvenir de l'essentiel de l'évangile de Luc pour saisir le cœur de celui de Matthieu, c'est-à-dire la révélation concernant

une jeune fille accordée en mariage à un homme nommé Joseph, de la famille de David ; cette jeune fille s'appelant Marie (Lc 1, 27).

Le récit de Matthieu suit un plan qui met en vedette Joseph. Bien que la *Généalogie de Jésus Christ* (Mt 1, 1-17) soit chronologiquement postérieure aux récits des deux premiers chapitres (Mt 1, 18-2, 23), Matthieu l'a placée en tête. Il ouvre donc son récit de l'Enfance de Jésus par sa généalogie. Celle-ci aboutit à

Joseph de la famille de David et époux de Marie, de laquelle naquit Jésus que l'on appelle Christ (2, 16).

Suit l'appel du Seigneur à Joseph, l'invitant à entrer dans le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu afin de former avec Marie un couple unique, préparé par Dieu pour accueillir et offrir à l'humanité le Messie tant attendu durant les siècles de l'Ancienne Alliance.

Jésus, fils de David, fils d'Abraham (Mt 1, 1-17). Mt 1, 1 indique le vrai titre de l'Évangile selon Matthieu : *Livre de la genèse de Jésus Christ*, qui fait penser à la généalogie d'Adam - *Voici le livre de la genèse d'Adam*, lit-on en Gn 5, 1. Le but des généalogies bibliques est de relier les personnages en une unité, par-delà les multiples générations qui les séparent. Genèse 5, 1 relie Adam à Noé par ses descendants. Matthieu relie le Christ, par Marie et Joseph, à ses lointains ascendants : Jésus est *filis de David, filis d'Abraham*.

Bien que Matthieu présente une généalogie descendante et Luc (3, 23-38) une généalogie ascendante, l'un et l'autre suggèrent que toute

l'histoire antérieure d'Israël aboutit au Messie Jésus ; en lui cette histoire trouve tout son sens, son *accomplissement*, sa *plénitude*, grâce à sa naissance humaine (cf. Ga 4, 4 ; Ep 1, 10) ou grâce à son avènement public (Mc 1, 15) ; Jésus Christ est né et s'est manifesté à *la plénitude des temps*, lorsque le temps est arrivé à son *accomplissement*.

Cette genèse du Christ éclaire sa filiation humaine. Matthieu donne ainsi une première réponse à la question : qui est Jésus ? - Il est le Messie, c'est-à-dire le Christ, *fil de David, fils d'Abraham*. Il fait donc partie, par Joseph, du peuple de l'Alliance et peut en être le Messie. Jésus s'enracine dans son peuple : il est un vrai Juif, descendant du père des croyants, Abraham ; il est le vrai Messie, descendant du roi David.

Une double filiation. Cependant, cette généalogie combine deux manières d'avoir une descendance :

- la filiation par génération - d'Abraham à Joseph, et
- la filiation par adoption - de Joseph à Jésus.

Cette rupture dans la descendance par génération indique à sa manière la mystérieuse naissance virginale de Jésus, fils de Marie, mais pas de Joseph. Elle dit que celui-ci est *l'époux de Marie*, non le géniteur de Jésus ; il ne pouvait pas l'être car le Fils unique de Dieu n'a et ne peut avoir qu'un seul Père, Dieu. Cependant Joseph sera appelé son *père* selon la descendance légale reconnue en Israël (cf. Dt 25, 5). Cette paternité légale était nécessaire et suffisante pour conférer à Jésus la légitimité et les droits héréditaires de la lignée davidique.

Jésus aura donc sur terre une authentique mère et un père adoptif. Tout le mystère du Christ est déjà suggéré par Matthieu dans cette généalogie, systématisée en trois fois quatorze générations.

L'annonce à Joseph, le juste (Mt 1, 18-19)

Après la généalogie, rappelée en 1, 18, Matthieu veut préciser *quelle fut l'origine de Jésus-Christ*.

La difficulté vient du fait que nous devons mettre en perspective des éléments tirés, les uns, de l'évangile de Luc, les autres, de l'évangile de Matthieu. Luc a développé l'Annonce à Marie (Lc 1,26). Matthieu précise la vocation de Joseph, qui est d'être l'époux de Marie et

d'adopter l'enfant comme sien (*lui donner un nom*). Ni l'un ni l'autre ne nous disent de quelle manière Joseph a été informé de la grossesse de Marie, ni à quel moment il en a été informé. Matthieu continue en ces termes : *A son réveil, Joseph fit ce que l'ange lui avait prescrit* (), c'est-à-dire qu'il commence immédiatement les préparatifs de la deuxième étape du mariage. Quant à Luc, il écrit : *En ce temps-là, Marie partit en hâte ... pour se rendre auprès d'Elisabeth*. Le fait de passer d'un auteur à l'autre ne nous permet pas d'établir une chronologie certaine et exacte des faits.

Joseph, son époux, qui était un homme juste et ne voulait pas la diffamer publiquement, résolut de la répudier secrètement (Mt 1, 19).

Cette phrase montre que Joseph avait un grand respect envers sa future épouse. Luc 1, 26-34 nous a déjà laissé entrevoir que Marie et Joseph avaient tous deux un même projet : vivre un mariage virginal, inspiré par Dieu. C'est la signification vraisemblable de la première question de Marie à l'ange :

Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme ? (Lc 1. 34).

Marie et Joseph nourrissaient donc tous deux un dessein de totale virginité. D'aucuns objectent que cela était impensable en ce temps-là. Cependant, nous sommes ici en pleine révélation divine. Dieu a préparé Marie et Joseph à une vocation unique : Marie était appelée à dire un oui très personnel et très humble au dessein de Dieu de faire naître d'elle l'humanité de son divin Fils ; Joseph était appelé à inscrire dans la descendance de David le Messie, né en Marie par l'Esprit Saint. Ici Dieu est à l'œuvre et tout en respectant la liberté des deux personnes humaines, il les a comblées de grâces suffisantes pour qu'elles puissent se rendre disponibles et adhérer totalement au plan de Dieu. La liberté humaine ne se limite pas à choisir entre le bien et le mal, mais engage aussi à choisir entre un bien et un bien supérieur.

Il s'agit pour nous d'accueillir dans la pure foi l'un des plus grands mystères ; en-dehors d'elle, notre seule raison reste impuissante à nous introduire dans la vérité entière.

Joseph, homme juste. Il est difficile de dire en quoi Joseph était *juste*. On pense habituellement qu'il était fidèle observateur de la loi. Or le *projet* qu'il élabore en son cœur ne correspond pas entièrement à cette loi. Celle-ci semblait lui demander de renvoyer officiellement son épouse, en rédigeant pour elle un *acte de répudiation* (cf. Dt 24, 1). Le mariage n'était pas affaire privée et le renvoi pouvait difficilement rester *secret*.

Le projet élaboré par Joseph prenait certainement aussi en compte la sainteté de Marie. Leurs fréquentations antérieures avaient abouti à leur promesse de mariage. Joseph avait découvert dans son amitié la profondeur spirituelle de son *épouse*. La grossesse de Marie ne pouvant pas être le fruit du péché, Joseph était amené à penser à une intervention mystérieuse de Dieu lui-même. Jusqu'à quel point ?

Joseph ne voulait pas *diffamer publiquement* Marie qu'il aimait et vénérât, dont il connaissait la sainteté. On peut donc penser que Joseph était profondément respectueux de Marie et de l'enfant qu'elle portait. La meilleure solution lui semblait de redonner à Marie sa liberté et de renoncer lui-même à ce mariage. Comme Marie, dans son dialogue avec l'ange, voit d'abord dans sa virginité un obstacle à la mystérieuse naissance du Messie davidique, appelé *fil de Dieu* (Lc 1, 34), ainsi *l'homme juste* pouvait-il refuser toute paternité adoptive et en rester à la vie virginale que Dieu même lui avait inspirée.

Mais voilà : Dieu a fait choix précisément de Marie et de Joseph et les a comblés de sa grâce. Par le jeu des décisions et des rencontres familiales normales, Dieu a voulu leur premier engagement réciproque par la première démarche du mariage. Il veut qu'ensemble ils constituent la famille humaine du Fils de Dieu. C'était donc à Lui de mettre Joseph au courant du mystère et de l'inviter à prendre Marie chez lui.

Un songe bouleversant (v. 20-21). Joseph, *l'homme juste*, avait donc décidé en lui-même de renvoyer la mère et l'enfant qu'elle portait. Au nom même de la justice et de la fidélité à sa conscience, allait-il donc poser un acte contraire au dessein de Dieu sur lui ? Mais à l'homme au cœur droit, Dieu ne manque jamais.

Il avait formé ce projet, et voici que l'ange du Seigneur apparut à Joseph en songe.

L'expression *l'ange du Seigneur* laisse entendre que c'est Dieu lui-même qui intervient durant la nuit (cf. Gn 16, 7, 13 ; Ex 3, 2). C'est toujours de cette manière que le Seigneur s'adresse à Joseph (cf. Mt 2, 13, 19-20).

Nous pouvons cependant nous demander pourquoi Dieu s'adressait différemment à Marie et à Joseph. A Marie et à Zacharie, Dieu propose une naissance miraculeuse. A ce dessein inouï, il demande l'adhésion libre de personnes éveillées, prêtes à engager leur responsabilité et leur liberté. Joseph, fiancé à Marie, s'est déjà engagé envers elle. Son intention profonde n'est-elle pas, maintenant, de rompre cet engagement ? Dieu lui donne donc l'ordre de poursuivre ce qui avait été si bien commencé. Il ne lui ordonne pas un nouvel engagement, mais seulement d'abandonner son projet humain pour réaliser ce que Dieu va lui révéler. Joseph, sans mot dire, obéit à Dieu qui le guide sur des routes inconnues.

L'annonce faite à Joseph (Mt 1, 20-21). L'annonce divine est faite à Joseph sous une forme respectueuse :

Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse (Mt 1, 20).

La crainte éprouvée par Joseph est le signe d'une théophanie. Il prend conscience que le Seigneur lui parle et l'invite à accomplir ce dont il avait fait le projet en lui-même. Ainsi se trouve levée la contradiction qui causait l'angoisse de Joseph. Il est invité à prendre Marie chez lui, mais dans son état actuel, pour qu'elle soit pleinement son épouse. Ainsi se trouvera constitué, par Dieu lui-même, le foyer dans lequel doit naître le Messie. Quel renversement pour Joseph !

Mais Dieu veut éclairer la démarche qu'il demande à cet homme. Il va lui révéler le mystère même de l'Incarnation quasi dans les mêmes termes que ceux par lesquels l'ange Gabriel l'avait annoncé à Marie :

car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint ; elle enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera le peuple de ses péchés (v. 20-21).

La conjonction *car* introduit l'explication divine. Elle souligne deux faits :

- la conception *divine* de l'enfant
- et la future naissance d'un *fils* nommé *Jésus*.

La conception est l'œuvre *de l'Esprit Saint* : ce qui a permis à Marie de donner son adhésion au dessein divin (Lc 1, 35), est présenté ici à Joseph. La conception de l'enfant que porte Marie n'est donc pas l'œuvre d'un homme, mais de Dieu. Pour l'homme Joseph, il y a là une révélation importante : il sera *l'époux de Marie*, mais il accueillera un enfant qui lui est donné de la part de Dieu, comme l'a déjà fait Marie. Pour les deux époux, l'enfant est un don de Dieu à accueillir et à éduquer. Cet Enfant divin sera le centre de leur foyer, L'UNIQUE RAISON DE LEUR MARIAGE, un mariage qui ne se situe donc pas sur le plan de ce monde-ci, mais sur le plan du Règne de Dieu ; les deux époux y ont été préparés par l'Esprit Saint.

Un premier acte important de paternité est d'emblée demandé à Joseph : à ce *fils* qui va naître de Marie, *tu donneras le nom de Jésus*. De cette manière, Joseph fera entrer l'enfant légalement dans la filiation davidique. Jésus sera *fils de David*, Messie authentique pour tous les hommes.

A Marie aussi le nom de l'enfant à naître avait été révélé par l'ange Gabriel (Lc 1, 31). La mère devait pouvoir nommer celui qu'elle portait en elle et surtout connaître, dès la conception, la mission de l'enfant, explicitée davantage à Joseph : *car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés*.

Mais le nom, comme l'enfant lui-même, est donné par Dieu et ce nom précise, dès le moment de l'Incarnation, la mission divine de l'Enfant, comme ce fut le cas dans le passé, par exemple d'Ismaël (Gn 16, 11), ou d'Abraham (Gn 17, 5). Les parents de Jésus sont instruits par Dieu lui-même et peuvent ainsi prendre toutes leurs responsabilités dès avant la naissance de l'enfant. Dieu éclaire toujours ceux qu'il appelle, les rendant capables d'entrer plus consciemment et plus librement dans l'accomplissement des mystères divins.

Justification prophétique du mystère (Mt 1, 22-23). Matthieu introduit dans le récit son propre commentaire en reliant un texte prophétique à la révélation faite par Dieu à Joseph :

Tout cela arriva pour que s'accomplisse ce que le Seigneur avait dit par le prophète : 'Voici que la vierge concevra et enfantera un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel, ce qui se traduit : Dieu avec nous' (Mt 1, 22-23).

L'accomplissement des prophéties donne une assise plus solide à la foi des juifs et des chrétiens. Sur la route d'Emmaüs, Jésus ressuscité ouvre à la foi les deux disciples, qui étaient des *esprits sans intelligence, des cœurs lents à croire tout ce qu'ont déclaré les prophètes !* (Lc 24, 25). Et Jésus lui-même se présente comme celui qui n'est *pas venu abroger la Loi et les Prophètes*, mais les *accomplir*.

Dans ce passage (v. 22-23), sous l'inspiration du Saint-Esprit et éclairé par ces traditions, Matthieu fait le rapprochement entre ce qu'évoque *Isaïe 7, 14* et la conception divine de Jésus. Selon lui, la prophétie d'Isaïe se trouve ainsi *accomplie* :

- l'enfant, qui est le Messie, mais aussi le Fils de Dieu, est conçu sous l'action de l'Esprit Saint ;
- sa mère est donc typiquement *la Vierge* ;
- ce Messie accomplit la prophétie et *on l'appellera Emmanuel*, car il est, dans toute la force des termes, *Dieu avec nous*.

L'évangéliste Matthieu apporte ainsi à la foi de l'Eglise un nouvel appui, celui de l'Ecriture : Jésus est conçu virginalement par l'action de Dieu en Marie. Celle-ci est vierge en cette maternité puisqu'elle reste tout entière consacrée à Dieu. Le Messie n'est pas seulement descendant de David, mais vraiment Dieu parmi les hommes. Plus tard, le quatrième Evangile affirmera :

Et le Verbe s'est fait chair et il a dressé sa tente parmi nous et nous avons vu sa gloire, cette gloire que, Fils unique plein de grâce et de vérité, il tient du Père (Jn 1, 14).

La liturgie de Noël s'inspire largement de tous ces textes de la première Alliance et de la nouvelle.

Joseph, époux de Marie (Mt 1, 24-25). Matthieu achève le récit de la vocation de Joseph par ces simples phrases :

A son réveil, Joseph fit ce que l'ange du Seigneur lui avait prescrit ; il accueillit chez lui son épouse, mais il ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle eût enfanté un fils auquel il donna le nom de Jésus (Mt 1, 24-25).

Ce passage souligne l'obéissance de Joseph à la parole de *l'ange du Seigneur* ainsi que le comportement conjugal des deux époux. L'obéissance de Joseph est fondamentalement identique à celle de Marie :

A son réveil il fit ce que l'ange du Seigneur lui avait prescrit.

Faire ce que Dieu dit, telle est l'attitude du peuple accueillant l'alliance de Dieu (Ex 19, 8) ; telle est aussi l'attitude de Marie : *qu'il m'advienne selon ta parole* (Lc 1, 38) ; *faites ce qu'il vous dira* (Jn 2, 5). Il y a harmonie des dispositions d'obéissance dans la foi chez les deux parents de Jésus. L'Esprit les a formés pour vivre au mieux leur vocation si particulière et si sainte et il leur donne la grâce pour cela.

Ce que le Seigneur *lui avait prescrit*. Le verbe *prostattô - prescrire*, signifie soit imposer, donner un ordre, soit assigner une tâche, une fonction. Les deux sens conviennent ici ; Joseph reçoit de Dieu un ordre qui va l'introduire dans une fonction nouvelle pour lui : être l'époux de Marie et également le père légal de Jésus. Voilà désormais sa situation et sa tâche dans la sainte Famille que Dieu lui-même vient de rassembler, de constituer.

L'obéissance de Joseph s'exprime dans un acte : *il accueillit chez lui son épouse*. Le même verbe *accueillir* qualifiera la démarche du disciple bien-aimé à l'égard de Marie, lorsqu'au Calvaire Jésus lui aura dit, avant de mourir : *Voici ta mère* (Jn 19, 27). Dans le dessein de Dieu, Marie doit toujours être accueillie comme un don que Dieu fait tour à tour à Joseph, l'époux, à Jean, le disciple et, à travers lui, à l'Eglise.

Cet accueil, qui consiste au fond à recevoir Marie des mains de Dieu, est présenté de façon nuancée par les deux évangélistes Matthieu et Jean. Dans le cas de Joseph (Mt 1, 24), le verbe *elaben* est précisé par le préfixe *par* qui souligne que la personne accueillie est prise chez celui qui l'accueille, *dans sa maison*. D'où la traduction habituelle : *et il prit chez lui Marie son épouse*. Dans le cas du disciple, au Calvaire, le verbe *elaben* n'a pas de préfixe (Jn 19, 27). Il signifie dans ce cas : prendre, accueillir, au sens précis de recevoir la personne de quelqu'un d'autre.

Marie n'est pas présentée à Jean comme épouse, mais elle est pur don fait par Jésus mourant à son disciple et, en lui, à toute l'Eglise des disciples : *voici ta mère*. Et Jean reçoit Marie, non dans sa maison, mais *dans ses biens les plus intimes (eis tà idia)*, dans sa foi de disciple, d'ami de Jésus, Fils de Marie.

En accueillant Marie comme son épouse, Joseph achève tout d'abord la démarche matrimoniale juive : désormais les nouveaux époux vont habiter ensemble et constituer le foyer dans lequel Jésus va naître bientôt. C'est donc Dieu lui-même, cette nuit-là, qui a scellé le mariage entre Marie et Joseph. En même temps que Joseph prend chez lui la mère il accueille l'Enfant divin, au lieu de les renvoyer tous deux, comme il en avait fait le projet. C'est un grand renversement de situation auquel Dieu a soumis Joseph en une nuit !

Désormais, aux yeux de tous ses concitoyens, Joseph sera le *père* de l'enfant et Jésus sera considéré comme *fil de Joseph*. Luc, en présentant Jésus au début de son ministère public (Lc 3, 23), nuance cependant l'affirmation : *il était, croyait-on, fils de Joseph*. Quant au quatrième Evangile, il attribue purement et simplement à Jésus le titre de *fil de Joseph*. Philippe, en effet, affirme à Nathanaël : *C'est Jésus, le fil de Joseph de Nazareth* (Jn 1, 45). Et dans une discussion entre Juifs, Jean souligne le point qui fait question : *N'est-ce pas Jésus, le fil de Joseph ? Ne connaissons-nous pas son père et sa mère ? Comment peut-il déclarer maintenant : 'Je suis descendu du ciel' ?* sous-entendu, comme Messie (Jn 6, 42).

Ainsi Joseph et Marie sont devenus publiquement les témoins de l'humanité de Jésus et comme le voile de sa divinité. Il faudra aux parents, ainsi qu'aux contemporains de Jésus, une foi profonde pour croire en la divinité de Jésus, tellement celui-ci s'est « humanisé » au cœur d'une famille.

L'attitude virginale de Joseph envers Marie. Matthieu croit utile de préciser que :

Joseph fit ce que l'ange lui avait prescrit : il prit chez lui son épouse, mais il ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle eût enfanté un fils auquel il donna le nom de Jésus (Mt 1, 24).

Ces paroles affirment clairement que Joseph et Marie sont restés vierges jusqu'à la naissance de Jésus. La prophétie d'Isaïe 7, 14 dit vrai : l'Emmanuel est né d'une vierge, tout comme il a été conçu virginalement par la puissance de Dieu. Discrètement se trouve indiqué que ce mariage n'est pas ordinaire et qu'à cause de l'identité de leur enfant, les parents auront des comportements matrimoniaux inspirés par leur vocation UNIQUE. Répétons-le : cette Famille toute sainte est née dans la grâce de Dieu et les deux personnes engagées y sont demeurées jusqu'à la fin de leurs jours, comme la suite le montrera.

Il ne faut faire dire à ce texte quelque chose qui dépasserait la pensée de l'auteur. La formule biblique utilisée ne dit rien sur la manière dont Joseph et Marie ont vécu leur mariage après la naissance du Fils. Le *jusqu'à* du texte marque le terme du laps de temps qui intéresse l'auteur, mais il n'implique aucunement l'idée d'un changement de comportement après cette limite. Elle ne dit rien, en tout cas, contre la virginité de Marie et de Joseph après la naissance de Jésus.

Le mariage de Marie et de Joseph. On peut bien penser que Joseph et Marie, unis par le mariage, vivront entièrement pour Jésus, le Fils de Dieu fait homme, lui consacreront virginalement toute leur vie. Leur foyer ne formera pas une famille humaine ordinaire : Dieu ne l'a pas constituée pour la procréation humaine. Elle se situe déjà dans le monde nouveau que Jésus est précisément venu instaurer (cf. Lc 20, 34-36). Jésus n'est pas non plus un enfant ordinaire : Il est premier et unique dans cette famille d'un genre nouveau. Les parents sont associés à la mission de leur Fils et Sauveur par toute leur vie et jusque dans l'éternité, comme nous allons le contempler dans le mouvement ascendant de la deuxième partie de l'hymne aux Philippiens, qui évoque l'œuvre de Dieu.

Cet ensemble de données permet aux croyants de comprendre pourquoi Marie et Joseph n'ont pas eu d'autre enfant que Celui qui leur a été donné par Dieu et qui est Dieu lui-même. Leur mariage, Dieu l'a voulu et réalisé pour la naissance, la croissance et la mission de son Fils, dans le temps et pour l'éternité.

Elles ont également fait le choix de renoncer au mariage et à la procréation humaine, les personnes qui, par appel de Dieu, ont consacré toute leur vie à Jésus Christ. Une telle vocation, propre au christianisme,

n'implique pas un refus du mariage, mais constitue un engagement dans une paternité ou une maternité d'ordre spirituel. Elle instaure une appartenance totale à la personne du Christ, vécue au sein de son Église, qui les associe par leur mission au service du Royaume de Dieu, déjà présent parmi nous.

Marie et Joseph avaient aussi une maternité et une paternité humaines à assumer, d'où la nécessité pour eux d'un vrai mariage et la constitution non d'une simple communauté, mais d'un vrai foyer de trois personnes : en l'occurrence, une personne divine et deux personnes humaines, les plus saintes de toutes.

En effet, cet Enfant qui a Dieu pour Père a besoin, en ce monde-ci et pour sa croissance et son éducation humaines, d'un père humain, comme tout autre enfant. *Ton père et moi*, dira Marie à Jésus adolescent, au temple (Lc 2, 48). Comme époux et épouse, Joseph et Marie ont été appelés à s'unir pour constituer le foyer dans lequel le *filis* a pu naître et grandir, s'enraciner humainement, vivre la *condition humaine* (Ph 2, 7) comme l'exigeait sa mission de Sauveur.

2^{ème} ÉTAPE

ET IL A HABITÉ PARMİ NOUS

Devenant semblable aux hommes, et, par son aspect, il était reconnu comme un homme (Ph 2, 7).

A. NAISSANCE DE JÉSUS ET PRESENTATION AU TEMPLE (Lc 2,1-40)

Le texte de Luc (2, 1-21) présente plusieurs tableaux qui mettent en lumière l'ensemble du mystère de la naissance de Jésus à Bethléem :

UN RECIT (Lc 2,1-7) qui situe Noël dans l'histoire,

UNE APPARITION (Lc 2, 8-14) d'anges aux bergers,

LA VENUE DES BERGERS à Bethléem (Lc 2, 15-21).

Noël dans l'histoire (Lc 2, 1-7).

Il nous est toujours fort utile, pour mieux saisir le sens d'un texte biblique, de profiter des notes des diverses éditions de la Bible. Elles donnent des précisions historiques qui situent et éclairent le texte. Or Luc est un historien et il veut, sobrement, évoquer ce moment important de l'histoire du monde.

Dès le verset 1, il est question de recenser toute la terre habitée, c'est-à-dire connue en ce temps-là : l'empire romain, au temps de l'Empereur César Auguste, qui a régné de 29 avant Jésus Christ à l'an 14 après Jésus Christ. Les Romains avaient accepté que l'État juif fût sous l'autorité directe d'Hérode le Grand, ce qui n'empêchait pas la tutelle romaine de s'exercer par *Quirinius, gouverneur de Syrie*. Avec l'empereur Auguste, qui s'était déclaré dieu, le monde de ce temps était parvenu à une sorte de sommet de la civilisation méditerranéenne.

La montée vers la ville de David. Dans ce grand ensemble, une ville de Palestine prend une importance centrale : Jérusalem. Tout au long de l’Ancien Testament, elle reçoit une cinquantaine de fois le titre de « ville de David ». Elle fut conquise par le roi David sur les Jébuséens et choisie par lui comme capitale du pays de Judée.

Seul Luc donne le titre de « ville » à Bethléem, où David est né (cf. 1 S 16, 1) et où devait aussi naître le Messie, son descendant. L’évangéliste accentue le trait à cause de l’interprétation messianique des versets 5, 1-5 du prophète Michée ; les savants de Jérusalem avaient également donné cette interprétation aux Mages (cf. Mt 2, 6). Même le quatrième Evangile – en 7, 42 - indique Bethléem comme lieu de naissance du Messie.

Joseph seul était soumis au recensement, mais Marie, son épouse, bien qu’enceinte, l’accompagnait. Epoux de Marie, selon la volonté même de Dieu, Joseph commence à jouer ici un rôle actif. Ensemble, en famille, ils parcourent le long chemin entre la Galilée et la Judée. *Ils montent* vers la ville de David pour que Joseph puisse se soumettre à l’ordre de recensement. Or en obéissant à l’empereur romain, Joseph et Marie accomplissent la prophétie de Michée (5, 1) prédisant que le Messie naîtrait à Bethléem. Les prophéties bibliques ne se réalisent-elles pas dans et par l’histoire humaine ? Dieu écrit l’histoire sainte en se servant des choix libres des hommes, mêmes des choix purement politiques, comme c’est le cas ici.

La naissance de Jésus (v 6-7). Le récit que fait Luc de la naissance de Jésus est d’une grande simplicité et il faut éviter d’y mêler les Apocryphes chrétiens.

Or, pendant qu’ils étaient là, le jour où elle devait accoucher arriva ; elle accoucha de son fils premier-né, l’emmaillota et le déposa dans une mangeoire, parce qu’il n’y avait pas de place pour eux dans la salle d’hôtes (v. 6-7).

En comparant ce texte à celui de la naissance de Jean (Lc 1, 57-66), il est aisé de remarquer que le précurseur est né dans une famille sacerdotale, relativement aisée. Marie était présente à l’événement ainsi qu’un cercle de parents et d’amis qui entouraient les heureux parents et

s'interrogeaient sur le destin futur de cet enfant, car *la main du Seigneur était avec lui*.

Quant à Jésus, il naît au terme d'un long voyage, de cent vingt kilomètres environ, loin de la maison familiale de Nazareth, dans un abri démuné de tout. Seuls des bergers, qui sont familiers avec les étables, viennent visiter les parents de Jésus. Plus tard on ajoutera un âne – peut-être celui de Joseph utilisé pour le voyage - et un bœuf, dont la mention renvoie à Isaïe 1, 3, qui évoque le bœuf qui reconnaît son maître. Mais pour s'extasier sur le destin de l'Enfant-Dieu, les anges sont envoyés par Dieu et ce sont eux qui informent les bergers.

Marie est tellement « présente » à la naissance de Jésus qu'elle est seule active. Il n'est pas question de sage-femme, par exemple, comme dans les textes apocryphes.² Marie semble seule à donner les premiers soins à son enfant et très à l'aise pour cela. Cette naissance sans douleur n'est pas ordinaire ; c'est la « Vierge » qui enfante, comme dit Isaïe 7, 14. A partir du deuxième siècle avant Jésus-Christ déjà, une partie de la tradition juive a vu dans l'évocation de cette naissance exceptionnelle et toujours attendue, la naissance virginale du Messie et la tradition chrétienne attestée par Matthieu 1, 23 suit ce courant :

Tout cela arriva pour que s'accomplisse ce que le Seigneur avait dit par le prophète : ' Voici que la vierge concevra et enfantera un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel, ce qui se traduit : Dieu avec nous'.

Jésus, le premier-né. Saint Luc donne d'emblée au fils de Marie le titre de *premier-né*, bien qu'il n'y eût pas de puîné. On appelait *premier-né* l'aîné de la famille, lequel avait des droits particuliers, les droits d'aînesse. On lui reconnaissait aussi la faveur d'appartenir spécialement à Dieu (Nb 18, 15). En Jésus, cette faveur est la plus grande, puisqu'il est le propre Fils de Dieu.

L'Ancien Testament déjà appelle le peuple d'Israël *le premier-né de Dieu* (cf. Ex 4, 22 ; N.T. cf Rm. 8, 29 ; Col 1, 15-18 ; He 1, 6 ; 11, 28 ; 12, 23 ; Ap 1, 5). Dans le Nouveau Testament, le titre évoque la

² Au sujet du *Protévangile de Jacques*, 2^{ème} siècle, cf. G. HILLION, La Sainte Vierge dans le Nouveau Testament, *Maria* Tome I, Paris, Beauchesne & Fils, 1949, p. 57, note 21.

nouvelle création en Jésus Christ, reconnu comme *le premier-né de toute créature, car en lui et pour lui tout a été créé* (Col 1, 15-16) ; ou comme *le premier-né d'entre les morts afin de tenir en tout, lui, le premier rang* (Col 1, 18) ; ou encore comme *le premier-né d'une multitude de frères* (Rm 8, 29). Le P. Chaminade, fondateur des Marianistes, a toujours souligné avec joie le titre de *premier-né* donné au Christ, car dans le prolongement, il voyait Marie comme Mère, selon l'Esprit, de tous les chrétiens, frères de Jésus et donc, comme lui et en lui, fils de Marie.³

La crèche et la croix. Le Messie, le descendant de David, couché dans une mangeoire : quel paradoxe ! L'infinie petitesse de l'infiniment grand, Dieu ! Dès son apparition en ce monde, le Messie, comme ses parents, fait partie des pauvres de Yahvé dont la condition était la bassesse, terme qu'utilise le cantique de Marie : *Dieu a regardé la bassesse de sa servante*. Luc porte sur Jésus ce même regard lorsqu'il montre le Messie entrant à Jérusalem sur un âne (Lc 19, 30) et où il reprend Zacharie 9, 9-10, qui est une des rares prophéties messianiques.

Certains termes employés dans le récit de la naissance de Jésus montrent que l'évangéliste, ainsi que la prédication primitive, a lu l'avènement du Sauveur en notre monde à la lumière du mystère de Pâques. Marie, est-il dit d'un côté, *enveloppa l'enfant de langes et le déposa dans une mangeoire*, lieu indigne de tout enfant à sa naissance ! Dès les premiers siècles, on aima à penser que la première couche de l'Enfant-Dieu était une mangeoire de bois et que, pour finir sa vie, Jésus fut cloué sur le bois de la croix. Lorsque Joseph d'Arimathie l'eut détaché de la croix, il l'enveloppa *d'un linceul et le déposa dans une tombe taillée dans le roc où personne encore n'avait été mis* (Lc 23, 53). L'ombre de la mort ne s'étend-elle pas déjà sur le lieu de sa naissance ?

La révélation céleste aux bergers (v. 8-14). Précédemment nous avons survolé ce texte extraordinaire, que le folklore de la crèche n'oublie jamais : la présence d'un ange annonçant à d'anonymes bergers la nouvelle de la naissance du Sauveur Jésus. En contemplant

³ Cf. G.-J. CHAMINADE, *Ecrits marials*, par Jean-Baptiste ARMBRUSTER, Fribourg (Suisse), 1966, I n° 231, selon Jacques MARCHANT, et II, n° 485, selon saint ALPHONSE DE LIGUORI.

successivement les personnages en présence, nous pouvons approfondir le sens du récit de Luc.

Les bergers. Pas de crèche sans bergers, où que ce soit dans le monde ! Cela nous semble aller de soi. Il est vrai que David lui-même était berger et que Samuel, pour le sacrer roi, le fit chercher de derrière le troupeau dont il avait la garde (1 S 16). « Je suis le bon berger », dira Jésus.

Mais à l'époque de Jésus, les bergers constituaient une couche sociale méprisée. Ignorants de la Loi, ils ne fréquentaient pas la synagogue ; vivant dans les champs avec leurs bêtes (v. 8), ils étaient mal vus dans la société d'Israël. Leur mode de vie et leur maigre salaire les poussaient facilement à voler, car ils se dédommageaient facilement, du moins le croyait-on, sur le dos de leur maître. Des textes rabbiniques attestent ce statut décrié des bergers : *Ne choisissez pas pour vos fils le métier d'ânier ou de chamelier, de barbier ou de batelier, de drapier ou de berger, car ce sont des métiers de voleurs.* D'ailleurs le témoignage des bergers était considéré comme nul et sans valeur devant les tribunaux, tout comme celui des voleurs ou des bourreaux.

Or c'est à eux qu'est donnée la première révélation chrétienne officielle et ils en seront les premiers témoins ! Personne ne pouvait le croire, Dieu leur fait confiance. Ils ne sont nullement étonnés de devoir chercher le Messie Sauveur dans une étable, bien au contraire : ils sont contents de ce que Dieu soit venu chez eux. Les bergers symbolisent ici les couches sociales les plus pauvres, les plus méprisées, celles pour qui Jésus est venu spécialement sur cette terre. Dès sa naissance se réalise ce que Jésus déclarera plus tard aux envoyés de Jean : *la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres* (Lc 7, 22 ; cf. 4, 18).

Le message de l'ange. Mais ce n'est pas tout : l'annonce qui concerne Jésus est encore faite par un ange, mais dans les champs, près de Bethléem.

Un ange du Seigneur se présenta devant eux, la gloire du Seigneur les enveloppa de lumière.

Dieu envoie son messager pour apporter la bonne nouvelle à quelques bergers. La mise en scène du récit de Noël est plus concrète, plus éblouissante aussi, en pleine nuit. Comme les bergers *montaient la*

garde pendant la nuit auprès de leur troupeau, ils étaient éveillés pour accueillir la nouvelle. Mais ils furent saisis d'une grande crainte, signe que Dieu s'est approché d'eux pour leur parler. L'ange les rassure et leur livre son message divin - en deux temps. Comme d'habitude, il y a le récit de ce qui vient de se passer puis une annonce et enfin un signe, pour aider les bergers à accueillir le message comme venant de Dieu.

L'annonce de la joie de Noël. Sans autre introduction, l'ange accomplit sa mission :

Voici, je viens vous annoncer une bonne nouvelle, qui sera une grande joie pour tout le peuple : il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ Seigneur (v. 10-11).

Dieu fait annoncer au monde sa *bonne nouvelle*, son *évangile*, l'évangile de la naissance du Sauveur des hommes. Au lieu de leur crainte, les bergers sont invités à vivre une grande joie, qui sera pour eux et *pour tout le peuple*. En cette nuit, la joie de vivre les premiers jours du Messie est donnée aux pauvres, qui auront à la transmettre au peuple qui l'attend depuis des siècles.

Une triple annonce. a) Le contenu du message, grandiose, énonce trois motifs de joie : *Aujourd'hui un Sauveur vous est né, qui est le Christ Seigneur, dans la cité de David.* Il s'agit d'une annonce eschatologique : aujourd'hui même vient de se réaliser ce que tous attendent, la joie du salut de Dieu. Les temps sont donc accomplis et l'espérance d'Israël se réalise.

b) Le message contient aussi une annonce christologique, à savoir que les prophéties messianiques sont accomplies. L'ange semble dire aux bergers : l'événement est si proche que vous pouvez vous en assurer par vous-mêmes. Il a eu lieu *dans la Cité de David*, à Bethléem même, votre ville. Dieu est avec vous ! L'ange donne trois titres à l'enfant qui vient de naître ; il l'appelle *Sauveur, Christ et Seigneur*.

Le titre central est celui qui est le plus accessible aux bergers et aussi au peuple, à qui le message est destiné. Depuis longtemps, surtout depuis le siècle de David, le Messie-Roi est attendu, descendant du plus prestigieux des rois de Juda, né lui aussi à Bethléem. Il est l'Envoyé de

Dieu, oint par Lui (Christ) pour être à jamais le Roi de son peuple : *son règne n'aura pas de fin*, avait déjà promis Gabriel à Marie.

Par les deux autres titres donnés à l'enfant - *Seigneur* et *Sauveur* - Luc le situe en opposition à César Auguste, l'empereur de Rome qui a ordonné le recensement. En effet, lui aussi se faisait appeler *Kyrios* et *Sôter*, *Seigneur* et *Sauveur*. L'évangéliste Luc écrit pour les sujets de César et veut leur annoncer la venue de Jésus. Il faut cependant préciser tout de suite que les trois titres donnés ici à Jésus se rencontrent souvent dans l'Ancien Testament et qu'ils passeront également dans le langage du Nouveau Testament.

c) Puisque la bonne nouvelle est si extraordinaire qu'elle a besoin d'un signe pour être crue, son annonce constitue aussi une annonce ecclésiale, destinée aux croyants. Ainsi se trouve souligné par l'ange que l'enfant est un don de Dieu aussi petit que soit l'enfant né à Bethléem. Par l'ange de Noël, les bergers sont mis au fait de tout le mystère de l'Incarnation, en des termes qui ne leur sont pas familiers puisqu'ils ne fréquentent pas la synagogue. Par contre, le signe donné par l'ange leur parle : c'est un *pauvre nouveau-né, emmailloté et couché dans une mangeoire d'animaux*. Plus tard saint Paul, frappé par le même contraste qu'il voit dans la personne du Christ, le traduira dans la *Lettre aux Philippiens* par l'hymne du chapitre 2 (5-11), que nous avons lue au début de ce livre.

L'armée céleste (v. 13-14). Après la révélation de l'humble signe – un enfant emmailloté et couché dans une mangeoire –, voici que

tout à coup il y eut avec l'ange l'armée céleste en masse qui chantait les louanges de Dieu et disait : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre paix pour les hommes ses bien-aimés.

Après le solo de l'ange le chœur céleste va comme orchestrer la bonne nouvelle, *l'Évangile annoncé*. L'armée céleste exerce une fonction liturgique, comme l'avait vu un prophète ancien :

« J'ai vu Yahvé assis sur son trône ; toute l'armée du ciel se tenait en sa présence, à sa droite et à sa gauche » (1 R 22, 19). Le Psaume 148, 1-2 chantait de même : Louez Yahvé depuis les cieux, louez-le dans les hauteurs, louez-le tous ses anges, louez-le toutes ses armées.

A l'exemple de l'annonce angélique, le message du chœur céleste comporte également deux éléments : une partie céleste, qui nous ouvre à la louange de Dieu, et une partie terrestre, qui nous concerne, nous les humains.

Gloire à Dieu dans les hauteurs, à Lui qui est bienveillant, qui aime les hommes ; la terre ensuite, car elle dépend du ciel : paix sur la terre, aux hommes qui sont objet de la bienveillance de Dieu. Tel est le lien qui s'instaure à Noël, par la naissance du Fils de Dieu en notre terre. Dans la prière du *Notre Père*, Jésus nous inculquera la même vision en nous faisant répéter : *sur la terre comme au ciel*, car la terre doit se modeler sur le ciel.

Les bergers courent à Bethléem (v. 15-20). Luc poursuit son récit :

Or, quand les anges les eurent quittés pour le ciel, les bergers se dirent entre eux : 'Allons donc jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître'.

Les bergers, muets jusque là, ont accueilli la révélation dans un silence religieux. Une fois les anges partis, ils se retrouvent entre eux. Ils décident ensemble de laisser leurs bêtes pour aller voir, comme dit le texte de Luc, *cette parole qui est arrivée*, l'événement dont la parole de l'ange les a informés. La réaction des bergers est faite de curiosité, mais aussi d'obéissance prompte : ils se mettent en route vers l'enfant annoncé.

Les bergers entrent dans l'attitude évangélique que Jésus demandera à Jean et André : *venez et voyez !* (Jn 1, 39). Ces hommes marginalisés se disent entre eux : *allons et voyons* (v. 15) et effectivement *ils y allèrent. . . et trouvèrent* (v. 16) ; puis, *après avoir vu* (v. 17), ils purent en parler. Les bergers ayant vérifié le signe en se déplaçant sur les lieux, sont heureux de cette concordance entre la parole de l'ange et la réalité, *le nouveau-né couché dans une mangeoire*. Alors ils peuvent parler, car ils ressentent le besoin d'exprimer leur foi.

Les bergers font connaître la révélation reçue *au sujet de cet enfant* à ceux qu'ils trouvent sur place, dont Marie et Joseph. La foi des bergers est devenue une sorte de foi apostolique : ayant eu la révélation d'une *bonne nouvelle*, d'un *évangile*, ils ne peuvent plus se taire ; ils se doivent de l'annoncer – comme Paul, plus tard (cf Paul : Ga 1, 15-16 ;

Ep 3, 1-5) ou Pierre et Jean, déclarant devant le Sanhédrin : *Nous ne pouvons pas ... taire ce que nous avons vu et entendu* (Ac 4, 20). De ces pauvres, de ces exclus, Dieu fait des témoins et des annonciateurs de son évangile. Il leur est donné de faire connaître l'identité de cet enfant, à savoir qu'il est *le Sauveur, le Christ Seigneur*.

Et tous ceux qui les entendirent furent étonnés de ce que leur dirent les bergers.

Luc a soin de noter la réaction des auditeurs, faite d'étonnement et d'émerveillement. Le verbe grec employé signifie à la fois *admirer* et *s'étonner*. C'est la réaction habituelle des témoins d'une intervention divine, d'un miracle que l'on admire, mais qui reste comme incompris (cf. Lc 8, 25. 56 ; 9, 43 ; 11, 14 et Ac 3, 10).

Or, parmi les auditeurs présents dans l'étable, l'évangéliste Luc distingue Marie et souligne sa réaction personnelle, car elle a une manière bien à elle de recevoir les paroles des bergers :

Marie, de son côté, gardait ensemble tous ces événements-paroles, les comparant, les confrontant dans son cœur (v. 19).

La foi de la Mère, comme nous le savons, était d'une autre qualité que celle de l'ensemble des croyants. Nous reviendrons sur cette attitude si particulière de Marie.

La louange des bergers (v. 20).

Les bergers, quant à eux, ont vu, ont cru et ont dit la bonne nouvelle à ceux qui contemplaient l'enfant. Ils s'en retournent donc à leurs occupations habituelles. Eux aussi ressentent le besoin de glorifier et de louer Dieu : *gloire et louange à toi, Seigneur !* La cause de cette prière joyeuse c'est que tout ce qu'ils ont *vu et entendu* à Bethléem correspond parfaitement à l'annonce reçue des anges. Le croyant éprouve une grande joie lorsqu'il constate que la Parole de Dieu et ce que vivent les hommes concordent profondément.

La louange des bergers qui fait suite à leur proclamation du message correspond à l'hymne céleste qui a suivi l'annonce de l'Ange. Même séquence dans le récit de la Visitation : le *Magnificat* de Marie

vient après l'annonce qu'elle a reçue de l'ange et sa rencontre avec Élisabeth : l'évangéliste Luc est familier de ce schéma fondamental.⁴

Dire la gloire de Dieu, c'est le reconnaître tel qu'il se révèle en sa majesté, en sa puissance, en sa sainteté, c'est-à-dire en ce qu'Il est. Cette gloire se manifeste surtout dans des hauts faits, les « merveilles de Dieu », mais également dans les apparitions de Dieu, même lorsque, comme ici, il se manifeste sous le signe et dans la réalité d'un petit nouveau-né. La louange s'adresse plus à la personne de Dieu qu'à ses dons. Louer Dieu c'est l'exalter, le magnifier pour ce qu'Il est et ainsi s'unir à lui, le Dieu saint.

Les centres d'intérêt de Luc.

1. L'évangéliste Luc manifeste un intérêt particulier pour les circonstances de la naissance de Jésus à Bethléem, l'historicité des événements qui l'accompagnent, la descendance davidique de Jésus. Il l'exprime dans la première partie de son récit : ce Jésus, né de la Vierge Marie, est bien un personnage historique, quelqu'un qui est né parmi nous.

2. Mais ce qui l'intéresse davantage encore, c'est de faire voir la manière dont ces événements sont devenus Évangile - pour les Juifs, pour le monde. Ils ont été proclamés par un ange, puis par les anges. Ils ont été accueillis par les bergers, qui, dans l'évangile de Luc, sont des méprisés au même titre que les pécheurs, les publicains, mais ce sont des croyants, sauvés par leur foi en Jésus. Ces mêmes événements ont été vérifiés par les bergers et proclamés par eux aux acteurs mêmes des événements - aux parents de l'enfant qui, tous, accueillent la joyeuse et bonne nouvelle, comme eux-mêmes, les bergers, l'ont accueillie.

3. Luc, très attentif à Marie dans les deux premiers chapitres de son Évangile, s'intéresse à la manière spécifique dont Marie reçoit, au milieu des autres, cet *évangile* (cf. développement ci-dessous).

4. On peut discerner, dans l'œuvre de Luc, des préoccupations communes entre le début de son Évangile et le commencement des

⁴ Proclamations de la gloire de Dieu : *gloire à Dieu* : Lc 5, 25-26 ; 7, 16 ; 13, 13 ; 17, 15-18 ; 18, 43 ; exemples de louange à Dieu : Lc 18, 43 ; 19, 37 ; Ac 3, 8-9.

Actes des apôtres, c'est-à-dire entre l'Évangile de la naissance de Jésus et l'Évangile de la mise en route de l'Église. Tout d'abord il met en lumière la manière dont s'est faite l'annonce du Christ au commencement de son existence terrestre. Il manifeste le même intérêt, au début des *Actes des Apôtres*, pour la manière dont l'Église s'est mise en route.

S'ajoute à cela une préoccupation d'ordre missionnaire : comment s'est faite la transmission de l'annonce ? Au début des *Actes*, Luc est très attentif à l'élan missionnaire de l'Église dès le jour de la Pentecôte.

On peut encore reconnaître chez l'auteur une préoccupation d'ordre ecclésial dans la manière dont il montre comment s'est fait l'accueil diversifié de l'annonce et quelle joie peut susciter la cohérence entre l'annonce de la bonne nouvelle et les événements qui accompagnent cette annonce, y compris des miracles.

5. Luc est attentif à la situation de Marie dans chacune des trois parties de son récit de la naissance de Jésus. Dans le récit des événements, Marie est avec Joseph et Jésus comme épouse et mère. On la voit aussi auprès d'eux, plus discrète, dans le signe découvert par les bergers (v. 16). Enfin Marie est unique dans la manière de recevoir, en membre de l'Église déjà, l'annonce angélique transmise par les bergers. La foi de la Mère de Jésus a quelque chose d'unique qu'il nous est bon d'approfondir.

La foi de Marie à Noël (Lc 2, 19). Marie avait une manière personnelle de réfléchir :

Marie, de son côté, gardait ensemble toutes ces paroles-événements, les comparant, les confrontant dans son cœur.

Un autre verset est tout proche de celui-ci, en Luc 2, 51, qui conclut le récit de la redécouverte de Jésus au Temple, à l'âge de douze ans :

et sa mère conservait au plus profond toutes les paroles-événements dans son cœur.

Remarques préliminaires :

1. Nous n'avons de Marie aucune parole dans tout le récit de Noël. Elle accueille dans le silence ce que racontent les bergers, ce que l'ange leur a annoncé. En cela elle est très proche de saint Joseph, le silencieux, qui accueille et exécute les paroles venues de Dieu. De lui, l'Écriture ne nous donne aucune parole. Ce silence, par lequel Marie accueille la parole d'autrui, signifie comme une double intériorisation : l'écoute des autres au milieu de qui elle se situe et l'ouverture de son cœur à la parole de Dieu transmise par de pauvres gens, des exclus de la société de son temps. En méditant le récit de Noël on comprend mieux ce que Marie a vécu en silence.

2. Marie conserve la mémoire de tout, même si cela comporte d'apparentes contradictions. Elle ne cherche pas à évacuer les difficultés pour ne conserver que ce qui lui paraît limpide, simple à saisir. Elle accueille tout et le met ensemble au plus profond d'elle-même, comme Jésus accueillera les « pécheurs ».

3. Marie confronte activement en son cœur des paroles et des situations qui ne s'harmonisent pas nécessairement. Si les paroles des bergers sont exaltantes, les événements par contre - la naissance de l'Enfant dans la nuit, la pauvreté - semblent ne pas convenir au Messie-Seigneur annoncé par l'ange aux bergers. La méditation de la Mère de Dieu se nourrit cependant de tout cela.

Le silence de Marie qui accueille la parole. Marie a eu les interlocuteurs les plus grands et les plus humbles : un archange, Gabriel, et des exclus, les bergers. Tous lui ont parlé de son divin Fils et elle a prêté la même attention aux uns comme aux autres. Il nous faut une grande capacité d'attention pour prendre en nous la parole qui nous est adressée. Aux premières paroles, à la salutation de l'ange de l'Annonciation, Marie réagit très profondément tout en examinant ce que pouvait bien signifier pareille salutation.

Si nous cherchons à transposer une telle attitude mariale dans notre propre vie, nous pouvons penser au silence dans la liturgie. Marie a su se taire pour écouter, car la parole d'autrui, et particulièrement celle de Dieu, a besoin, pour s'intérioriser, de silence-accueil, de silence-présence à autrui.

Savoir garder en mémoire. La mémoire de Marie est une mémoire du cœur, qui retient comme des grâces toutes les paroles-événements de Dieu, des paroles qui sont pour nous, comme pour Marie, prophéties en vue de l'avenir, d'un avenir que Dieu dirige, parfois au travers de difficultés qui paraissent insurmontables. Cette attitude révèle Marie comme une femme formée par la méditation biblique.

Elle nous rappelle Jacob après le songe de son fils préféré, Joseph : la gerbe qui le représente dans le songe de l'enfant restait debout tandis que celles de ses frères se prosternaient devant elle. Ses frères furent jaloux de lui tandis que son père, un sage, *gardait la parole-événement dans sa mémoire* (Gn 37, 11). De même Daniel, après la vision de l'Ancien et du Fils de l'homme, conclut :

Moi, Daniel, je fus grandement troublé dans mes pensées, ma mine changea et je gardais ces choses dans mon cœur (Dn 7, 28).

Pour que les générations à venir, toujours plus éloignées des événements mêmes, continuent à se souvenir, c'est constituer la mémoire d'un peuple que de garder tout dans son cœur et aujourd'hui encore il faut le faire. Nous avons à nous souvenir, à apprendre et à enseigner l'Histoire Sainte du Peuple de Dieu ; nous avons surtout à méditer avec Marie et Joseph le Nouveau Testament, les paroles-événements du Fils de Dieu fait homme. Non seulement la mémoire doit éclairer le présent, mais il faut la transmettre à l'avenir après l'avoir enrichie de notre propre existence.

Confronter, méditer en son cœur. Après l'épisode de Jésus perdu et retrouvé au Temple à l'âge de douze ans, saint Luc note, en 2, 51, que *Marie gardait cela dans son cœur*. L'événement prophétique qu'elle venait de vivre continuait à vibrer en elle. Luc, en 2, 19, dit que Marie, tout en gardant mémoire, confrontait ou méditait ces paroles-événements en son cœur.

- Le verbe *sumballein*, qui signifie *mettre ensemble, faire se rencontrer, confronter* afin de voir plus clair, se retrouve ailleurs chez Luc, et seulement chez lui dans le Nouveau Testament. Voici les autres passages, avec, tantôt, le sens plus matériel de rencontrer, tantôt celui, plus spirituel de confronter pour éclairer sa vie.

- Lc 14, 31 : *Quel est le roi qui, partant en guerre, rencontre un autre roi... ?*
- Ac 4, 15 : *(Les sanhédrines) conféraient entre eux.*
- Ac 17, 18 : *des philosophes épicuriens et stoïciens abordaient Paul et conféraient avec lui.*
- Ac 20, 14 : *Lorsque Paul nous eut rejoints à Assos...*

Le verbe en question signifie parfois être utile, comme en *Actes* 18, 27 : (Apollos) fut, par la grâce, d'un grand secours - très utile - aux croyants.

Dans Luc 2, 19, ce verbe, qui désigne l'activité intérieure de Marie, signifie : *jeter ensemble* avec l'idée de discuter (en paroles), de confronter des armées, des opinions, dans une situation difficile (Ac 4, 15), et cela *en vue de trouver une solution*. Il a donné en français le mot *symbole*, *sumballein*.

Il s'agit donc d'une réflexion plus ou moins intense sur une difficulté dont la solution n'est pas claire, d'une réflexion par confrontation de diverses données, dans une quête de clarté. Dans le contexte, qui comporte d'autres éléments donnés sur le silence et la mémoire, il s'agit ici d'une réflexion de sagesse.

Celle-ci, en effet, constitue une réflexion humaine qui fait appel à l'intelligence en même temps qu'elle est un don de Dieu éclairant la vie. Cette réflexion porte sur l'existence humaine en même temps que sur la Révélation, afin d'éclairer la conduite du croyant, le *sage*. Selon le livre de la *Sagesse*, celle-ci est *un reflet de l'essence de Dieu* (Sg 7, 15-21). La lumière dont elle éclaire celui qui l'accueille et qui s'en laisse inspirer dans sa vie, est une connaissance d'ordre surnaturel. Elle projette sur les problèmes examinés la lumière des Écritures, longuement et amoureusement méditées. Il faut insister sur l'adverbe *amoureusement*, car la sagesse fait goûter et aimer ce qui est bon et bien.

Le silence méditatif de Marie a été bien souligné par le cardinal Henri de Lubac dans sa *Méditation sur l'Eglise*⁵ :

⁵ Henri De LUBAC, *Méditation sur l'Eglise*, Paris, Seuil, 1953, pp. 297-298.

Quand, mère muette du verbe silencieux, elle adhérait sans les comprendre aux mystères du Dieu fait homme, observant toutes choses, les conservant et les repassant dans son cœur, elle préfigurait cette longue suite de mémoire et d'intense rumination qui constitue l'âme de la Tradition de l'Eglise.

Ainsi donc, la Vierge Marie comme l'Eglise dont elle est la mère, ne peuvent dire valablement que ce qu'elles ont d'abord conservé et médité dans leur cœur.

Jésus présenté au temple (Lc 2, 22-40).

La naissance d'un *premier-né* avait, au regard de la loi juive, une signification religieuse toute particulière qui imposait aux parents des démarches rituelles. Les versets 22 à 24 en rappellent l'essentiel.

Les parents de Jésus observent la loi. Il est rare que Luc, de formation grecque, cite aussi explicitement la loi juive. Il s'est inspiré ici d'un document de source juive dont il semble entremêler les données. Selon la loi juive, une double démarche s'impose aux parents :

- la première incombe à la mère, à l'occasion de toute naissance : elle doit se soumettre à une purification rituelle ;

- la seconde consiste à racheter le fils premier-né, mais cette seconde démarche n'imposait pas aux parents de présenter l'enfant. Faire ce geste c'est dépasser la lettre de la loi. La double annonce - de l'ange Gabriel à Marie et de Dieu lui-même à Joseph - ainsi que les grâces du moment leur faisaient un devoir de porter l'enfant Jésus au Temple.

La purification de toute mère. La première phrase de Luc pose question. Le texte grec dit : *Quand furent accomplis les jours de leur purification, suivant la loi de Moïse, ils l'amènèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.* Il commet probablement une erreur ici en supposant que les deux parents sont soumis à la purification - *leur purification* -, alors que cette loi concerne uniquement la mère. Celle-ci, selon Lévitique 12, 3-4, doit accomplir une purification quarante jours après la naissance d'un garçon. A la naissance d'une fille, le délai pour la purification était le double, donc de quatre-vingts jours (Lv 12, 5).

Lors de cette cérémonie de la purification rituelle, la mère *amène au prêtre, à l'entrée de la tente de rencontre, un agneau âgé de moins d'un an, pour un holocauste, et un pigeon ou une tourterelle, servant à un sacrifice pour le péché* : le prêtre présente les offrandes devant le Seigneur, et quand il a fait sur la mère le rite d'absolution, elle est purifiée de sa perte de sang (Lv 12, 6-7). Il s'agit donc d'une offrande à faire à l'occasion d'un rite de purification nécessité par la perte de sang causée par l'accouchement. Pour les gens pauvres, la loi précisait que l'agneau pouvait être remplacé par une seconde tourterelle ou un second pigeon (v. 8) ; ce fut le cas des parents de Jésus (Lc 2, 24).

Jésus au temple de Jérusalem. L'enfant, âgé d'à peine quarante jours, était déjà attendu au Temple de Jérusalem par deux personnes, un homme de Dieu et une prophétesse, Syméon et Anne.

Cet homme juste et pieux attendait la consolation (c'est-à-dire le salut) d'Israël et l'Esprit Saint était sur lui (Lc 2, 25).

Dans le langage de l'Ancien Testament, cet homme était un prophète.

Il lui avait été révélé par l'Esprit Saint qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur (c'est-à-dire le Messie) (Lc 2, 26).

Le peuple qui, ce jour-là, fréquentait le lieu saint n'a guère dû s'apercevoir de l'importance de ce tout petit enfant juif. Mais l'Esprit Saint avait bien, de part et d'autre, préparé cette rencontre entre l'homme âgé, représentant l'Ancien Testament, et l'enfant, en qui habitait en quelque sorte le Nouveau Testament. Dans le cas présent, la signification de la traditionnelle cérémonie de purification de la mère et de rachat du premier-né se trouvaient largement dépassés.

Syméon prit l'enfant dans ses bras et bénit Dieu en ces termes :

"Maintenant, Maître, c'est en paix, comme tu l'as dit, que tu renvoies ton serviteur.

Car mes yeux ont vu ton salut que tu as préparé face à tous les peuples ; lumière pour la révélation aux païens et gloire d'Israël ton peuple" (Lc 2, 28-32).

En vrai priant, Syméon loue Dieu et proclame que désormais sa vie peut s'achever dans la paix, que son temps à lui est achevé ; pour qui a vu le Messie du Seigneur, une nouvelle ère advient ; elle concerne tous les peuples, car le Messie est la *lumière des nations* - *Lumen gentium*, titre que le concile Vatican II a donné à la constitution sur l'Église. Et voici que Marie et Joseph, les parents à qui l'Enfant-Dieu a été confié, sont eux-mêmes « émerveillés de ce *qu'on disait* de lui » car ils n'ont encore pas pénétré tout le mystère du divin Enfant.

Mais Syméon bénit les parents et dit à Marie, sa mère :

Il est là pour la chute ou le relèvement de beaucoup en Israël et pour être un signe contesté. Toi-même, un glaive te transpercera l'âme. Ainsi seront dévoilés les débats de bien des cœurs (Lc 2, 34-35).

Plusieurs raisons peuvent expliquer pourquoi Syméon s'adresse à Marie seule. On peut penser que Marie joue, auprès du Sauveur, un rôle bien plus important que Joseph : elle a accueilli le Verbe fait chair dès l'Annonciation. Elle sera à Cana et au Calvaire. Jésus en croix la donnera comme mère à son disciple bien-aimé. Ainsi participera-t-elle, à sa manière, à la chute et au relèvement de beaucoup. Au Calvaire, un glaive lui transpercera l'âme tandis qu'il transpercera le cœur de Jésus.

La vieille femme face au libérateur d'Israël. La prophétesse Anne est, elle aussi, symbole de l'Ancien Testament avec ses quatre-vingt quatre ans, son long veuvage et sa présence assidue au Temple, de nuit comme de jour (Lc 2, 36-37). Elle personnifie la longue attente du peuple fidèle, elle qui, en ce mystère, a la double attitude habituelle aux gens de l'Alliance : elle se mit à louer *Dieu* et à *parler de l'enfant* (Lc 2, 38). Louer Dieu d'abord, car son attente vient de devenir réalité et Anne est heureuse de constater cet accomplissement. Eclairée par l'Esprit, elle vient de rencontrer *l'Enfant*, elle, la vieille femme veuve.

Cette révélation la bouleverse tellement qu'elle ne peut s'empêcher de *parler de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem*. Elle s'adresse aux Juifs fidèles qui, comme elle, attendaient le Messie de Dieu. La bonne nouvelle qu'elle proclame, c'est qu'il est là, que c'est lui, ce petit enfant apporté au Temple par ses parents, lui, le

Libérateur de Jérusalem. Il est normal que Jérusalem ait la primeur de cette bonne Nouvelle proclamée par une femme pieuse, une prophétesse. Marie, la mère de l'enfant pourrait parler de lui, mais elle se tait. Elle attend que Jésus parle lui-même. En ce jour de la Présentation du Seigneur au Temple, l'Esprit Saint, par la bouche de Anne, proclame déjà que le Messie est là.

Fin de l'enfance selon Luc. Par deux phrases, Luc achève l'histoire de l'enfance de Jésus.

La première note le retour à Nazareth.

Lorsqu'ils eurent accompli tout ce que prescrivait la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth (Lc 2. 39).

Galilée et Nazareth : tout avait commencé dans ces localités quasi inconnues. La Galilée était aussi païenne que juive. Que pouvait-il sortir de là ? Or par Marie et Joseph s'y établit celui qui sera désormais reconnu comme l'homme-Dieu, le Sauveur ; Nazareth sort de son incognito, car cette bourgade est, pour trente ans, la cité de Dieu-fait-homme. La vie humaine peut désormais devenir vie divine.

La seconde note prolonge et développe la première. A Nazareth en Galilée, l'enfant *va grandir et se fortifier*, de la même manière que son cousin Jean, dont Luc écrit : il « *grandissait et son esprit se fortifiait* ». Sur le plan humain, deux enfances qui se ressemblent, à cette différence près que, pour Jésus, cette enfance représente un immense abaissement et, pour Jean, une grande élévation. S'il est dit que la main du Seigneur était sur Jean (Lc 1, 66), dans l'abaissement même de Jésus on reconnaît par contre en lui deux qualités divines : il est *tout rempli de sagesse* - selon l'Ecriture, celle-ci est le bien propre de Jésus – et il a la *faveur* de Dieu lui-même.

B. LA SAINTE FAMILLE EN SES DEBUTS (selon Matthieu 2).

Les récits du chapitre deux de l'Évangile selon Saint Matthieu n'ont leur équivalent nulle part ailleurs. En filigrane on perçoit d'un bout à l'autre la confrontation entre le roi Hérode et le petit enfant né à Bethléem et appelé, lui aussi, *roi des Juifs*. Un conflit inévitable

s'annonce entre les autorités politiques et Jésus. Il se manifeste déjà à l'occasion d'un fait étrange : la visite de mages venus d'Orient, à la recherche du *roi des Juifs qui vient de naître*. Tout le drame de la vie de Jésus est en germe dans ce chapitre de l'Évangile. Marie et Joseph y sont entraînés au moment où ils doivent sauver l'Enfant-Dieu.

La visite des mages (Mt 2, 1-12). La tradition chrétienne a fait de ces *mages* trois rois - Gaspard, Melchior et Balthazar - venus de pays différents. Mais qui étaient réellement les personnages ayant rencontré Jésus enfant ?

Par le terme de *mages* on peut désigner aussi bien des prêtres perses, des magiciens, des propagandistes religieux que même des charlatans. Mais ce mot n'est jamais synonyme de roi.

On trouve des mages ailleurs dans la Bible, en compagnie des *devins*, des *enchanteurs* et des *chaldéens*, ceux qui sont appelés à expliquer les songes à Nabuchodonosor (Dn 2, 2-10). Les mages sont-ils des devins ou des astrologues ? Peut-être certains ont-ils été mis en contact avec le judaïsme et l'espérance juive d'un messie-roi ? On ne peut rien dire de plus précis. Les mages restent des personnages mystérieux venus des pays du *Levant*.

Dans l'ancien Orient, une étoile qui se lève, une étoile nouvelle qui apparaît, annonce la naissance d'un dieu ou d'un roi. Étoile, royauté et divinité sont liées, car la royauté et la divinité sont toujours considérées comme dons du ciel, symbolisés comme tels par l'étoile.

Comme dans le récit de Noël des bergers avaient été invités à rejoindre Jésus-Enfant, ce sont ici des savants non juifs qui ont découvert et suivi un signe dans le ciel. Les mages ont interprété l'étoile nouvelle comme un appel à trouver cet enfant-roi pour le vénérer, l'adorer et lui offrir des présents symboliques. Pour trouver cet enfant royal juif, ils s'adressent donc au roi juif, Hérode.

Ils arrivent à Jérusalem, cherchant le *roi des Juifs qui vient de naître*, ils ont été mis en quête par *son astre*, qu'ils ont vu à l'Orient (Mt 2, 2). Les responsables juifs reçoivent la demande des mages et, spontanément, interprètent *roi* par *Messie* (Mt 2, 4). Rien d'extraordinaire à cela : la tradition messianique, qui remonte à l'ancêtre David, a toujours présenté le Messie comme un roi, et Jean 7, 42 témoigne d'une

tradition selon laquelle le Messie devait naître à Bethléem et non point venir de la Galilée.

Les grands prêtres et les scribes du peuple pouvaient donc répondre facilement à la question des mages - *Où est le roi des Juifs qui vient de naître ?* - (Mt 2, 2). Ils se fient à une prophétie de Michée (5, 1-4), combinée avec 2 Samuel 5, 2. La première dit que Bethléem, lieu de naissance de David, serait le lieu de la naissance du Messie. Quant à la seconde, elle présente, à la suite de David, le Messie comme roi et pasteur d'Israël. La prophétie de Michée est contemporaine d'Isaïe 7, 14, que Matthieu a comprise comme annonçant la naissance virginale de l'Emmanuel : *voici que la vierge concevra et enfantera un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel, ce qui se traduit : Dieu avec nous*. Dans chacune de ces deux prophéties, il s'agit d'un Messie de descendance royale, d'un Messie-Roi.

Peur du roi Hérode, joie des mages. Saint Matthieu souligne l'opposition entre *le roi Hérode - qui fut troublé et tout Jérusalem avec lui* (Mt 2, 3) -, et la *très grande joie* des mages à la vue de *l'astre* (Mt 2, 10). L'un a peur et se met à ruminer des desseins criminels tandis que les autres poursuivent leur route, éclairés à la fois par leur astre et par les Ecritures : eux sont sur la bonne voie, celle qui se dégage de la confrontation des signes des temps et de la Parole de Dieu. Marie elle-même n'avait pas d'autre moyen pour connaître la volonté de Dieu (Lc 2, 19).

Les mages entrent *dans la maison* (Mt 2, 11), qui n'est donc plus l'étable où est né l'enfant. La famille a pu s'installer à Bethléem, lieu d'origine de la famille de Joseph (Lc 2, 4).

Entrant dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils lui rendirent hommage (Mt 2, 11).

Leur regard est déjà un regard de foi, puisque, sans aucune hésitation, ils reconnaissent en l'enfant le roi qu'ils cherchent depuis qu'ils sont en route.

Les offrandes des mages. Leurs *offrandes, l'or, l'encens et la myrrhe* sont des produits traditionnels de l'Arabie, mais ici leur signification revêt un caractère messianique : le Roi-Messie en sa cité royale illuminée, la nouvelle Jérusalem, doit y recevoir *de l'or et de l'encens*,

présents apportés par des tribus venant de l'Arabie, *de Madiân, d'Eifa, de Saba* (Isaïe, 60, 6, texte de la solennité de l'Épiphanie). Le *Psaume 72* (71), 10, dédié au roi Salomon et appliqué aussi au Roi-Messie, dit en outre que *les rois de Saba et de Seba feront offrande*. De là peut venir que les mages soient appelés rois.

Les mages sont donc arrivés au bout de leur voyage, à l'objet de leur quête ; ils ont accompli la prophétie concernant Jérusalem ils sont parmi ceux que la ville sainte attire ; en eux, voici venues les nations païennes.

Jésus, Marie, Joseph. Revenons sur la rencontre des mages avec l'enfant-roi. Les visiteurs trouvent *l'enfant* avec *Marie, sa mère* (Mt 2, 11). Joseph est ici curieusement absent, effacé par Matthieu qui pourtant s'intéresse fort à lui par ailleurs. Une des plus anciennes images mariales des catacombes de Rome montre Marie présentant l'Enfant aux mages.

En présentant *l'enfant et sa Mère*, l'évangéliste introduit discrètement ce nouveau couple : Jésus, encore enfant, et Marie, sa mère. Ils se sont liés l'un à l'autre, lors de l'Incarnation, en une alliance d'amour. Marie, *la servante du Seigneur*, va désormais, à travers sa présence et ses gestes maternels, être entièrement au service de Jésus, son fils, et de sa mission de Sauveur. Déjà c'est Marie qui présente Jésus aux premiers païens qui viennent vers Lui. A sa suite et à son exemple, l'Eglise devra refaire ce geste et présenter Jésus au monde.

Il est important de tenir compte de la leçon de l'Écriture et de reconnaître à chaque membre de la sainte Famille son rôle spécifique. Dans le récit de sa vocation divine (Mt 1, 18-25), Joseph a été invité à prendre chez lui Marie, son épouse, et, dans la même alliance sponsale, il a accueilli le Fils engendré en elle par l'Esprit Saint. Joseph fait alliance avec Marie, une alliance matrimoniale unique : ils s'appartiennent l'un à l'autre, mais c'est pour accueillir dans leur foyer ainsi constitué l'Enfant-Dieu. Ensemble et chacun pour sa part, ils sont unis à Jésus par un lien d'amour et serviteurs, chacun à sa manière, de la mission du Sauveur.

Jésus et Marie. Il apparaît clairement dans les *évangiles de l'enfance* que Jésus, dès sa naissance, occupe la première place. Il est annoncé aux bergers qui viennent le chercher, lui, Jésus. Marie et Joseph les introduisent : ils *trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans*

la mangeoire (Lc 2, 16), c'est-à-dire tel que l'ange le leur avait annoncé (Lc 2, 12). Dans les récits de saint Matthieu, l'enfant passe avant la mère lors de la visite des mages (2, 11), et l'évangéliste va désormais exprimer cela dans la formule : *l'enfant et sa mère* (Mt 2, 13-14, 20-21).

Joseph. Cette expression dit le lien particulier qui relie Jésus et Marie. Se dessine ainsi la vocation de Marie, associée à tous les mystères du Christ Sauveur, et celle de Joseph, serviteur à la fois du Christ et de Marie. Dans cette perspective on comprendra les titres attribués à saint Joseph : *serviteur fidèle* (Mt 24, 45), *Seigneur de la maison de Dieu et maître de tous ses biens* (Ps 104, 21), notre protecteur, le patriarche des chrétiens, le chef de la sainte Famille, et bien d'autres encore.

Fuite en Egypte (v. 13-15). Dieu prévient Joseph des événements qui vont se précipiter. Aussitôt les mages partis et avant que n'éclate la colère d'Hérode, *l'Ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph* (Mt 2, 13).

Comme dans le récit de sa vocation, Joseph est ici averti par Dieu de ce qu'il doit faire. Dieu dirige les destinées de son Fils sur terre et les parents, surtout Joseph, se doivent de les exécuter. Ils le font sans y opposer d'obstacle, en croyants dociles à Dieu : le « *faites tout ce qu'il vous dira* » (Jn 2, 5) commande déjà les membres de la sainte Famille !

L'Ange *du Seigneur* donne à Joseph un ordre formel : *Lève-toi, prends avec toi l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte ; restes-y jusqu'à nouvel ordre.* Et la raison de ce départ précipité est donnée, le Seigneur ne demandant pas aux siens une foi aveugle, mais une coopération lucide : *car Hérode va chercher l'enfant pour le faire périr* (v. 13).

Cette première menace de mort qui frappe Jésus sera suivie de quelques autres jusqu'à celle, définitive, qui aboutit à sa crucifixion ; celle-ci est mystérieusement entrée dans le dessein de salut de Dieu et a été exécutée. Elle est déjà implicite et signifiée dans la toute première menace.

L'obéissance de Joseph est prompte. Dès l'intervention de l'Ange, il se leva et, de nuit, prit avec lui *l'enfant et sa mère* (Mt 2, 14).

Une aventure commence cette nuit-là, dont les gens de la Bible que sont les parents de Jésus, avaient déjà le sens. On peut rappeler tout

particulièrement le songe de Jacob, au soir de son départ pour l'Égypte, en *Genèse* 46, 2-4. Dans une vision nocturne, Dieu lui dit :

Ne crains pas de descendre en Égypte, car je ferai là-bas de toi une grande nation. Moi, je descendrai avec toi en Égypte et c'est moi aussi qui t'en ferai remonter. Pour le peuple d'Israël, l'Égypte était à la fois terre d'esclavage et terre d'accueil.

Le retour d'Égypte. Depuis l'Exode, le retour d'Égypte est surtout considéré comme une merveilleuse action que Dieu a réalisée en faveur de son peuple. C'est aussi ce que veut montrer Matthieu (Mt 2, 15), qui rattache le retour de l'enfant et de ses parents à une prophétie d'Osée dont il perçoit ici l'accomplissement. *Quand Israël était jeune, je l'ai aimé, et d'Égypte j'ai appelé mon fils* (Os 11, 1). Pour le prophète, ce *fils* est Israël, conformément à l'image familière de Dieu comme Père de son peuple. Il y a plus : Dieu ordonne à Moïse de dire au Pharaon : mon *fils* premier-né, c'est *Israël* (Ex 4, 22). Et parce que le roi d'Égypte ne laisse pas partir le peuple de Dieu, c'est le premier-né du Pharaon qui meurt (Ex 4, 23). Matthieu voit donc en Jésus le fils qui assume toute la destinée d'Israël. Encore tout enfant, Jésus, avec l'aide de ses parents, prend à son propre compte le cheminement de son peuple. Il marque ainsi combien il s'identifie à Israël et le sauve en accomplissant sa propre histoire.

Le massacre des petits enfants (Mt 2, 16-18). Après avoir donné le sens biblique de la fuite en Égypte, l'évangéliste revient au récit des faits : le massacre des enfants de Bethléem et de ses environs. Cet acte sanguinaire est bien typique des mœurs d'Hérode, qui fut un roi cruel. Matthieu voit dans cet événement aussi un épisode difficile de l'histoire du peuple de Dieu et en lit l'accomplissement dans le prophète Jérémie :

Une voix dans Rama s'est fait entendre, des pleurs et une longue plainte : c'est Rachel qui pleure ses enfants et ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus (Jr 31, 15).

L'évangéliste a pris quelques libertés avec le texte hébreu du prophète, y introduisant des réminiscences du texte grec. Selon la Bible, Rachel est la fille de Laban et la femme de Jacob. Son tombeau est localisé par la tradition à Bethléem (Gn 35, 19). Mais Jérémie présente Rachel comme la mère des Israélites du Nord, condamnés à l'exil. Ils

sont rassemblés à Rama, ville de Galilée, au pied des monts du Golan (Jr 40, 1) et vont donc disparaître de la vue de Rachel parce qu'emmenés en Babylonie.

La situation évoquée par Jérémie rappelle à Matthieu la douleur des mères de Bethléem qui ont vu disparaître cruellement leurs enfants et qui ne savent pas pourquoi. Elles sont d'autant plus inconsolables que ce départ est totalement gratuit, immérité et définitif.

Mais comme la prophétie de Jérémie se situe dans le contexte du deuxième Exode qu'est l'exil (597-538 avant Jésus Christ), Matthieu relie la fuite en Egypte et le massacre des enfants à cet événement important du peuple de Dieu. En la personne du Messie, pour la troisième fois, le peuple de Dieu est exilé puis revient se fixer sur la terre promise. Tout cela anticipe, en un événement prophétique, le troisième Exode, celui que le Messie, Jésus de Nazareth, va accomplir dans l'événement de sa Pâque, mystère qui est déjà en germe dans son enfance, dans la fuite en Egypte, le massacre des Innocents et le retour de la sainte Famille en terre d'Israël.

La Sainte Famille à Nazareth (Mt 2, 19-23). Le récit de l'évangile de l'enfance selon saint Matthieu s'achève sur le retour de Joseph avec l'Enfant et sa mère, *après la mort d'Hérode*. Les historiens nous disent que ce dernier est mort fin mars ou début avril de l'an 4 avant notre ère. Si l'on admet, avec beaucoup de spécialistes, que Jésus est né en l'an 7 ou 6 avant notre ère, il devait avoir au moins deux ans à son retour d'Egypte, ce qui correspondrait bien aux calculs d'Hérode, lequel, sur la fin de sa vie, fit tuer, *dans Bethléem et tout son territoire, tous les enfants jusqu'à deux ans* (Mt 2, 16).

L'ordre du retour au pays.

Et voici qu'à nouveau *l'Ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph, en Egypte, et lui dit : 'Lève-toi, prends avec toi l'enfant et sa mère, et mets-toi en route pour la terre d'Israël ; en effet, ils sont morts, ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant'* (Mt 2, 20).

Comme d'habitude chez Matthieu, l'ordre de Dieu est donné à Joseph. A lui de conduire *l'enfant et sa mère*, car il est à leur service. C'est donc l'ordre de retour vers *la terre d'Israël*. Jésus doit revenir habiter au milieu de son peuple, qu'il est appelé à conduire vers son

Père. On pense ici à Moïse revenant vers son peuple en Egypte, avec mission de le libérer de la tyrannie de Pharaon.

Le Seigneur dit à Moïse en Madiân : 'Va, retourne en Egypte, car tous ceux qui en voulaient à ta vie sont morts'. Moïse prit sa femme et ses fils, les installa sur l'âne et retourna au pays d'Egypte (Ex 4, 19-20).

La ressemblance entre les deux petits récits est évidente. Ensuite, le Seigneur justifie son ordre et Joseph apprend qu'Hérode est mort ; la voie est donc libre pour le retour au pays. Ce retour, cependant, ne se fera pas sans hésitation, comme nous l'apprend la suite du texte de l'évangile. Néanmoins *Joseph se leva, prit avec lui l'enfant et sa mère, et il entra dans le pays d'Israël (Mt 2, 21)*. Autre exemple de la promptitude de Joseph, toujours prêt à exécuter les ordres du Seigneur ; il ne dit rien, mais il agit, il fait ce que Dieu lui dit. En cela il se montre fidèle observateur de l'alliance : *Tout ce que Yahvé a dit, nous le mettrons en pratique (Ex 19, 8)*.

Un retour mouvementé vers Nazareth. Cette obéissance prompte et totale n'empêche pas des tâtonnements dans l'exécution. Matthieu indique que Joseph avait l'intention de *se rendre* en Judée, d'où ils étaient partis. N'était-ce pas sa province d'origine et Jésus n'y était-il pas né ? Peut-être partageait-il le pressentiment de ses compatriotes au sujet du Messie-Jésus : ce dernier devait surgir un jour du pays de Judée. L'évangile ne répond pas à ces questions.

Or Joseph ne put pas réaliser son dessein : *apprenant qu'Archélaüs régnait sur la Judée à la place de son père Hérode*, il eut peur de s'y rendre (v. 22). Non sans raison : à l'occasion de la Pâque de cette même année - l'an 4 avant notre ère - Archélaüs réprima une sédition à Jérusalem. Joseph pouvait donc penser que le fils était aussi sanguinaire que son père Hérode. La peur de Joseph était bien justifiée.

A nouveau le Seigneur prend les choses en main.

Divinement averti en songe, Joseph se retira dans la région de Galilée et vint habiter une ville appelée Nazareth (Mt 2, 22-23).

C'est donc conformément à la volonté de Dieu que le Messie grandit à Nazareth. Avant de se manifester comme prophète, il vit

ignoré et caché dans une bourgade insignifiante d'où rien de *bon* ne peut *sortir* (Jn 1, 46) : il sera vraiment Jésus *de Nazareth*.

Il sera appelé Nazaréen. Matthieu semble avoir perçu le dessein de Dieu puisqu'il voit dans l'orientation divine vers Nazareth l'accomplissement d'une bien mystérieuse prophétie :

pour que s'accomplisse ce qui avait été dit par les prophètes : « il sera appelé 'Nazôréen' » (Mt 2, 23).

Il est difficile de préciser le texte auquel Matthieu renvoie ici.

Autre difficulté : le terme de *Nazôréen*. Matthieu l'utilise une autre fois pour présenter Jésus comme *le Galiléen* (Mt 26, 71 à comparer avec 26, 69). Luc, dans son évangile (18, 37), mais surtout dans les *Actes*, utilise également le terme pour désigner Jésus (2, 22 ; 3, 6 ; 4, 10 ; 6, 14 ; 22, 8 ; 26, 9) ; dans les *Actes*, il sert aussi à qualifier les chrétiens comme *la secte des Nazôréens* (Ac 24, 5). Jean emploie ce terme dans le récit de la Passion, pour désigner Jésus (18, 5.7 ; 19, 19). En Mt 2, 23, le terme serait une forme sémitique de « Nazaréen » et désignerait *Jésus de Nazareth*. Le contexte favorise cette explication simple : Matthieu montre la sainte Famille s'établissant à Nazareth.

En faisant dériver le terme Nazôréen de l'hébreu *nâzîr*, qui signifie *consacré, saint* (Jg 13, 5 et 16, 17), Matthieu aurait pu voir en Jésus *le Saint de Dieu* (Mc 1, 24) par excellence, celui qui est venu vivre notre humble condition humaine dans l'insignifiante cité de Nazareth.

Conclusions sur l'Évangile selon Matthieu (chapitres 1 et 2).

a) Tout l'Évangile selon Matthieu se présente comme le drame de Jésus qui ne réussit pas à amener son Peuple à l'accomplissement qui lui est proposé, c'est-à-dire, concrètement :

1. à croire en lui, Jésus, le *Fils de Dieu* devenu *Fils de l'homme*, selon Daniel 7, 13 ;
2. à instaurer une nouvelle fidélité à la Loi qui *s'accomplit* (Mt 5, 17) ainsi dans un nouveau Peuple de Dieu ;
3. à proclamer l'admission des païens dans ce nouveau Peuple de Dieu.

b) En racontant l'enfance de Jésus, le prologue de Matthieu (chap. 1 et 2) préfigure et exprime déjà la destinée terrestre de Jésus telle que tout l'évangile la présente :

1. C'est Jésus, *Fils de David, Fils d'Abraham*.
2. Joseph, au nom d'Israël et de la lignée de David, accueille le Messie conçu de l'Esprit Saint et né de Marie. Il le fait en *homme juste* qui croit à la parole de l'ange et, malgré ses projets différents, il croit à la parole de Dieu et prend chez lui *Marie, son épouse*. En vrai juif, il réalise la mission confiée à tout Israël : accueillir son Messie.
3. La visite des mages signifie que les païens sont également appelés à reconnaître le Sauveur, alors que *tout Jérusalem*, les scribes et Hérode, le rejettent et le persécutent.
4. Grâce à Joseph, Jésus échappe à ses ennemis, en se réfugiant d'abord en Egypte puis en Galilée, aux confins des nations païennes. Là le *Fils de l'homme* grandit et vit sa *condition humaine* durant trente de ses trente-trois ans d'existence.

Malgré l'enfance tragique de Jésus, présentée par les deux premiers chapitres de saint Matthieu, son histoire aboutit, sous la conduite même de Dieu, à la proclamation universelle de l'Évangile, chez les Juifs d'abord et puis chez les païens (Mt 28, 19).

c) Dans ce prologue, saint Joseph, comme descendant de David, joue un rôle important. Il est l'homme que Dieu invite à devenir l'époux de Marie, *de qui Jésus est né*. Il est introduit dans le mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu et, en même temps, il voile la face divine de ce mystère par le fait qu'il est reconnu publiquement comme le père de Jésus. Témoin, à Bethléem, de la naissance virginale de Jésus, il entre plus avant dans le mystère du Messie.

A partir de la naissance de l'enfant, il reste tout entier au service de *l'enfant et de sa mère*, comme chef de la sainte famille. Il agit conformément aux ordres divins, qui, à lui, sont toujours communiqués en songe. Son obéissance à Dieu est exemplaire : sans dire un mot, il exécute la volonté divine et permet ainsi à Jésus de vivre dans la condition humaine d'une famille, de survivre à la persécution d'Hérode et de mener sa vie cachée et obscure à Nazareth.

Dans l'Évangile de Matthieu, Marie est au second plan et, comme Joseph, elle se montre entièrement silencieuse et docile. En elle, Jésus a été conçu ; d'elle il est né. Auprès de Jésus enfant, elle est la mère au sens plénier du terme. Son destin est donc lié intimement à celui de Jésus, comme le signifie l'expression *l'enfant et sa mère*. Matthieu dit plus sobrement ce que saint Luc souligne fortement en montrant, dans le récit de l'Annonciation, l'engagement total de Marie, femme de l'Alliance, au service du dessein de Dieu. Pour Matthieu, Marie vit à l'ombre de Joseph durant toute la vie obscure de Jésus.

Matthieu, qui écrit son évangile pour des Juifs, leur rappelle, à propos de Jésus, les horizons universalistes tracés par les derniers prophètes et qui sont bien plus encore ceux du Messie Jésus. Luc, de son côté, modelé par sa culture grecque, aime à mettre en lumière les rapports de Jésus avec Israël : la Loi, Jérusalem et son Temple. Ces différences de perspective ne font qu'enrichir le regard de foi que nous sommes invités à porter sur Jésus. Dès son apparition en ce monde, le Christ est déjà ce qu'il sera durant toute sa vie, d'où l'intérêt complémentaire des évangiles de l'enfance de Matthieu et de Luc.

C. A DOUZE ANS, JÉSUS AU TEMPLE (Lc 2, 41-52)

Les parents de Jésus allaient chaque année à Jérusalem pour la fête de la Pâque. Quand Jésus eut douze ans, comme ils y étaient montés suivant la coutume de la fête, et qu'à la fin des jours de fête ils s'en retournaient, le jeune Jésus resta à Jérusalem sans que ses parents s'en aperçoivent (Lc 2, 41-43).

Seul Luc rapporte cet épisode de la vie de Jésus. Cette montée à Jérusalem ressemble fort à celle que les parents ont faite avec le petit enfant âgé de quarante jours. Dans les deux cas, ils veulent accomplir la loi. Celle-ci demandait aux garçons âgés de douze ans de se présenter au Temple. En effet, à cet âge précis, l'enfant juif devient religieusement adulte et il est soumis à la loi, qui le rend responsable de son propre comportement religieux. Ce moment marque pour les parents la fin de la première étape de l'éducation de leur enfant et le commencement d'une éducation humaine et religieuse destinée aux jeunes adultes.

La cérémonie de la *bar-mitswa* se passe au Temple et comporte un dialogue avec les maîtres, qui vérifient ainsi les connaissances

religieuses des jeunes. Le dialogue entre Jésus et les maîtres qu'évoque l'Évangile est tout à fait normal (Lc 2, 46-47). Tous les adolescents présents passaient par la même épreuve.

Le retour dramatique à Nazareth.

A la fin des jours de fête, comme les parents s'en retournaient, le jeune Jésus resta à Jérusalem sans que ses parents s'en aperçoivent. Pensant qu'il était avec leurs compagnons de route, ils firent une journée de chemin, avant de le chercher parmi leurs parents et connaissances (Lc 2, 43-44).

C'est une première initiative de Jésus adolescent, désormais responsable de lui-même ; c'est bien ce que les parents et lui-même viennent de célébrer au Temple. Le texte montre qu'il n'y a, de la part de Jésus, aucune désobéissance à ses parents ni aucune « escapade », comme on l'a écrit ; Jésus veut mettre en acte ce que la loi vient de lui permettre : obéir à son Père du ciel, et cela cause de la peine à ses parents parce qu'ils n'ont pas encore réalisé le grand changement qui s'est produit pour celui qu'ils continuent à considérer comme leur « enfant ».

Pour le retour à Nazareth, on voit que ses parents ont fait entièrement confiance à Jésus par le fait qu'ils ne se préoccupent même pas de savoir si leur enfant est parti de Jérusalem ou non et comment il a passé toute la première journée du voyage de retour. Pour eux, il est clair qu'il doit être *avec leurs compagnons de route ou avec leurs parents et connaissances*. C'est en effet là que Marie et Joseph vont le *chercher*, au soir de la première journée. Tout cela marque la grande confiance que les parents faisaient à Jésus et montre le réseau des nombreuses relations qui reliait tout normalement Jésus enfant aux membres de sa famille ainsi qu'aux gens de Nazareth.

Après une nuit pénible, voilà donc les parents de Jésus rebroussant chemin vers Jérusalem. Ils ont une journée de marche et de recherche devant eux et ce n'est qu'après une nouvelle nuit, donc *le troisième jour*, qu'ils retrouvent Jésus au Temple.

La découverte de Jésus au Temple.

Ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des maîtres à les écouter et à les interroger. Tous ceux qui l'entendaient s'extasiaient sur l'intelligence de ses réponses (Lc 2, 46-47).

Ce n'est plus l'interrogation normale pour *la bar-mitswa*, car celle-ci a été faite avant leur départ de Jérusalem. On sait qu'en temps ordinaire les maîtres enseignaient sur les parvis du Temple et que cela se faisait souvent sous forme de dialogue. Jésus s'est donc mêlé aux juifs pieux qui venaient écouter cette parole de leurs docteurs et celle de ce jeune maître. Déjà à l'âge de douze ans, Jésus accomplit ce que le Père lui demandera de faire dix-huit ans plus tard : préparer l'Église en enseignant les foules et en particulier les apôtres et les disciples.

Jésus a voulu mettre ses parents, surtout sa Mère, devant un autre aspect de sa mission. En leur faisant supporter une absence de trois jours, il voulait déjà préparer Marie à vivre avec son Fils la passion, la mort et la résurrection. Pour l'heure, ses parents ne sont pas encore introduits à ces nouvelles visions d'avenir.

Le dialogue parents-Jésus. Lorsque Marie reçut de l'ange Gabriel l'annonce de la nouvelle invraisemblable qu'elle serait mère du Messie, elle trouva nécessaire et normal de poser à l'ange la question du *comment*. Ici, la situation est analogue et de nouveau Marie se croit obligée, pour éclairer sa foi, de poser une question semblable.

Car, en le voyant, ils furent frappés de stupeur et sa mère lui dit : mon enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte envers nous ? Vois, ton père et moi, nous te cherchons tout angoissés (Lc 2, 48).

Les termes de cette question méritent une attention particulière. D'abord le mot qu'emploie Marie pour interpeller Jésus, son fils : *enfant*. Le terme grec *teknon* signifie « petit enfant », toi que j'ai enfanté. Marie garde son langage de mère envers son *petit*, alors que la famille vient précisément de vivre ensemble le passage de Jésus à l'âge adulte. Elle en reste à l'étape de la mère avec son petit enfant sur le bras. Ne la représentons-nous pas trop souvent ainsi, restant peut-être trop fixés sur une relation de Marie comme maman avec son petit enfant Jésus ? Or une telle relation n'a duré qu'un temps, jusqu'à l'âge de douze ans pour Jésus.

Elle lui dit : Pourquoi as-tu agi de cette manière envers nous ?

Marie et Joseph sont dérangés par le comportement nouveau de celui qui reste encore pour eux leur enfant. Ils veulent connaître le *pourquoi* de son étrange manière de faire. Ils ne comprennent pas la décision que leur fils Jésus a prise sans les en avertir. Jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait agi ainsi envers eux !

Par son initiative, Jésus les a fait beaucoup souffrir : *nous te cherchions tout angoissés*. Ils avaient perdu Jésus, Jésus-enfant, d'où leur émotion ; ils le cherchent sans savoir où et comment le trouver. Or ils le retrouvent dans le lieu qu'il n'a jamais quitté : la Maison de son Père. Là ils le découvrent tout autre, en des circonstances nouvelles qui les mettent *hors d'eux-mêmes*, profondément étonnés. Une fois encore, les parents, étonnés, vont apprendre du neuf sur Jésus (Lc 2, 18 et 33).

La première parole de Jésus : Père ! - Jésus n'est donc plus leur petit enfant, mais il va leur dévoiler ce qui sera désormais sa vie et sa mission :

Pourquoi donc me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas que moi, il me faut être aux choses de mon Père ? (Lc 2, 49).

C'est au tour de Jésus de marquer son étonnement. Il reprend le *pourquoi* de sa mère : pourquoi me chercher ailleurs que dans les choses de mon Père, dans sa Maison ? Effectivement, il est resté dans le Temple, et là Jésus leur a fait entrevoir l'avenir que son Père veut pour lui, plus tard. La première parole publique de Jésus, tout comme sa dernière parole sur la croix, nomme son Père, son tout, et affirme qu'il a accompli toute la volonté de ce Père.

L'évangéliste note : *Mais eux ne comprirent pas ce qu'il leur disait* (Lc 2, 50).

L'incompréhension de Marie et de Joseph ne porte absolument pas sur la divinité, mais sur le fait qu'il est resté au Temple sans avertir ses parents. La réponse de Jésus, sous forme d'une double question, manifeste que, selon lui, les parents auraient dû saisir le *pourquoi* de ce séjour dans la maison de son Père et que ce pourquoi découle du *il fallait*, dans lequel Jésus exprime la volonté d'amour de son Père sur lui. Pour Jésus, tout cela est simple, clair.

Le sens prophétique de l'événement. Nous commençons à entrevoir, grâce à une lecture attentive des textes, que l'événement que nous méditons est prophétique et annonce un double avenir.

- L'image de Jésus au milieu des docteurs, au Temple, préfigure le ministère public de Jésus, spécialement son enseignement.
- Les trois jours de disparition annoncent la mort, l'ensevelissement et la résurrection du Seigneur.

Prophétie du ministère public de Jésus. Les parents, après les trois jours de recherches angoissées, trouvent Jésus au Temple, en conversation et discussion avec les maîtres de la Loi. Les trois jours d'enseignement de Jésus au temple préfigurent le Christ enseignant durant les trois années de sa vie publique. Rien, dans notre passage, ne nous précise le contenu de cet enseignement. Pour le moment, Luc montre la capacité du jeune Jésus à enseigner et à discuter avec les maîtres en Israël. Marie et Joseph en sont tout étonnés. A Nazareth, en famille, Marie aura le temps de garder et de méditer ces enseignements.

Prophétie du mystère pascal de Jésus. La disparition de Jésus pendant trois jours a, elle aussi, une portée prophétique. Jésus, après les trois années de sa vie publique passées à enseigner, se livre en sacrifice pour sauver l'humanité du péché. Le fait de disparaître durant trois jours à douze ans annonce les trois jours qu'il passera sous terre après sa mort. Nous pouvons donc penser ici à la passion du Sauveur, à sa mort et à sa résurrection d'entre les morts.

En voyant Jésus au milieu des enseignants du temple, Marie et Joseph ne pouvaient pas penser à la passion future de l'adolescent. Ils étaient heureux de retrouver Jésus et de pouvoir rentrer à la maison tous les trois ensemble. Là, Marie et Joseph pourraient méditer sur le pourquoi du comportement inhabituel et si pénible que leur fils leur a imposé.

La descente à Nazareth.

Puis il descendit avec eux et il vint à Nazareth et il leur était soumis. Et sa mère gardait avec soin toutes ces paroles dans son cœur (Lc 2, 51).

Le récit de Jésus à douze ans au Temple est encadré par deux verbes qui se répondent : le premier dit la montée à Jérusalem (*anabainô*, v. 42) et le second la *descente* à Nazareth (*katabainô*, v. 51).

Ce verbe *anabainô* pour dire monter à Jérusalem est utilisé trois fois dans l'Évangile de Luc : ici, en 2, 42, puis en 18, 31 et en 19, 28. Dans les deux derniers cas, Jésus y monte pour subir sa passion. En 18, 31-34, on est dans une situation analogue à celle de Lc 2, 42. Jésus monte à Jérusalem avec les Douze et leur fait la dernière annonce de sa passion.

Mais eux n'y comprirent rien. Cette parole leur demeurait voilée et ils ne savaient pas ce que Jésus voulait dire, note l'évangéliste en utilisant dans les deux cas le même verbe *comprendre*. Luc relève une incompréhension analogue des disciples lors de la deuxième annonce de la passion (Lc 9, 45).

La prophétie de la passion, que ce soit à douze ans au Temple, à ses parents, ou plus tard aux Douze, n'est comprise du premier coup ni par les uns, ni par les autres. C'est pour tous un grand mystère. Les parents de Jésus ont besoin de toute leur foi pour continuer leur route avec leur fils, tout comme, plus tard, les Douze pour suivre leur Maître. Cependant, à l'heure de la passion, Marie sera prête à y participer maternellement tandis que les Douze, Jean excepté, délaisseront leur Maître.

Après son dialogue avec ses parents, dans le Temple, et malgré leur incompréhension, Jésus *descendit avec eux pour aller à Nazareth* (Lc 2, 51). Cette descente à Nazareth peut symboliser l'ensevelissement de Jésus. A Nazareth comme au tombeau, rien ne va se passer, Jésus est comme ignoré, laissé de côté. Il attend... et se prépare dans le silence, d'un côté à sa mission, de l'autre, à sa résurrection.

Un autre lien relie fortement le récit de l'événement de la jeunesse et celui de la passion : le terme de Pâque. Dans l'Évangile de Luc on ne le rencontre qu'en 2, 41 puis, six fois, dans le chapitre 22 (v. 1. 7. 8. 11. 13. 15) dans le récit de la passion. Pour l'évangéliste, deux Pâques étaient importantes dans la vie de Jésus : celle de la prophétie (2, 41) et celle de la réalisation historique (ch. 22).

Dans le Nouveau Testament et particulièrement chez Luc, l'expression *le troisième jour* est toujours en relation avec la passion-

résurrection de Jésus. En Luc 13, 32-33, l'annonce en est voilée, mais ailleurs elle est plus explicite (9, 22 ; 12, 38 ; 18, 33 ; 24, 7. 21-22. 46 ; Ac 10, 40). Dans Matthieu, Marc et Jean, ainsi que dans la *première lettre* de Paul aux Corinthiens (15, 4), la même expression renvoie toujours à la résurrection de Jésus.

Les trois jours de disparition de Jésus au Temple annoncent donc les mêmes événements : le séjour de Jésus au tombeau et sa résurrection le troisième jour. Jésus a fait vivre par anticipation à ses parents sa souffrance et les retrouvailles pascales en ce moment significatif de son existence où, à l'âge de douze ans, il prenait davantage sa vie en main.

Jésus à Nazareth, la foi de Marie (v. 51-52). Une fois achevé le dialogue entre Jésus et ses parents, l'événement prophétique lui-même est clos. Jésus appartient de nouveau tout entier à ses parents, non plus comme un enfant, mais dans son nouveau statut d'adulte.

Il leur était soumis. Du haut du Temple, Jésus *descend avec eux à Nazareth*, en cette cité inconnue où tout va se vivre, comme auparavant, dans l'anonymat du quotidien. Là, Jésus à nouveau *leur était soumis* (Lc 2, 51). Le verbe grec *hupotassô* signifie littéralement que Jésus se range sous ou derrière ses parents, se subordonne à eux, se soumet à eux, attitude opposée à celle qu'il vient d'afficher au Temple de Jérusalem. Là, Jésus leur était supérieur et les entraînait dans son obéissance au Père. Dans le court laps de temps des trois jours, il les a introduits dans l'ordre du Règne de Dieu, celui qu'évoque saint Paul à l'adresse de l'Eglise de Corinthe : *tout est à vous, vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu* (1 Co 3, 22-23).

Tout cela ayant été affirmé clairement par Jésus, en acte et en parole, il reprend *la condition* de serviteur (Ph 2, 7) qui est la sienne à Nazareth, où tout ne peut être qu'humilité, obéissance et silence, selon la manière humaine de vivre. Tel semble être le sens de Nazareth pour Jésus, dans le cours de sa vie. Son importance pour nous mérite que nous y revenions.

Marie garde l'événement dans son cœur. Luc souligne l'attitude propre de Marie, exemplaire pour l'Eglise. La mère de Jésus, note-t-il, *gardait tous ces événements-paroles dans son cœur* (Lc 2, 51), comme à

Bethléem (2, 19). Cette attitude caractérise, dans l’Ancien Testament, les croyants qui reçoivent un message dont ils ignorent encore comment il s’accomplira. Dans le récit de Noël, Luc ajoute que Marie méditait l’événement-parole qu’elle venait de vivre. Car le verbe *méditer* signifie confronter les paroles et les événements afin de trouver une manière d’agir immédiate. A Bethléem, devant son enfant qui est aussi son Dieu, Marie se demande quelles seront ses démarches éducatives envers l’être unique de son enfant qui est à la fois son fils et son Dieu. Cette méditation, elle la prolonge en d’autres occasions, chaque fois qu’elle sent la nécessité d’inventer et d’ajuster à Jésus sa conduite de Mère de Dieu.

En Luc 2, 51, on n’est plus à Bethléem : Marie et Joseph viennent de faire une démarche prophétique ; ils ont reçu une sorte d’avertissement divin sur ce qui va s’accomplir plus tard. Marie gardera dans son cœur l’événement prophétique de Jésus adolescent, comme elle y conserve déjà les paroles de Syméon. Elle attendra, dans la foi et la patience, que l’une et l’autre commencent à se réaliser.

De cet accomplissement, Marie et Joseph ne connaissent encore ni le temps, ni les modalités. Ils n’ont même pas bien compris la prophétie reçue au Temple. D’aucuns ont prétendu que Marie savait que Jésus allait être crucifié. Les récits de l’enfance et de l’adolescence de Jésus n’autorisent pas pareille affirmation. Ce que la mère de Jésus sait depuis la prophétie de Syméon, c’est qu’elle aura à souffrir en son cœur. Or Jésus vient de faire vivre à ses parents trois jours de souffrances morales. Marie sait maintenant qu’il y en aura d’autres. Gardant tout cela dans son cœur, elle ne sera pas étonnée lorsque la prophétie se réalisera : au Calvaire auprès de Jésus en croix.

Jésus grandit à Nazareth. Pour la troisième fois, Luc nous fait entendre le même refrain sur la croissance. Il avait déjà évoqué la croissance de Jean le Baptiste (Lc 1, 80) puis celle de Jésus, à la fin du récit de la Présentation au Temple (Lc 2, 40). Cependant le verbe grec n’est pas le même ici. Dans les deux premiers cas, il signifiait vraiment grandir (en latin) ; à propos de Jésus à douze ans, Luc écrit : *Jésus progressait en sagesse et en taille, et en grâce auprès de Dieu et auprès des hommes* (2, 52). Jésus fait des progrès dans les deux réalités qui lui sont propres : la sagesse et la grâce auprès de Dieu et des hommes.

Ce refrain souligne en particulier que cette progression se fait *auprès de Dieu* (2, 52). Désormais, le Fils vit à Nazareth et non point au Temple, comme Samuel (cf. 1 S 2, 26). Il vit *auprès des hommes, mais*, spirituellement, dans la maison de son Père. Une conscience plus profondément filiale a mûri en Jésus depuis son pèlerinage mémorable à Jérusalem, où il a passé de l'enfance à la maturité. S'il continue à être soumis à ses parents, il le fait avec une référence plus explicite à son Père, représenté par Marie et Joseph, ses parents terrestres. C'est une nouvelle étape de sa croissance, qui va le préparer à son ministère public où, loin de sa famille, il devra réaliser la mission que lui a confiée son Père du ciel.

Jésus a donc vécu trente ans de vie « cachée » et trois ans de vie « publique ». Dieu nous étonne de nouveau, comme lors de l'annonce à Nazareth, ville inconnue, de l'Incarnation du Fils de Dieu ou encore de la présentation du nouveau-né, déposé dans une mangeoire d'animaux.

Nous pouvons dès lors nous demander quelle était la plus importante mission du Verbe de Dieu en ce monde : de vivre « *comme un homme* » ordinaire, obéissant à ses parents humains ou de parcourir la Palestine en prêchant, en appelant des disciples et en donnant sa vie, après seulement trois ans de ce travail difficile, mais d'où devait naître l'Église. Il y a là pour nous une nouvelle source de perplexité.

Il faut admettre que les trente ans de Jésus à Nazareth sont plus importants pour sa mission que les trois ans de vie active au service de la même mission divine. On peut penser que, lorsque Dieu veut rejoindre et sauver l'humanité, il s'abaisse par une longue vie d'humilité. Comme chrétiens, il nous faut comprendre la grandeur de la vie ordinaire, quotidienne, qui est le lot de l'immense majorité des hommes. La vie au sein de la sainte Famille cache, jusqu'à un certain point, la divinité de Jésus et la grandeur de Marie et de Joseph. La foi permet donc (comme on l'a écrit) de faire les choses ordinaires de manière extraordinaire.

La personnalité de Joseph. A la fin de la vie cachée de la sainte Famille, Joseph, discrètement, disparaît de la scène. Personne ne connaît la date de sa mort ni l'emplacement de son tombeau. De cet homme, l'Écriture ne nous a conservé aucune parole. Et pourtant, grande est sa sainteté ! La fin de la vie terrestre de Joseph n'est-elle pas un acte de Dieu dont la signification échappe à la simple connaissance humaine,

comme les annonces faites à Marie et à Joseph, lesquelles visaient l'acte divin de l'Incarnation du Verbe de Dieu dans le sein de la Vierge Marie. Tout aussi mystérieuse sera la fin de la vie terrestre de Marie...

Que dire, dès lors, de saint Joseph, patron de la bonne mort ? Jésus et Marie ne nous en ont rien dit ; les écrits apocryphes, par contre, ont laissé libre cours à l'imagination pour raconter les histoires les plus diverses sur la famille et la destinée de Joseph.

Assurément, Dieu a doté Marie et Joseph de grâces uniques de sainteté pour remplir leur extraordinaire mission d'être les parents du Fils de Dieu venant s'incarner, vivre et mourir sur notre terre. Dans sa Lettre apostolique *Redemptoris custos*, du 15 août 1989, le Pape Jean-Paul II nous a présenté celui qui est *appelé à veiller sur le Rédempteur*. Il écrit, en résumé :

Epoux de la Vierge Marie (n° 2-3), saint Joseph devient, avec son épouse, *dépositaire du mystère de Dieu* (n° 4-6) en un *service de la paternité* qu'il va vivre à l'égard de Jésus (n° 7-8). Il remplit son rôle d'époux et de père lors du recensement (n° 9), à la naissance de Jésus à Bethléem (n° 10), à la circoncision, où Jésus reçoit le nom révélé par l'ange à Marie et à Joseph (n° 11-12), lors de la présentation de Jésus au Temple (n° 13), de la fuite en Egypte (n° 14). Toute la sainte Famille monte à Jérusalem lorsque Jésus a atteint l'âge de douze ans. Là est révélé à Joseph, de façon douloureuse et explicite, que Jésus se doit d'être dans la maison de son Père céleste (n° 15-16).

La figure de saint Joseph se caractérise par quelques traits qui lui sont propres. Il se révèle comme l'homme juste et comme l'époux fidèle dès lors que l'ange lui a laissé entrevoir le mystère caché. Telle est sa vocation, tel est l'appel que Dieu lui fait entendre dans le silence de la nuit (n° 17-21). Au cœur de la sainte Famille, Joseph est aussi le travailleur. Son amour sanctifie sa vie quotidienne et son service d'autrui (n° 22-24). Joseph est aussi l'homme de ce silence *qui révèle d'une manière spéciale son profil intérieur [...]*.

Cela explique, par exemple, pourquoi sainte Thérèse de Jésus, la grande réformatrice du Carmel contemplatif, se fit la promotrice du renouveau du culte rendu à saint Joseph dans la chrétienté occidentale (n° 25-27). Aujourd'hui encore l'on a recours à saint Joseph soit pour lui recommander les personnes, soit pour lui confier *l'Église de notre temps face au nouveau millénaire chrétien* (n° 28-32).

Tel est, rapidement résumé, l'enseignement de Jean-Paul II sur saint Joseph, dans la vie du Christ et de l'Église. Le pape ne dit rien de la fin de la vie de Joseph : si ce dernier acte humain nous échappe, ne serait-ce pas à cause de la grandeur que lui donne Dieu ?

3^{ème} ÉTAPE

OBÉISSANT JUSQU'À LA MORT

Durant les trente ans de sa vie à Nazareth, on peut dire que

Jésus s'est vidé lui-même en prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, et par son aspect, il était reconnu comme un homme (Ph 2, 7).

Vient alors la troisième étape de la manifestation de l'amour infini de Jésus, qui sauve l'humanité :

Il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix (Ph 2, 8).

Par ces quelques mots, l'Apôtre Paul résume en quelque sorte les trois années de la vie publique du Sauveur : son enseignement pour constituer son Eglise et ensuite le don de sa vie, livrée pour sauver l'humanité par sa mort sur la croix.

Le moment est venu de mettre en œuvre ce que Jésus adolescent avait laissé entrevoir à ses parents, surtout à sa mère. Tandis que Marie reste seule à la maison de Nazareth, Jésus, qui *avait environ trente ans* selon Luc (3, 23), se met en route.

Les quatre évangélistes donnent une importance plus ou moins grande à Jean le Baptiste, fils de Zacharie et d'Elisabeth. Après avoir passé plusieurs années au désert, il surgit, avec comme mission divine d'ouvrir le Nouveau Testament, de préparer le peuple à la venue du Messie Jésus. Pour cela, il prêche la conversion et propose un baptême de pénitence. Mais lorsqu'il rencontre Jésus, il le désigne : « *Voici l'Agneau de Dieu qui prend sur lui le péché du monde* » (Jn 1, 29).

A. LE BAPTEME DE JESUS

Effectivement Jésus pose un premier acte fondamental pour faire disparaître le péché : au milieu de la foule et comme elle, il se présente à

Jean pour se faire baptiser par lui. Ce baptême constitue un premier acte d'abaissement qui met le Messie au niveau des humains à racheter, à rejoindre dans leur péché. Mais lorsqu'il sort de l'eau, un double événement se produit.

Alors le ciel s'ouvrit ; l'Esprit Saint descendit sur Jésus sous une apparence corporelle, comme une colombe, et une voix vint du ciel : « Tu es mon Fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré » (Lc 3, 21-22).

Un monde nouveau commence, une sorte de pentecôte qui fortifiera le Fils dans sa nouvelle mission. Luc, en citant le *psaume 2* (v. 7), signifie que le Père intronise Jésus comme Messie et l'introduit dans sa mission auprès du peuple de Dieu. Pour remplir cette mission, Jésus peut compter sur le Père et l'Esprit : la Trinité entière est à l'œuvre. Et par la suite, Jésus appelle ses premiers disciples.

B. LES NOCES DE CANA (Jean 2, 1-12)

Après avoir rapidement évoqué le baptême de Jésus, Jean l'évangéliste s'attarde sur un second acte significatif et fort important : *les noces de Cana*. A la fin de la première semaine inaugurale de l'activité publique de Jésus,

il y eut une noce à Cana de Galilée et la mère de Jésus était là. Jésus et ses disciples y furent également invités.

Le mariage est rapidement raconté. Le récit mentionne les personnages suivants : la mère de Jésus et Jésus lui-même - quelques invités de dernière minute -, les servants, le maître du repas, chargé de goûter le vin. On attend en vain la mention des vrais invités et même celle du couple des mariés.

Le dialogue entre Marie et Jésus.

Comme le vin manquait, la mère de Jésus lui dit : 'Ils n'ont pas de vin'. Mais Jésus lui répondit : 'Que me veux-tu, FEMME ? Mon heure n'est pas encore venue'.

En termes plus simples : Femme, est-ce à toi de me dire ce que je dois faire ? Mon heure n'est pas encore venue.

Il est clair que les paroles de Jésus se situent à un tout autre niveau que celles de sa mère. Comment comprendre ?

Marie parle comme toute femme qui remarquerait un manque de vin au cœur de la noce. Qui est le mieux placé pour résoudre le problème ? Assurément son fils, Jésus. Marie reste dans le rôle de la femme qui désire rendre service. Son fils fera certainement quelque chose pour remédier à la situation avant qu'il ne soit trop tard.

La réponse de Jésus est pour le moins décevante.

Qu'y a-t-il entre toi et moi, FEMME ?

L'expression ici employée signifie dans certains contextes : *De quoi te mêles-tu ?* Comme telle, elle était connue dans les milieux juifs et grecs. Elle marque une différence de plan entre les interlocuteurs. En l'occurrence, la pensée de Jésus et donc sa réponse doivent se situer à un niveau bien différent de celui où se tient Marie à ce moment-là.

Et que peut signifier, dans la bouche du Fils, l'appellation de Femme pour désigner sa mère ? Certains l'interprètent, à tort, comme méprisante. En fait, Jésus désigne de cette manière des personnes qu'il respecte et qu'il aime : la Samaritaine (Jn 4, 21), la femme adultère (Jn 8, 10), la Cananéenne (Mt 15, 28), la femme infirme (Lc 13, 12) et Marie Madeleine (Jn 20, 15). Autre constatation plus éclairante : jamais, dans la Bible, un fils n'appelle sa mère femme. Si Jésus le fait, c'est pour exprimer ainsi une réalité unique : pour lui, sa Mère devient à Cana - et plus tard, au Calvaire - LA FEMME.

Le récit des noces de Cana appelle Marie *la mère de Jésus* puis *femme* et c'est la seule femme que mentionne le récit. Jésus lui donne ainsi un nouveau statut ou, plus exactement, il nous révèle, au seuil de son ministère public, ce que sa mère est en train de devenir pour lui : *la Femme* auprès de *l'Homme* (*nouvel Adam, nouvelle Eve*).

Le récit des noces fait de Jésus le personnage central, autrement dit, il le désigne comme le véritable *époux*. Les évangélistes présentent Jésus dans ce rôle dans d'autres circonstances. Dans le quatrième évangile, par exemple, Jean le Précurseur se dit *l'ami de l'époux* Jésus (Jn 3, 29). Les synoptiques ont également recueilli cette tradition

présentant Jésus comme *l'époux* et parlent des disciples comme d'*invités à la noce* ; c'est en réponse à une question des pharisiens sur le jeûne (Mt 9, 15 ; Mc 2, 19-20 ; Lc 5, 34-35).

Désormais Jésus apparaît sous un nouveau visage : on oublie celui qu'il fut encore récemment à Nazareth : le charpentier. Ici, il dirige, en véritable *époux*, le déroulement de la fête, une fête symbolique, à comprendre comme un message de révélation, qui dépasse l'histoire purement humaine.

Jésus apparaît donc comme *l'Époux* et lui-même, aux noces de Cana, fait de sa mère son *Épouse*. Depuis le baptême du Fils, le Père et l'Esprit sont désormais avec lui de façon particulière. Le Fils s'est manifesté comme *le Nouvel Adam* et il désigne Marie comme la *Nouvelle Eve*. A Jésus, notre Sauveur, il est demandé par le Père de créer un monde nouveau, pour le salut de toute l'humanité. Marie, la *Nouvelle Eve*, par son rôle humble et discret, est appelée à participer comme mère à l'œuvre du *Nouvel Adam*.

Marie prépare les servants. Après ce dialogue qui a rapproché et précisé les positions de la Mère et du Fils, chacun des deux « époux » va agir à sa façon et, par l'action de tous les deux, va se produire le signe de Cana.

Marie, la *Femme* et la *servante*, s'en va donc trouver les *serviteurs*. Le terme employé par Jean est *diacres, servants*. Ils sont au service d'un maître, sans cependant être esclaves, comme bien des serviteurs. Discrètement, notre pensée est orientée vers ceux qui seront, dans l'Église, au service de leurs frères pour leur distribuer le pain (cf. Ac 6, 1-7). Le message que Marie leur transmet est une invitation qui prend racine dans l'Écriture, en particulier dans l'histoire du Peuple de l'Alliance. Ces personnes sont disponibles pour servir Dieu et les autres, prêtes à l'obéissance de la foi. La consigne de Marie aux serviteurs de Cana nous fait penser à ce que le Pharaon disait aux siens, au temps de la famine : *Allez à Joseph et tout ce qu'il vous dira, faites-le* (Gn 41, 55).

La dernière parole de Marie que l'Écriture nous a conservée prend toute sa signification si on la met en lien avec le récit de l'Alliance du Sinaï - et nous avons déjà noté le lien entre les deux récits -. L'assemblée d'Israël, ayant entendu les paroles de Dieu transmises par Moïse, s'écrit : *Tout ce que Yahvé a dit, nous le ferons* (Ex 19, 8 ; 24, 3-

7). Cet engagement, à peu près toujours dans les mêmes termes, est devenu celui du peuple de l'Alliance. A quoi s'engage-t-il ainsi ? - A faire ce qu'il plaît au Seigneur de lui demander : agir en obéissant et donner corps ainsi à la parole de Dieu, deux actes qui n'en font qu'un.

A un peuple ainsi disposé, Dieu peut donner sa loi et même des ordres plus précis et plus personnalisés. A Cana, à la suite des paroles de Marie qui disposent les servants à l'obéissance, Jésus peut leur donner sa loi nouvelle à travers le signe d'un excellent vin. La Mère de Jésus prépare les cœurs à accueillir la Parole de Dieu et à la transmettre par la prédication évangélique, comme elle-même l'a toujours accueillie : *Qu'il me soit fait selon ce que tu dis*, a-t-elle répondu à l'ange. Mais elle a aussi transmis cette parole divine aux Apôtres et aux évangélistes, après l'avoir *gardée et méditée dans son cœur* (Lc 2, 19. 51).

Marie, médiatrice d'alliance. Restons encore dans le contexte de l'alliance qui a inspiré les paroles de Marie. On peut dire qu'elle se présente elle-même aux servants de Cana comme médiatrice de l'Alliance s'adressant au nouveau peuple de Dieu. Lorsqu'il s'agit de conclure ou de renouveler une alliance l'on perçoit bien le rôle important que joue souvent alors un médiateur d'alliance.

Un tel médiateur n'est pas neutre. Son rôle est de faire saisir au peuple de l'Alliance, auquel il appartient lui-même, le sens exact des paroles de Dieu. Un médiateur d'Alliance est donc un éducateur spirituel de son peuple. Il se doit d'être fidèle à Dieu et donc de faire d'abord siennes les paroles reçues, mais pour les transmettre aux siens aussi fidèlement que possible. Son intervention a pour but d'aider le peuple à répondre librement et positivement au Seigneur.

A Cana, Marie joue le rôle de médiatrice. A Jésus, elle exprime le besoin humain et pour les servants elle traduit le désir divin. Marie, tout en faisant partie de son peuple, joue un rôle d'intermédiaire ; elle entraîne les siens dans le sens qu'elle a donné elle-même à sa vie. Dès l'Annonciation, elle s'est engagée très positivement dans la nouvelle Alliance en s'offrant tout entière au service de la personne et de la mission de son Fils (cf. *Lumen Gentium* n° 56). A Cana, dans la ligne de son propre engagement, elle veut obtenir l'adhésion des servants à tout ce que Jésus pourra leur dire. Durant le ministère public de Jésus, cette *épouse* demeure retirée à Nazareth et vit avec Jésus une relation d'alliance et d'amour qui la fait coopérer spirituellement avec le Sauveur

pendant que lui-même œuvre à rassembler des disciples qui constitueront son Eglise. Cette Eglise naîtra au Calvaire et là, en cette heure de salut, Jésus pourra révéler aux siens que la *femme* est aussi *mère* de l'Eglise des disciples du Christ.

Marie, la servante de Jésus. Ces dernières paroles de Marie poussent les serviteurs à obéir à Jésus :

Jésus dit aux servants : 'remplissez d'eau ces jarres' : et ils les remplirent jusqu'au bord. Jésus leur dit : 'Maintenant puisez et portez-en au maître du repas'. Ils lui en portèrent (Jn 2, 7-8).

Les parallélismes du texte de Jean soulignent cette obéissance exemplaire. Jésus dit : *remplissez* et *ils remplirent* ; Jésus dit : *portez* et *ils portèrent*. Ainsi, grâce à Marie, ils entrent dans le secret du miracle. Elle contribue donc à faire de ces hommes des serviteurs du Christ, obéissant à sa Parole et permettant à Jésus de *se manifester* (Jn 14, 21). De ces serviteurs Jésus fera plus tard ses *amis* (Jn 15, 14), chargés de transmettre aux hommes les mystères de Dieu. Ces *témoins oculaires* deviennent *serviteurs de la parole* (Lc 1, 2) pour en amener d'autres à la *foi* (1 Co 3, 5).

Jésus, le Messie, change l'eau en vin. Si Marie, comme personne humaine, dispose les servants à accueillir la parole de Jésus et à la mettre en pratique, Jésus, de son côté, comme personne divine, répond par un *signe* à l'attente de sa mère. L'évangéliste est visiblement intéressé, non par la manière dont le miracle s'est produit, mais par sa signification, exprimée en grande partie à travers le don du meilleur vin.

Sens biblique du vin. Dans la Bible, le vin, comme boisson de fête, pouvait avoir deux significations principales et qui éclairent le *signe* que Jésus fait à Cana. Le vin représente un bien messianique de la fin des temps. Il fait partie des bénédictions terrestres que Dieu promet par ses prophètes au peuple fidèle, lors de sa restauration messianique.

*Les aires se remplissent de froment, les cuves débordent de moût et d'huile fraîche (Jl, 2, 24 ; cf. 4, 18 ; Am 9, 13-14 ; Os 14, 8).
Le peuple renouvelé sera comme le vin du Liban, le meilleur qui soit.*

Lorsque le Seigneur réalisera ses *projets merveilleux* (Is 25, 1), il donnera sur la montagne

un festin pour tous les peuples, un festin de viandes grasses et de vins vieux, de viandes grasses succulentes et de vins vieux décañtés (v. 6 ; Za 9, 17).

Le Nouveau Testament prolonge ces perspectives et leur donne un sens proprement eschatologique (Mc 14, 25) ou eucharistique (Lc 22, 20 ; 1 Co 11, 25-26).

Valeur symbolique du vin à Cana. Si le vin signifie l'Alliance Nouvelle, il rappelle également la loi nouvelle, l'Évangile. L'intention de Jean dans ce récit est claire : faire voir que l'eau de la loi ancienne devient, grâce à Jésus, le bon vin de l'Évangile, qu'il convient alors de mettre dans des outres neuves (Mt 9, 17).

Jésus ordonne de remplir d'eau les six jarres. Les servants, dans un élan de générosité évangélique, les *remplissent jusqu'au bord*. Impossible d'en mettre davantage ! Nous avons là une image de la *plénitude* qu'est Jésus lui-même (Jn 1, 16). Il donne toujours largement, par exemple lorsqu'il multiplie les pains ou qu'il fait ce vin nouveau : six cents litres environ !

Les deux vins de Cana, le premier puis le nouveau, expriment et signifient, eux aussi, le passage de la Loi de Moïse à l'Évangile du Christ. Le premier vin, préparé par l'époux de ce monde, vient à manquer ; il est remplacé par un autre vin, donné par le véritable Epoux, Jésus. Ce dernier vin est déclaré *bon (tèreo)*, au lieu que le premier vin est dit de qualité inférieure.

Le vin nouveau et meilleur symbolise la révélation eschatologique de Jésus, sa révélation ultime et définitive qui est aussi la plus parfaite révélation, venue après d'autres à la *plénitude des temps* (Ga 4, 4). En somme, le *bon vin gardé jusqu'à maintenant* indique l'ultime étape de l'histoire du salut, celle qu'inaugure Jésus. L'eschatologie est, à partir de la venue de Jésus et surtout de sa manifestation à Cana, l'état normal de l'histoire humaine, tendue vers la plénitude ultime. Cana est une nouvelle théophanie, complémentaire de l'Épiphanie et du Baptême du Seigneur. Dans la liturgie, l'Église célèbre ensemble ces trois manifestations de Jésus, ce triple acte prophétique de la parousie du Seigneur.

Les conclusions du récit. En une troisième partie, l'évangéliste dégage certaines conséquences de ce récit de noces étranges, dont Jésus est le personnage central.

Par la première phrase, l'évangéliste relie le *signe* de Cana, qui se situe au *commencement* de la vie publique de Jésus, au signe ultime, celui de la Pâque, qui sera l'achèvement de la même vie dans la *gloire*.

Le commencement. L'expression introduite dans certaines traductions à partir du latin *miracula* est trop faible et ne correspond pas au texte grec. Celui-ci emploie ici le mot *commencement* (*arkè*). Jean veut dire que le signe de Cana est le commencement, le début d'une réalité qui va se développer. Cana est donc un commencement de tout ce qui va suivre, et non un simple miracle, un premier signe après lequel il y aurait un deuxième, et ainsi de suite. Tout ce qui précède nous a déjà fait entrevoir la richesse de cet événement, que l'apôtre Jean place au commencement du ministère public de Jésus, comme une sorte d'ouverture qui, par les thèmes évoqués, introduit toute la suite du ministère public de Jésus et, dans le prolongement, de la vie de l'Église.

En effet, à Cana, Jésus commence à se manifester lui-même à ses premiers disciples et suscite leur foi en lui. C'est le commencement de l'Évangélisation par Jésus lui-même, et qui sera progressive. Certaines révélations, comme les persécutions qui attendent ses disciples, Jésus ne les fera pas *dès le commencement*, mais au moment de quitter ses disciples (Jn 16, 4). Ceux-ci, par contre, sont avec lui *depuis le commencement* et peuvent donc lui rendre témoignage (Jn 15, 27), ayant été eux-mêmes des témoins privilégiés.

A Cana s'engagent aussi les noces spirituelles du Christ avec la *Femme-Eglise*, avec l'Église qui est constituée par les disciples qui croient en Jésus Christ et dont Marie est la première. Ce que deviendra la relation Marie-Eglise est déjà visible à Cana et sera pleinement révélé par Jésus avant sa mort sur la croix (Jn 19, 25-27).

Le *signe* de Cana, c'est-à-dire l'eau devenue vin au cours d'une noce, est donc à lire dans toute la plénitude de son sens, ce qui donne à l'événement une dimension messianique ; le *signe* de Cana, qui est un *commencement*, veut précisément introduire dans les temps messianiques le lecteur de l'évangile de Jean.

Jésus manifeste sa gloire. Autre conséquence du signe de Cana : il *manifeste la gloire* de Jésus lui-même et provoque ainsi *la foi* des disciples.

Le verbe « *phantazo* » utilisé ici signifie : rendre visible ce qui est invisible, mettre au grand jour ce qui est resté caché, mais qui existe déjà. Ce verbe est souvent utilisé par Jean et toujours pour exprimer la manifestation d'une réalité divine : la *manifestation* de Jésus à Israël (1, 31) ou *au monde* (7, 4), celle de Jésus ressuscité à ses disciples (21, 1). Jésus *manifeste* aussi le *Nom* du Père aux hommes (17, 6), il *manifeste les oeuvres* de celui qui *fait la vérité* (3, 21), *les oeuvres de Dieu* (9, 3). Dans la *première épître* de Jean nous lisons qu'en Jésus *la vie s'est manifestée* (1, 2) ; que ce que *nous serons* lorsque Jésus paraîtra *n'a encore pas été manifesté* (3, 2). Par-dessus tout : *l'amour de Dieu s'est manifesté* dans le fait que *Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde* (4, 9).

La gloire de Jésus. Selon sa racine hébraïque, le mot *gloire* signifie en premier lieu le poids, la valeur réelle, la nature d'une chose, et, quand il s'agit de quelqu'un, sa personnalité. D'où l'un des sens français du mot *gloire* : la renommée.

Mais qu'en est-il lorsqu'il s'agit de Dieu ? Comment cerner la personnalité divine alors que nous ne voyons pas Dieu ? La Bible nous dit que Dieu révèle sa gloire dans et par les *merveilles* de la création (Ps 19, 2 : *Les cieux racontent la gloire de Dieu*), et par les *merveilles* de l'histoire sainte du Peuple de Dieu.⁶ En contemplant ces merveilles, le croyant peut saisir quelque chose de la puissance et de la bonté de Yahvé, il reconnaît sa *gloire*, ce que Yahvé est en lui-même.

Seulement après la Résurrection de Jésus, lorsque *ses disciples se souvinrent* de ce prodige (Jn 2, 22) et qu'ils furent éclairés par l'Esprit de Pentecôte, ils purent saisir toute la portée divine du signe de Cana. *Ce jour-là, vous comprendrez que je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous*, leur avait prédit Jésus avant de mourir (Jn 14, 20). Alors seulement, dans cette nouvelle lumière, les disciples peuvent comprendre que Jésus se révélait déjà comme l'Époux des noces messianiques, comme celui qui venait ratifier et sceller en son sang la Nouvelle Alliance, en ce *troisième jour*, symbole du mystère de Pâques.

⁶ Entre autres, Nb 14, 21-22 ; Ex 14, 18 ; 16, 7 ; 24, 15-16 ; 29, 43 ; 40, 34...

Ils ont alors perçu, dans une plus grande plénitude, la divinité du Christ et surtout son union avec le Père et l'Esprit.

Marie, la Mère de Jésus, acquit certainement, à travers les divers événements qui se sont passés à Cana, une perception plus profonde de la divinité de son Fils. Depuis l'Annonciation, elle lui a offert sa foi et sa vie. Quand Jésus l'appelle *femme*, de nouveaux horizons s'ouvrent dans son cœur. Elle a désormais à prendre en charge, dans son cœur maternel et priant, en collaboration avec Jésus, la formation de l'Église, la foi des disciples.

Et ses disciples crurent en lui. Jésus vient donc de *manifeste* sa personnalité de Messie à ses tout premiers disciples par un *signe* prodigieux et pourtant discret, car personne ne semble avoir perçu le moment où l'eau s'est transformée en *bon vin*. C'est en le goûtant que l'on s'est aperçu du miracle, et encore, uniquement ceux qui *avaient puisé l'eau*.

L'évangéliste note : *ses disciples crurent en lui*, en Jésus. L'expression *croire en quelqu'un* n'est pas quelconque : elle dit la qualité de la foi des disciples. Un premier degré de foi consiste à *croire* à quelqu'un, comme les disciples *crurent à l'écriture ainsi qu'à la parole qu'il avait dite* (Jn 2, 22). Il en est de même de la Samaritaine et de ses concitoyens (Jn 4, 21-29. 41-42).

Croire en Jésus signifie cependant non seulement accepter sa parole comme vraie, mais adhérer à *sa personne*, le suivre, lui ; c'est là proprement la démarche du *disciple*. En-dehors de cela, est-on un vrai croyant en Jésus ? Car il faut croire en Jésus pour être sauvé par lui.

Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle (Jn 3,16).

La foi la plus parfaite est désignée dans le quatrième évangile par l'expression *croire en quelqu'un*, qui signifie l'adhésion à sa personne, telle que désignée par son nom.

A ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, le Verbe a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu (Jn 1, 12), donc ce qu'il est lui-même (cf. Jn 3, 18).

Mais la foi en Jésus n'est jamais définitivement acquise ; elle est une vie qui grandit et s'approfondit au fil des événements de l'existence. La fin du chapitre 6 de l'évangile de Jean illustre bien cette croissance continue dans la foi (6, 60-69).

La foi de Marie a passé par les mêmes développements. Elle a cru à la parole de l'ange qui lui révélait le mystère de l'Incarnation du Verbe. A partir du moment où le Fils eut pris chair en elle, sous l'action et la lumière du Saint Esprit qui l'avait prise *sous son ombre*, la mère ne put que croire en celui qu'elle portait en elle, avec qui elle faisait comme un. Et comme Gabriel lui avait révélé le nom de l'enfant, Marie pouvait croire en son Nom et cheminer dans l'alliance avec le Sauveur du monde.

Une redistribution des rôles (v. 12). Parfois on arrête la lecture du récit des Noces de Cana à la fin du verset 11 ; or il faut ajouter au récit le verset 12, qui mentionne une ultime conséquence de l'événement :

Après quoi, il descendit à Capharnaïm avec sa mère, ses frères et ses disciples ; mais ils n'y restèrent que peu de jours.

Au début de la narration, la *Mère de Jésus* était nommée en premier, elle était là avant *Jésus et ses disciples*, comme étant encore celle qui commande. A la fin de l'histoire, tout le groupe est soudé par l'expérience vécue ensemble, même avec les *frères* de Jésus, nommés ensuite. A la célébration des noces de Cana semble s'être retrouvée la famille de Jésus.

Lorsque le groupe de Jésus repart de Cana, les rôles sont redistribués en son sein. Jésus, désormais premier, marche en tête du groupe. Suivent immédiatement après lui, sa Mère, puis ses frères - la famille, en somme - ; à la fin sont nommés les disciples, eux qui formeront plus tard l'Église de Jésus.

Par la foi, tous, en fait, sont devenus disciples de Jésus qui les entraîne à sa suite. C'est le *viens et suis-moi* par lequel le Seigneur en invitera d'autres à se joindre à lui. A Cana, Marie, la Mère de Jésus, apparaît, elle aussi, comme disciple de son Fils. En réalité, elle l'est depuis l'Incarnation, quand elle a lié sa destinée à celle de son Fils et Sauveur, en une alliance de consécration. Dès que Jésus débute son ministère public en vue de rassembler ceux qui constitueront son Eglise, Marie est la première à prendre place derrière Jésus, en son entière

dépendance (cf. *Lumen Gentium*, n° 56). Viennent ensuite *ses frères*, sa parenté plus ou moins proche. Ils n'ont pour le moment aucune raison de ne pas le suivre.

Les noces de Cana ont donc rassemblé autour de Jésus la première communauté messianique, unie dans la foi en son Messie et Seigneur. Il est remarquable qu'en ces débuts ce soit le clan familial de Nazareth qui ait constitué l'assise de cette première communauté. Pour peu de temps. Des difficultés vont vite surgir et le premier groupe va éclater. Marie, semble-t-il, retourne à Nazareth, ainsi que *les frères*. Reste la poignée de disciples avec lesquels Jésus a ensuite parcouru la Galilée et toute la Palestine.

Mais cette communauté, formée par les invités aux noces de Cana, va en quelque sorte se reconstituer après l'Ascension du Seigneur pour former le noyau de la primitive Eglise de Jérusalem. On y retrouve les mêmes groupes de personnes, mais dans un ordre inverse : les *onze* sont nommés en tête puis *quelques femmes, dont Marie, la Mère de Jésus et les frères de Jésus* (Ac 1, 14). A Cana comme au Cénacle, la *Mère de Jésus* tient sa place au cœur de l'Eglise de Jésus Christ.

C. JESUS FACE AUX SIENS

Après Cana, voici Jésus parcourant la Galilée avec quelques disciples. Il est généralement bien reçu et fait de nombreux miracles. La foule se rassemble autour de lui pour le voir et l'entendre. Les malades attendent de lui leur guérison, ce qui arrive fréquemment. Nombreux sont ceux qui lui font confiance, qui commencent à croire en lui.

Jésus prêche à ses concitoyens. Voici que l'Esprit Saint pousse Jésus au-devant de ses concitoyens. Luc place le récit de la prédication de Jésus à Nazareth tout au début de son ministère public (Lc 4, 14-30), après la généalogie, les tentations au désert et un rapide aperçu des premiers succès du Messie :

Alors Jésus, avec la puissance de l'Esprit, revint en Galilée et sa renommée se répandit dans toute la région. Il enseignait dans leurs synagogues et tous disaient sa gloire (Lc 4, 14-15).

En totale opposition avec cette parfaite réussite vient l'échec dans la synagogue de son propre village. Durant toute sa jeunesse, Jésus s'y

était mêlé aux siens pour prier, le jour du Sabbat. Il semble même que durant les dix-huit ans que Jésus a fréquenté cette synagogue, il n'ait jamais pris la parole, tellement il vivait *en homme ordinaire*. Mais ce jour-là, dans la synagogue de Nazareth (cf. Lc 4, 16-30), se produit l'événement : une prédication de Jésus, *fil de Joseph*. Reçue d'abord favorablement, très vite sa parole fut contestée et même rejetée ; le prédicateur lui-même fut menacé de mort. Selon Marc (6, 1-6) et Matthieu (13, 54-58), la difficulté pour ses concitoyens à accueillir Jésus comme prophète, c'était qu'ils le connaissaient trop bien, qu'ils le situaient parfaitement au milieu d'eux et qu'ils ne le voyaient pas différent d'eux. Impossible pour eux d'accueillir la parole qui leur était donnée ce jour-là :

« *L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté, proclamer une année d'accueil par le Seigneur.* »

S'étant assis, il commença à dire aux siens : *Aujourd'hui cette écriture est accomplie pour vous qui l'entendez*. D'abord favorables, les auditeurs, progressivement, *furent remplis de colère dans la synagogue en entendant ces paroles*. Ils se levèrent, le jetèrent hors de la ville pour essayer de le tuer. *Mais lui, passant au milieu d'eux, alla son chemin* (Lc 4, 30).

Qui est Jésus pour les siens ? Cette première rencontre officielle de Jésus avec ses concitoyens nous livre les noms qui lui étaient donnés au début de sa vie publique.

Selon MARC, et lui seul, Jésus est désigné comme *le fils de Marie* (6, 3). MATTHIEU a une formule analogue : *sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ?* (13, 55). Mais cette interrogation suit une autre question : *N'est-ce pas le fils du charpentier ?* Matthieu évoque donc les deux parents de Jésus tandis que Marc rattache Jésus uniquement à sa Mère. Cette dénomination de Jésus comme *fil de Marie* pose quelques questions.

En Orient il n'y a pas de nom de famille ; on identifie quelqu'un en désignant son ascendance masculine. Ainsi, en Luc, Jésus est *le fils de*

Joseph (4, 22 ; cf. Jn 1, 45 ; 6, 42). Matthieu donne une version intermédiaire en appelant Jésus *le fils du charpentier* (13, 55).

Appeler Jésus *fils de Marie* ne va pas de soi. Joseph était-il mort au début du ministère public de Jésus et donc absent de la scène ? Était-il décédé depuis un certain temps ? Les Nazaréens auraient-ils alors pris l'habitude de nommer Jésus par rapport à sa mère, toujours vivante ? La tradition, en fait, veut que le fils soit référé à son père.

En positif, on a dit que par cette dénomination, Marc voulait exprimer la vraie origine de Jésus, telle qu'elle est donnée par les autres évangélistes. Matthieu et Luc explicitent clairement la conception divine de Jésus et sa naissance humaine de la Vierge Marie, devenue sa mère. Mais de ce mystère, les gens de Nazareth semblaient totalement ignorants. Quant à JEAN, il présente Marie comme *la mère de Jésus*, à Cana et au Calvaire.

MARC est donc le seul, en rédigeant son évangile, à avoir écrit que Jésus était *fils de Marie*. S'agit-il d'un choix délibéré de l'évangéliste pour faire écho, par cette expression, à la foi chrétienne en la conception virginale de Jésus ? Nulle part ailleurs, dans son évangile, Marc n'évoque l'origine divine de Jésus. Il semble donc bien que l'évangéliste, en désignant Jésus comme le *fils de Marie*, veuille souligner qu'il est celui qui a été conçu du Saint Esprit et est né de la Vierge Marie. Peut-être était-ce la manière la plus ancienne, celle de saint Paul et de saint Marc, d'affirmer la conception virginale de Jésus, puisqu'on la trouve aussi, analogiquement, dans la *lettre aux Galates* (4, 4) : *Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme*.

Les deux expressions, *Jésus, fils de Marie* et *Marie, mère de Jésus*, disent le plus simplement et le plus clairement la profonde relation réciproque qui unit, depuis l'Incarnation, le Fils et la Mère. Cette relation filiale-maternelle donne, dans l'histoire humaine, une nouvelle richesse au Fils unique de Dieu, à celui qui est déjà Fils de toute éternité. En devenant *fils de Marie à la plénitude du temps* (Ga 4, 4), il ne change pas en lui-même, il reste *fils*, mais sa filiation unique, qui est divine, s'exprime désormais aussi par une authentique relation filiale humaine à sa mère et uniquement à elle. Envers Joseph, Jésus ne peut avoir qu'une relation filiale d'adoption et non de nature.

Jésus confronté à sa propre famille (Lc 8,19-21). Un autre épisode rapporté par les trois synoptiques met face à face le clan familial et Jésus entouré de ses disciples, qu'il appelle sa nouvelle famille et qui est, en fait, le groupe qui s'était constitué à l'issue des noces de Cana - *sa mère, ses frères et ses disciples* (Jn 2, 12). Le récit que fait de cette nouvelle rencontre avec Jésus chacun des trois synoptiques présente chaque fois des particularités propres.

Le texte de Marc (3, 20-21. 31-32). Le récit le plus complet et aussi le plus heurtant est celui de Marc.

Jésus vint à sa maison (à Capharnaüm) et de nouveau la foule se rassembla, à tel point qu'ils ne pouvaient même pas prendre leur repas. A cette nouvelle, les gens de sa parenté vinrent pour s'emparer de lui. Car ils disaient : « Il a perdu la tête » (3, 20-21)...

Arrivent sa mère et ses frères. Restant dehors, ils le firent appeler. La foule était assise autour de lui. On lui dit : « Voici que ta mère et tes frères sont dehors ; ils te cherchent » (3, 31-32).

Il faut mettre fin à cette affaire qui blesse la famille et risque d'en faire la risée de tous. Le récit (Marc 3, 31-35) se déroule logiquement : le groupe familial arrive près de la maison, mais doit rester à l'extérieur car l'intérieur de la maison est occupé par Jésus et ses auditeurs. On envoie quelqu'un prévenir Jésus de la présence des siens, dehors.

Entre la première partie du récit sur les frères de Jésus et la seconde, qui les montre devant la maison de Jésus, Marc a intercalé une discussion avec les scribes venus de Jérusalem. Dans l'un et l'autre cas, Jésus est objet d'accusations malveillantes ; elles ne cesseront plus, mais n'empêcheront pas non plus Jésus de continuer et d'approfondir sa mission.

Il leur répond : « Qui sont ma mère et mes frères ? » Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère. »

Ce qui comptera désormais pour Jésus, c'est de rassembler le maximum de personnes autour de lui. Il parcourt du regard ses nouveaux auditeurs, appelés à devenir sa vraie famille.

Le texte de Matthieu (12, 46-50). Matthieu n'a pas retenu la réflexion négative faite par la parenté et qu'a rapportée Marc.

Comme Jésus parlait encore aux foules, voici que sa mère et ses frères se tenaient dehors, cherchant à lui parler. Quelqu'un lui dit : « Voici que ta mère et tes frères se tiennent dehors : ils cherchent à te parler » (12, 46-49).

Matthieu précise que c'est la mère et les frères de Jésus qui voulaient lui parler. Il ne faut pas oublier qu'au temps de la Bible - comme aujourd'hui encore au Moyen-Orient et dans bien des pays de l'Orient - le terme de *frères* peut désigner soit les fils de la même mère, soit les proches parents.

A celui qui venait de lui parler, Jésus répondit : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Montrant de la main ses disciples, il dit : « Voici ma mère et mes frères ; quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est lui mon frère, ma mère, ma sœur » (12, 48-50).

Averti, Jésus prend la parole à l'intérieur, en même temps que d'un geste il désigne sa vraie mère et ses vrais frères. *Qui sont ma mère et qui sont mes frères ?* Jésus tient à l'idée de rassembler une famille qui sera une famille unique pour tous ceux qui, comme lui, *accomplissent la volonté de Dieu*.

Le texte de Luc (8, 19-21). En Luc, ni opposition ni déclaration, mais une simple affirmation qui veut transcender toute cette affaire. Les siens prennent l'initiative de lui annoncer leur arrivée :

Sa mère et ses frères arrivèrent près de lui, mais ils ne pouvaient le rejoindre à cause de la foule. On lui annonça : « Ta mère et tes frères se tiennent dehors ; ils veulent te voir » (Lc 8, 20).

Luc précise que sa mère et *ses frères* arrivèrent là où il était et on annonça à Jésus : *ils veulent te voir* (8, 19-20). Hérode aussi cherchera à voir Jésus (c'est le même verbe, en Lc 9, 9 ; cf. 23, 8) ainsi que Zachée (Lc 19, 3). Tous ont le même regard curieux, voire sympathique : aucune arrière-pensée chez les personnages de Luc, si bien que Jésus peut leur répondre simplement :

Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique (8, 21).

Le Seigneur énonce une loi universelle du Royaume, valable pour tous les croyants. Elle concerne ici à la fois sa famille et ses disciples. Désormais Jésus se place sur le plan du Royaume et considère les liens qui relient les enfants du Royaume, enracinés non dans la chair et le sang, mais dans une foi vécue selon Dieu. Mieux que d'autres, Marie accomplissait promptement les paroles de Dieu.

Dans les trois versions du récit, la mère de Jésus est au milieu de sa parenté. Comme nous venons de le rappeler, elle fait partie de ceux qui écoutent la Parole de Jésus et qui ont mis leur foi en lui. En lisant le récit des deux premiers évangélistes, on peut se demander si les frères de Jésus l'ont emmenée de force, comme prise en otage. Marie est-elle là parce que préoccupée par l'issue de l'opération menée par la famille et qui est annoncée comme une initiative violente ? Depuis les noces de Cana, Jésus s'est associé Marie en tant que FEMME. Elle ne peut donc que se mettre du côté de son Fils, s'attacher à lui de tout son cœur et le défendre pour lui permettre de poursuivre sa mission. Elle est entraînée par Jésus dans le même tiraillement que lui : dépasser la famille humaine en vue de travailler uniquement pour qu'advienne sur terre la grande famille des croyants en Dieu.

Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple (Lc 14, 26).

Marie est tout entière orientée dans le sens du dessein de son Fils. Ce qui compte pour elle, c'est de faire la volonté de Dieu. Son Fils, elle l'a offert à Dieu au Temple, petit enfant de quarante jours. Aujourd'hui, dans le déchirement familial, elle offre à nouveau son Fils et renouvelle son dévouement à sa mission.

Ecouter et pratiquer la parole. Le binôme écouter-pratiquer est cher à Luc. Il l'a explicité à la fin du précédent discours de Jésus (Lc 6, 47. 49 ; cf. aussi le parallèle en Matthieu 7, 24. 26), la parabole du semeur, qui vient juste avant le récit qui nous occupe et où il ajoute encore, à la manière de Paul, la *persévérance* :

Ce qui est dans la bonne terre, ce sont ceux qui entendent la parole dans un cœur loyal et bon, qui la retiennent et portent du fruit à force de persévérance (8, 15).

Cette manière de présenter la foi s'inspire de l'attitude typique du peuple de l'Alliance (Ex 19, 7-8 ; 24, 3-7 ; Jr 42, 20). Jésus, qui vient établir la nouvelle et éternelle Alliance entre l'humanité et Dieu, ne peut que reprendre et parfaire cette démarche de foi concrète et persévérante en un Dieu qui est tendresse et fidélité. Nous la trouvons chez Marie dès qu'elle entre dans cette nouvelle Alliance :

Je suis la servante du Seigneur. Que tout se passe pour moi comme tu l'as dit (Lc 1, 38).

A Cana, même recommandation aux servants :

Tout ce qu'il vous dira, faites-le (Jn 2, 5).

Ecouter la parole de Dieu et la mettre en pratique est donc une disposition familière à Marie. Elle a beau être à l'extérieur de la maison, au milieu de son clan familial, elle est cependant, avec son cœur et dans sa foi, totalement à l'intérieur, avec son Fils.

Ceux qui ont voulu entendre la déclaration de Jésus comme une parole d'opposition à sa Mère n'ont retenu que la situation extérieure, sans prendre en compte l'essentiel : l'attitude intérieure et permanente de Marie, la Femme de l'Alliance. Ainsi n'est-elle pas seulement de la parenté humaine de Jésus (à l'extérieur), mais surtout de sa parenté spirituelle (à l'intérieur). Elle vit cela dans un certain déchirement – comme beaucoup de parents chrétiens aujourd'hui –, tellement elle désire que sa propre famille devienne croyante comme elle l'est elle-même. Mais ce sera pour plus tard.

Heureuse, ta mère ! (Lc 11, 27-28). Jésus est en train de chasser un démon (Lc 11, 14-26). Une âpre discussion surgit et on le prend lui-même pour un démon. Ses auditeurs se divisent :

Qui n'est pas avec moi est contre moi et qui ne rassemble pas avec moi disperse (Lc 11, 23).

Et voici que le ton change.

Or, comme il disait cela, une femme éleva la voix du milieu de la foule et lui dit : « Heureuse celle qui t'a porté et allaité ! » Mais lui, il dit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent ! » (Lc 11, 27-28).

C'est probablement une mère qui exprime son admiration pour la mère d'un tel Rabbi. L'expression est typiquement hébraïque ; Jésus l'emploie encore pour désigner la femme-mère en général lorsqu'il s'adresse aux *Filles de Jérusalem* sur le chemin du Calvaire : *Heureuses les femmes stériles et celles qui n'ont pas enfanté ni allaité* (23, 29). Le cri de cette femme correspond donc à sa glorification admirative de la maternité de la mère de Jésus, qu'elle ne connaît probablement pas.

Par deux fois est prononcé un double *heureux*, comparant deux types de bonheur :

1. celui de toute femme devenue mère et, plus particulièrement, de la femme qui est mère de Jésus : elle seule le connaît.
2. Le bonheur que Jésus apprécie davantage et que goûtent tous *ceux qui* écoutent *la parole de Dieu et qui l'observent* (v. 28) : ce bonheur, tous les croyants peuvent le connaître.

Quelques réflexions à ce propos. Jésus ne nie pas le bonheur de sa mère, comme nous pourrions le penser. Il ne porte aucun jugement sur elle, mais prend appui sur l'admiration de la femme de la foule pour enseigner que dans le Royaume de Dieu il existe un bonheur plus grand que celui de la maternité humaine. De manière semblable, Jésus compare Marthe et Marie et exprime sa préférence pour l'attitude de Marie qui, assise à ses pieds, écoutait sa parole (Lc 10, 41-42).

Comme le premier type de bonheur est un bonheur maternel, le second doit être analogue à lui ou complémentaire : c'est le bonheur d'une maternité spirituelle. Jésus renvoie à ce qu'il a exprimé lorsque les siens sont venus pour essayer de l'enlever :

Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique (Lc 8, 21), ou, selon saint Marc, *ceux qui accomplissent la volonté de Dieu* (Mc 3, 35).

Celui qui vit la foi-obéissance à Dieu entre dans l'Alliance qui constitue le nouveau peuple de Dieu et donc dans la Famille de Dieu, dans laquelle toutes les relations humaines sont invitées et sont sanctifiées.

La maternité spirituelle. En commentant le récit de la rencontre de Jésus avec sa famille, saint Augustin a été parmi les premiers dans

l'Église à expliciter le thème de la maternité spirituelle, d'abord celle de toute femme chrétienne puis, de façon suréminente, celle de Marie.

Saint Augustin écrit :

Et de fait, les femmes chrétiennes mariées et les vierges consacrées à Dieu, si elles vivent saintement, ont la charité d'un cœur pur et d'une conscience droite, parce qu'elles font ainsi la volonté du Père et sont spirituellement mères du Christ.

Par leur vie sainte, elles peuvent enfanter le Christ - sous l'action de l'Esprit - dans le cœur des croyants, à commencer par leur propre cœur.

Dans la seconde partie de son commentaire, l'évêque d'Hippone synthétise tout ce que contient le texte de Luc 11, 27-28. Il unit la maternité humaine et la maternité spirituelle de la Mère de Jésus.

Cette femme unique (Marie), non seulement par l'esprit, mais même corporellement, est mère et vierge (...). Oui, Mère en esprit, non de notre Chef, le Sauveur, dont elle est plutôt née spirituellement (...), mais bel et bien des membres (du Christ) que nous sommes ; car elle a coopéré par sa charité à faire naître les fidèles dans l'Église qui sont les membres du Christ ; corporellement cependant elle (Marie) est la Mère de la Tête elle-même (PL 40, 399).

Le concile Vatican II n'a pas hésité à citer une partie de ce texte de saint Augustin pour présenter Marie, à la fois

Mère du Fils de Dieu et membre suréminent et tout à fait singulier de l'Église, type et exemplaire tout à fait admirable de l'Église dans la foi et dans la charité. Aussi l'Église catholique, docile à l'Esprit Saint, la vénère avec une piété et une affection filiale comme une mère très aimante (Lumen Gentium, n° 53 ; cf. 63, fin).

Eclairés par la Tradition et par une meilleure compréhension des textes bibliques, nous pouvons aujourd'hui nous nourrir plus facilement de ces textes sur Marie, autrefois présentés comme difficiles. Ils unissent, à leur façon, la maternité divine de Marie et la maternité spirituelle, celle de Marie au cœur de l'Église du Christ.

D. L'HEURE DE LA FEMME (Jn 16, 21)

Dans le discours après la Cène, Jésus prévient ses disciples qu'ils vont souffrir de la part d'un *monde* qui *les persécutera* (Jn 15, 18 à 16, 4). Mais l'Esprit leur sera donné, qui *confondra le monde* (16, 8) et fera accéder les disciples à *la vérité tout entière* (16, 13). Et, pour résumer cette situation contradictoire et énigmatique pour les siens, Jésus affirme :

En vérité, en vérité, je vous le dis, vous allez gémir et vous lamenter tandis que le monde se réjouira ; vous serez affligés, mais votre affliction tournera en joie (16, 20).

Si contradictoire que cela paraisse, c'est de ces événements douloureux qu'émanera la situation nouvelle de Jésus et des siens, celle qui les comblera de joie. Cette situation insolite, Jésus l'illustre par une comparaison inattendue : devant des disciples qui sont tous des hommes, il évoque une femme en train d'enfanter. Ils sont humainement tout à fait étrangers à cette expérience et pourtant Jésus leur affirme :

Lorsque la femme enfante, elle est dans l'affliction puisque son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de son accablement, elle est toute à la joie d'avoir mis un HOMME au monde (Jn 16, 21).

Qu'est-ce que Jésus veut enseigner aux siens, à cette HEURE, par l'évocation de la *femme* qui enfante et qui, après la *tristesse*, sera dans la *joie* définitive ? Regardons de plus près ce verset 21, dans la proximité de la Passion-Résurrection du Seigneur Jésus.

Enfantement et souffrances. Dans l'Ancien Testament, les *douleurs de l'enfantement* ont servi bien des fois à évoquer des événements pénibles, comme le *jour du Seigneur* ou les temps douloureux qui devaient prélude aux temps messianiques. Le prophète Osée le premier emploie cette image dans la Bible pour décrire les douleurs de l'enfantement d'Ephraïm - qui, finalement, enfante un *enfant stupide*, un raté, un avorton (Os 13, 13). Isaïe représente Israël qui *crie et souffre, mais n'enfante que du vent* (Is 26, 17-18). Lui-même, devant la dévastation du pays, s'est ainsi lamenté :

C'est pourquoi mes reins sont remplis d'angoisse, des convulsions m'ont saisi comme les convulsions de la femme qui

enfante ; je suis trop bouleversé pour entendre, trop troublé pour voir (Is 21, 3-4).

Dans tous les textes de l'Ancien Testament, l'enfantement est un temps de souffrance dont on ne voit pas l'issue ou qui aboutit à une naissance ratée. Le pessimisme domine l'eschatologie de la première Alliance, car le Peuple de Dieu, au temps des prophètes, fait surtout l'expérience de ses échecs, de ses péchés sur lesquels insistent d'ailleurs ces porte-parole de Dieu. A la fin, il y aura un jugement, un *jour du Seigneur*, jour terrible, jour de colère.

Le Nouveau Testament maintient la comparaison des douleurs de l'enfantement dans une perspective eschatologique encore plus ou moins pessimiste : l'avenir est présenté comme sombre. C'est le cas de Matthieu, qui évoque guerres, *famines, tremblements de terre* et ajoute : *et tout cela sera le commencement des douleurs de l'enfantement* (Mt 24, 8). Jésus lui-même évoque la *haine* et les persécutions qui vont survenir à ce moment-là.

Pour Paul, la même comparaison symbolise la soudaineté de l'arrivée du *Jour du Seigneur* :

Quand les gens diront : « Quelle paix, quelle sécurité ! » c'est alors que soudain la ruine fondra sur eux comme les douleurs sur la femme enceinte, et ils ne pourront y échapper. Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour vous surprenne comme un voleur (1 Th 5, 3).

Enfantement et joie. Dans l'*Epître aux Romains* l'on peut lire le texte qui se rapproche le plus de celui que nous essayons ici de mieux saisir. Comme Jn 16, 21, Rm 8, 22 est précédé d'une évocation de l'œuvre de l'Esprit Saint, le fait, en particulier, qu'il atteste à notre *esprit* que, ayant part aux *souffrances du Christ, nous aurons part aussi à sa gloire* (v. 17). D'où cette affirmation optimiste : *Nous le savons, en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement, car elle attend avec impatience la révélation des fils de Dieu* (Rm 8, 18-21).

En bref, la souffrance inéluctable de notre monde ressemble, pour saint Paul, à un gigantesque travail d'enfantement grâce auquel un *monde nouveau* est en train de naître, qui mettra au jour les fils de Dieu que sont les disciples du Christ ressuscité. La perspective reste eschatologique, c'est-à-dire orientée sur l'avenir et la fin de l'histoire

humaine, mais le Nouveau Testament a une vision optimiste : il y aura une naissance heureuse.

Ce qui caractérise le texte de Jean 16, 21, c'est qu'il se rapporte non à l'avenir, mais à la situation présente des disciples, qui sont dans la tristesse au moment où Jésus leur parle. Cependant, la perspective est celle de *la joie*, plus explicitement que dans tous les autres textes bibliques, la joie, en l'occurrence, d'une femme qui vient de mettre *un homme au monde*. En fait, la naissance est en cours et les disciples y sont impliqués ; Jésus les compare à une femme. Mais qui est, dans ce cas, la FEMME qui va mettre au monde *un homme* et non pas un enfant ?

L'heure de la femme. Certains mots de notre texte précisent la figure et le rôle de cette *femme* que Jésus évoque et qui est comme le symbole des disciples à qui s'adresse le Seigneur. Disons-le tout de suite : Jésus voit déjà en ces disciples qu'il a appelés, rassemblés, formés, l'Eglise qui va naître au Calvaire, une Eglise qui sera comme une femme enfantant et mettant au monde un *homme*, l'humanité nouvelle des fils de Dieu.

Revenons sur certains termes du texte, des termes courants, mais qui ont ici un sens biblique précis.

L'*heure* est ici typiquement celle de la *femme* qui va enfanter. Mais cette heure est inséparable de l'*heure* de Jésus qui, elle aussi, est en train de s'accomplir : *sachant que son heure était venue, l'heure de passer de ce monde à son Père* (Jn 13, 1). L'heure qui est venue est donc à la fois l'heure du Nouvel Adam et l'heure de la Nouvelle Eve. On peut se demander ce que Jésus a voulu insinuer en comparant son *heure* à celle de la femme qui enfante.

Jésus semble bien voir son rôle de Sauveur des hommes comme celui d'une mère qui met au jour une vie nouvelle. Par sa mort-résurrection, il donne naissance à une Humanité nouvelle, à l'Eglise. Et Marie, par sa coopération maternelle, participe, à sa manière, à la naissance de cette humanité renouvelée. Jésus relie donc son *heure* à lui et celle de la *femme*, sa Mère, qu'il a voulue présente auprès de lui en cette démarche à la fois douloureuse et prometteuse de joie. De la sorte, Jean 16, 21 oriente vers Jean 19, 25-27, c'est-à-dire vers l'épisode du Calvaire, vu comme le lieu d'un douloureux enfantement ; les disciples, sauf un, en seront malheureusement absents.

Autre précision. Le texte grec dit très exactement que la femme est toute à la joie qu'un *homme* (*anthrôpos*) soit, *par naissance, entré dans le monde* (*cosmos*). Cette femme que Jésus évoque ne donne pas naissance à un enfant, mais à un être humain adulte. Nous voilà donc renvoyés à une maternité globale : Jésus ne veut pas seulement évoquer le moment de la naissance, mais aussi tout ce que comporte la maternité comprise comme une démarche humaine qui s'étend sur des années : la croissance de l'enfant jusqu'à l'âge adulte, la multiplication des êtres humains sur la terre, c'est-à-dire, finalement, la constitution de l'Humanité. Cet état de choses fait penser à la création de l'humanité, et donc à la première femme, Eve, *la mère de tous les vivants* (Gn 3, 20).

Rapports entre cette femme et Eve. *Genèse* 4,1 rapporte la naissance de Caïn, le premier être humain né de la femme, Eve. Celle-ci est émerveillée à l'occasion de cet événement et elle s'écrie : *J'ai procréé* (acquis) *un homme de par Yahvé !*

Dans ce texte aussi, la naissance dont il s'agit n'est pas seulement celle d'un enfant, mais d'un homme, du premier-né des humains, et cela par la grâce de Yahvé. La première femme vient de faire l'expérience que dans l'acte d'enfanter il y a quelque chose de divin (*de par Yahvé*) et qu'il concerne toute l'humanité, tout *l'homme*.

Genèse 4, 1, comme Jean 16, 21, souligne également la joie de pareille naissance. Dieu avait pourtant prédit à Eve que la souffrance accompagnerait ses futurs enfantements (Gn 3, 16) ; mais après la naissance règne la joie. Contrairement à tous les textes prophétiques, qui évoquent uniquement les douleurs de l'enfantement eschatologique, Eve, après cette première naissance, connaît la joie. Raison de plus pour rapprocher, par-delà tout l'Ancien Testament, les deux commencements : celui de la naissance, à partir d'Eve, du premier homme en ce monde, et celui que représente la naissance d'une nouvelle humanité en ce monde, à laquelle Marie-Eglise se trouve associée et qui sera source de joie.

Un autre point commun entre la *Genèse* 3, 16 et Jean 16, 21 est l'emploi du mot grec *lupè* pour désigner, dans les deux textes, les douleurs de l'enfantement. Le terme signifie habituellement : souffrance morale, chagrin, et très exceptionnellement : douleurs de l'enfantement, au sens biologique du terme. Le mot *lupè* correspond donc bien davantage à la naissance d'un *homme*, celle qui implique l'éducation

humaine, source de bien des souffrances morales. De fait, au Calvaire, les souffrances morales du Christ sont encore plus fortes que ses souffrances physiques et celles de sa Mère sont totalement morales.

Si la Passion de Jésus est comme un enfantement douloureux, sa Résurrection est comme une naissance. Les Apôtres, dans leurs premières annonces de la Résurrection de Jésus, se réfèrent au *Psaume 2* : *Tu es mon fils, moi, aujourd'hui je t'ai engendré*. La mort-résurrection de Jésus est aussi la naissance d'un *homme*, l'Adam eschatologique, l'humanité en son avenir divin.

En effet, le soir de sa résurrection, Jésus souffle sur ses Apôtres pour leur communiquer l'Esprit qui régénère l'humanité par le pardon des péchés. Jésus ressuscité fait participer tout homme de bonne volonté à sa vie nouvelle, car, selon Paul, lui, Jésus, est *un esprit vivifiant* (1 Co 15, 45), qui donne la vie par son souffle. Il se présente comme le créateur de l'homme nouveau.

Bien des Pères de l'Église voient dans la mort de Jésus la naissance de l'Église, l'*Homme nouveau* (Ep 4, 24), l'humanité nouvelle signifiée par l'homme-disciple (Jean), qui devient *fils* de la femme Marie, elle-même déclarée par Jésus *Mère* de l'Église. De même qu'Eve est associée dès l'origine à Adam pour la naissance de l'humanité, ainsi Marie, *nouvelle Eve*, est associée dès l'Incarnation à Jésus Sauveur, *ouvel Adam* (Rm 5, 15-21 ; 1 Co 15, 22. 45) pour la naissance d'une humanité nouvelle.

Et les disciples ? Absents du Calvaire, sauf un, les disciples n'ont donc pas pris une part active à cette naissance de l'Église à la Croix du Sauveur. Mais *le disciple* et *la Mère* y étaient, aussi ont-ils, autrefois comme aujourd'hui, un rôle à jouer dans la naissance et la croissance de la foi au Christ mort et ressuscité. Plus que les autres disciples, ils ont goûté la joie de croire en Jésus ressuscité. Le jour même de la résurrection, Jean court au tombeau avec Pierre et constate que les linges sont restés là. Aussitôt, il *vit et il crut* (Jn 20, 8). Marie, la Mère de Jésus, n'avait pas besoin, elle, de voir Jésus pour croire en sa résurrection. Il l'avait dit, donc cela s'est réalisé : *Bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru*.

Il a fallu plus de temps aux autres disciples pour *voir* Jésus, comme Thomas, même plusieurs fois, avant de croire en lui et de se réjouir de sa

résurrection. La joie de voir Jésus les a cependant rapidement gagnés. Dès le soir de Pâques, *en voyant le Seigneur, les disciples furent tout à la joie* (Jn 20, 20 ; cf. aussi : Mt 28, 8-9 et Lc 24, 41). Jésus le leur avait prédit : *votre cœur alors se réjouira et cette joie, nul ne vous la ravira* (Jn 16, 22). Telle est encore aujourd'hui la joie de toutes les Pâques, la joie des chrétiens qui croient et célèbrent, en Eglise, le Christ ressuscité, la joie des noces éternelles.

E. MARIE AU CALVAIRE, MERE DE L'EGLISE

(Jean 19, 25-27)

L'évangile de Jean établit un lien entre l'inauguration du ministère public de Jésus à Cana - *le commencement des signes* - et son achèvement au Calvaire - *tout est achevé*. La présence de Marie à ces deux événements n'est pas sans signification ; elle y est activement présente comme *Mère de Jésus*. A Cana, elle est révélée comme l'Epouse du véritable Epoux, Jésus. *Femme*, Marie est aussi la nouvelle Eve auprès du nouvel Adam et en même temps, elle reste toujours *disciple* de son Fils. Au Calvaire, Jésus la confie comme *mère* au disciple qu'il aimait et, à travers lui, à l'Eglise.

Les cinq événements du Calvaire. Il faut considérer Jean 19, 17-37 comme un seul récit, à cinq épisodes :

1. L'écriteau fixé au sommet de la croix (v. 17-22).
2. Le partage des vêtements de Jésus (v. 23-24).
3. Les paroles de Jésus à Marie et à Jean (v. 25-27).
4. *Tout est accompli*. Jésus rend l'Esprit (v. 28-30).
5. La transfixion du cœur de Jésus (v. 31-37).

Jean présente ces cinq épisodes comme une célébration en cinq temps : les sommets de l'amour du Sauveur. Marie, les autres femmes et le disciple bien-aimé ont pu assister à ces diverses scènes.

1. *Jésus le Nazaréen, le roi des Juifs*, telle est l'inscription en trois langues - hébreu, latin et grec - rédigée sur ordre de Pilate lui-même. Elle pouvait être lue par tous les passants (19, 17-22).

2. Lorsque les soldats eurent achevé de crucifier Jésus, ils prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chacun, conformément à la loi romaine. Restait la tunique sans couture. Les soldats la tirèrent au sort (19, 23-24).

3. Juste avant sa mort, Jésus donne Vie à cette Eglise pour laquelle il a travaillé durant trois ans. Les quelques paroles prononcées par lui sont si importantes qu'elles méritent plus ample développement.

4. La soif de Jésus et ses tout derniers mots : *tout est achevé*. Sa mission sur terre est terminée. Jusqu'au dernier moment, Jésus est maître de lui-même : *et inclinant lui-même la tête, il remit l'Esprit* (19, 28-30).

5. La transfixion du cœur du Christ (19, 31-37) est un geste gratuit des soldats, puisqu'ils avaient constaté *qu'il était déjà mort* (v. 33). L'évangéliste ajoute tout à la fin de son récit : *il y a aussi un autre passage de l'Ecriture qui dit : 'Ils verront celui qu'ils ont transpercé'* (19, 37 citant Za 12, 10).

Le texte de Jean (19, 25-27). Voici venu le moment unique dans toute l'histoire : après l'Incarnation du Verbe, nous recueillons ici les paroles par lesquelles Jésus crée son Eglise, préparée durant trois ans.

Près de la croix de Jésus se tenaient debout sa mère, la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas et Marie de Magdala.

Voyant ainsi la mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à la mère : « Femme, voici ton fils. »

Il dit ensuite au disciple : « Voici ta mère. »

Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui.

Les personnes présentes au Calvaire. Ne retenons que les personnes directement nommées dans le récit : un groupe de femmes et le disciple.

D'après Jean, le groupe des personnes se tient près de la croix de Jésus. La préposition *près de* (*para*, en grec suivie du datif), utilisée par Jean, marque la proximité d'avec une personne plus souvent qu'avec une chose. Nous pouvons donc comprendre : *Près de Jésus en croix*. Pour l'évangéliste, il est de première importance que ce petit groupe de trois ou quatre femmes et d'un homme, le disciple, soient proches de Jésus et à portée de voix du Seigneur en agonie. On note l'importance accordée par Jean à la mère de Jésus ; elle est nommée en premier lieu parmi

celles qui se tiennent debout près de la croix ; Jésus s'adresse en premier à elle, comme au personnage principal.

Voyant ainsi sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : 'Femme, voici ton fils'. Il dit ensuite au disciple : 'Voici ta mère' (19,26-27).

Marie est appelée *femme* ; depuis les noces de Cana, elle est l'associée du Fils de l'homme et participe à tous ses mystères. Au pied de la croix se réalise la prophétie de Siméon : *un glaive transpercera ton cœur...* Là, Marie est associée au sacrifice de Jésus, qui offre sa vie par amour pour les hommes. Elle reçoit le disciple comme son fils, et à travers lui tous les disciples, actuels et futurs. Une nouvelle maternité, spirituelle, commence pour Marie ; elle sera, pour les siècles, la Mère de l'Église. L'Église, nouveau peuple de Dieu, elle la représentera comme nouvelle Eve, comme fille de Sion, *femme* de la nouvelle alliance.

Le quatrième évangile souligne la présence, au Calvaire, du *disciple que Jésus aimait*. Ce dernier fut parmi les premiers disciples de Jésus ; il passe pour le quatrième évangéliste, celui-là même qui a recueilli et transmis les paroles que Jésus crucifié a adressées à la Mère et au disciple bien-aimé. Il *reçoit* Marie comme mère et l'accueille dans sa foi et dans son amour.

La structure littéraire de Jean 19, 25-27 présente des caractéristiques typiques du quatrième évangile. *Un envoyé de Dieu* voit un autre personnage venir à lui, passer ou se tenir là. L'homme de Dieu désigne ce personnage par le mot *voici* et le fait voir tel que Dieu le voit dans son dessein, c'est-à-dire *sous un angle nouveau et inconnu jusque là*. Il ajoute des déclarations qui révèlent à des témoins ou à des auditeurs ce que Dieu seul sait ou ce à quoi il destine ce personnage, la mission qu'il lui confie. Ce *schéma de révélation* présente d'un côté ce que l'homme peut voir (*voici*) et de l'autre ce que Dieu veut, à partir de là, *révéler sur lui*.

Dès lors, qu'est-ce qui nous est révélé au Calvaire ? Avant de répondre, prenons deux autres exemples. Au début du quatrième évangile le Précurseur révèle, à deux reprises, que Jésus est *l'Agneau de Dieu* (1, 29 et 36). Selon le même schéma, Jésus révèle Nathanaël (1, 47). Cette présentation ajoute-t-elle une nouvelle dimension à la personne ? Jésus, en fait, ne *devient* pas l'Agneau de Dieu parce que Jean-Baptiste le dit ; par contre, ce dernier *révèle* à d'autres une

caractéristique de Jésus que lui-même connaissait déjà. Il en est de même dans le cas de Nathanaël : il ne *devient* pas un véritable Israélite, *mais* il est *révélé* comme tel à d'autres.

En est-il de même au Calvaire, pour le disciple que Jésus aimait ? Etait-il déjà *fils de Marie* avant la déclaration de Jésus en croix ? On peut l'affirmer, car l'Incarnation du Verbe de Dieu en Marie a fait participer cette dernière non seulement à la nature humaine qui se formait en elle, mais également à sa nature divine, inséparable de la première. *Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous* (Jn 1, 14). On prête à Bossuet cette affirmation : *Marie, Mère du corps naturel de Jésus Christ, Mère de son corps mystique, Mère de Jésus Christ, Mère des chrétiens.*

On peut donc dire que Marie a vécu une double maternité : la première, à la naissance de Jésus, dans la joie de Noël, et la seconde, durant toute la vie de Jésus et, avec lui, jusqu'au Calvaire. C'est l'enfantement de l'humanité pécheresse, sauvée par la souffrance et la mort du Christ en croix, à laquelle Dieu a voulu que Marie soit unie par ses propres souffrances. Cette douleur, Marie et Joseph l'ont eue en partage depuis la prédiction de Siméon au temple, au moment de la présentation de l'Enfant Jésus, quarante jours après sa naissance.

La veille de sa mort, Jésus a rappelé à ses apôtres, des hommes, que, s'ils connaissaient alors *l'affliction*, ils le verraient à nouveau dans une joie *que nul ne leur ravirait* (16, 23). Cette prophétie s'est réalisée en Marie et le disciple bien-aimé, tout proches de leur Maître crucifié au moment où il offrait sa vie pour sauver le monde du péché.

Dans le passage qui nous occupe - Jean 19, 25-27 - il y a en plus une double révélation. Jésus s'adresse d'abord à sa propre Mère et lui révèle qu'elle est la Mère du disciple ; ensuite seulement il peut aussi déclarer au disciple qu'il est fils de sa propre Mère. Du fait de cette double révélation, nous sommes en présence d'un texte *d'alliance réciproque*. Il établit publiquement un lien *filial-maternel* entre la Mère de Jésus et son disciple, devenu désormais le fils de Marie. De cette dernière est présenté le double titre de Mère de Jésus et de Mère de l'Église.

Le disciple la prit chez lui. Dans un texte si hautement symbolique, il est normal de ne pas prendre les paroles de Jésus comme une banale

préoccupation familiale. Tous les éléments de la séquence du Calvaire ont, chez Jean, une valeur prophétique. Notons que la Mère n'exprime aucun assentiment à la parole de Jésus alors qu'il est dit du disciple : *à partir de cette heure, le disciple la prit chez lui*. Que veut dire exactement l'évangéliste par cette dernière affirmation ?

L'expression *chez lui* a été traduite de bien des manières. Pour en découvrir le sens, il nous faut, une fois de plus, recourir au texte grec : *eis ta idia* peut se traduire par : *dans ses biens les plus personnels, les plus profonds*. Dans le quatrième évangile, cette expression revient plusieurs fois. En 1, 11 : *il est venu dans ses biens personnels* (= *chez lui*). En 8, 44 : le démon tire le mensonge *de son propre fonds*. En 16, 32 : les disciples dispersés s'en iront, chacun *de son côté*.

On voit bien que l'expression ne désigne pas une demeure matérielle, une maison. Il s'agit de biens personnels d'ordre intérieur, spirituel. Les biens propres du disciple par excellence ce n'est pas sa maison, mais sa foi, son amour de disciple bien-aimé et sa profonde charité. C'est au milieu de ces biens-là que le disciple reçoit la Mère de Jésus comme sa propre mère.

Par ces dernières paroles, si riches de sens, Jésus établit une alliance réciproque entre les deux êtres les plus chers :

Femme, mon disciple est désormais ton fils.

Disciple, ma mère est désormais ta mère.

Telle est « *Marie, l'Église en sa source* », comme l'écrivent Joseph Ratzinger et Hans Urs von Balthasar.⁷ A l'heure de sa mort qui est l'heure du salut de l'humanité et de la naissance de l'Église, Jésus propose donc au disciple bien-aimé de prendre pour mère Marie, la *Femme*, la Mère de l'Église, de la recevoir comme l'un de ses biens spirituels les plus précieux. Et le disciple accueille dans la foi Marie comme sa mère. Il s'enrichit d'un bien nouveau : la mère de son Seigneur devient sa propre mère. De ce fait, il revêt lui-même une qualité nouvelle : il devient Fils de Marie, et cette qualité le fait ressembler plus profondément à Jésus lui-même.

Marie, Mère de l'Église. L'accueil de Marie par le disciple est bien la réponse que Jésus attendait de lui, la réponse à une alliance proposée. En

⁷ Publié en français en 1981, sous le titre de *Marie Première Église*.

effet, nous sommes face à une structure d'alliance : présentation des personnes, paroles du médiateur - Jésus, en l'occurrence - et acceptation du peuple des disciples en la personne de Jean, qui les représente tous ici. Jésus, le Révélateur du Père, propose au disciple d'entrer dans la Nouvelle Alliance par une démarche spécifique qui consiste à accueillir Marie, l'Eglise-Mère, la véritable Nouvelle Jérusalem. Le disciple accepte cette proposition de Jésus et entre dans cette Alliance. Par les paroles de Jésus, paroles d'alliance, l'Eglise acquiert une *dimension mariale* et la *maternité de Marie devient un héritage de l'homme (...), un don que le Christ lui-même fait personnellement à chaque homme.*⁸

Désormais l'Eglise sera donc mariale. Marie est dans l'Eglise comme son archétype et, en même temps, elle fait l'objet de la foi de l'Eglise. De même que Jean au pied de la croix est devenu Fils de Marie, ainsi tout disciple de Jésus est désormais fils de Marie ; l'Eglise universelle, communauté des disciples du Christ, si elle est telle que Jésus l'a voulue et veut qu'elle soit jusqu'à la fin des temps, est une Eglise à caractère marial, une Eglise dont les membres sont, par la grâce de Dieu et par leur foi, fils et filles de Marie, communauté rassemblée autour de leur Mère. Cette Eglise est aussi la nôtre aujourd'hui, même si, hélas, Marie n'y a pas encore toute sa place. C'est dans l'Eglise que Marie est également notre Mère. Cela signifie que l'Eglise est plus grande que Marie ; l'Eglise est le Corps du Christ, Marie est un membre de ce Corps, le plus saint, sans doute, mais « seulement » un membre.

Mission accomplie. Après avoir présenté cette révélation dernière de Jésus mourant, l'évangéliste conclut :

Après cela, sachant que dès ce moment-là tout était achevé (...), Jésus dit : 'Tout est accompli' ; et, inclinant la tête, il livra l'Esprit (Jn 19, 28-30).

La révélation de la maternité spirituelle de Marie fut le dernier acte de la mission que Jésus avait reçue de son Père. L'Eglise est née, *sacrement du salut et de l'unité de tous les hommes* (cf. Jn 4, 34 ; 6, 38 ; 17, 4 ; 13, 1). Le Sauveur peut donc, dès lors, entrer librement dans la mort en décidant d'*incliner la tête*. Il le fait en *livrant l'Esprit* à cette Eglise qui est l'œuvre de toute sa vie terrestre et à laquelle il a voulu associer sa Mère jusqu'au bout, même jusque dans l'éternité.

⁸ Cf. Jean-Paul II, *La Mère du Rédempteur*, n° 45.

Désormais, sous la conduite de l'Esprit Saint, Marie est appelée, comme Mère de l'Eglise, à vivre et la dualité avec l'Esprit et la multiplicité au cœur de l'Eglise. Elle devient coopératrice privilégiée de l'Esprit qui va confirmer l'Eglise du Christ à la Pentecôte et l'envoyer vers toutes les nations. Avec lui, Marie va contribuer, pour sa part, à faire de l'Eglise la grande famille humaine dont Dieu est le Père, Jésus, *le premier-né d'une multitude de frères* (Rm 8, 29) et l'Esprit Saint, le sanctificateur.

A partir de la mort de Jésus en croix et jusqu'à son Ascension, les quatre évangélistes n'évoquent plus Marie, Mère de Jésus. Les femmes qui se sont rendues à l'ensevelissement du corps de Jésus « *regardèrent le tombeau et comment son corps avait été placé. Puis elles s'en retournèrent et préparèrent aromates et parfums* » (Lc 23, 55).

Il est permis de penser que Marie, qui retenait dans son cœur les paroles de Jésus, avait aussi conservé ce qu'il avait annoncé à plusieurs reprises : sa passion, sa mort et les trois jours de son ensevelissement.

Deux disciples de Jésus, Joseph d'Arimatee et Nicodème, se chargèrent de détacher de la croix le corps de Jésus et de l'envelopper de banderoles, avec des aromates. *En raison de la préparation des Juifs, et comme ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus* (Jn 19, 38-42). Il ne nous est pas dit dans les Ecritures où se trouvaient alors Marie et le disciple que Jésus aimait. Beaucoup d'artistes l'ont imaginé.

En ce samedi saint, une immense peine demeure dans le cœur de Marie. Son fils est mort en sa nature humaine et a été mis sous terre. Il partage jusque-là la condition des hommes, à cause de son grand amour pour l'humanité. Il lui a fallu cette sinistre descente pour qu'il pût « *remplir toutes choses* » et régner en Seigneur sur l'univers (Ep 4, 9-10).

Et cependant on peut penser que la Mère de Jésus fut la seule personne qui croyait fermement à la résurrection de son Fils, le troisième jour. Jésus ne l'avait-il pas laissé entendre à ses parents dès l'âge de douze ans, en disparaissant pendant trois jours ? (cf. Lc 2, 46) Et Jésus ne les a-t-il pas mis au courant de la mission à laquelle il allait se consacrer : fonder son Eglise ? Aux apôtres le maître a annoncé trois fois ce qui l'attendait. Ainsi la foi de l'Eglise en la résurrection du Christ remplissait le cœur de Marie en ce jour de deuil. Depuis que l'ange Gabriel l'avait quittée, elle vivait de la foi, sans autre apparition. Elle

croyait en la résurrection de son Fils et n'avait pas besoin, comme les apôtres, que Jésus la confirmât dans sa foi en ce samedi. Non seulement l'Écriture n'en dit rien, mais Jésus dit à Thomas :

Parce que tu m'as vu, tu as cru : bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru (Jn 20, 29).

Marie a conservé durant toute sa vie cette attitude de foi que sa cousine admirait déjà en elle :

Bienheureuse celle qui a cru : ce qui lui a été dit de la part du Seigneur s'accomplira (Lc 1, 45).

Marie apparaît comme le modèle de tous les chrétiens qui n'ont pas vu Jésus ressuscité, mais qui n'en croient pas moins à sa résurrection.

Humilité et amour. Revenons au début de cette « vie sainte » que nous venons de parcourir, guidés par l'apôtre Paul, dans le chapitre deuxième de sa *lettre au Philippiens* :

Comportez-vous ainsi entre vous comme on le fait quand on connaît Jésus Christ : lui qui est de condition divine n'a pas retenu de force d'être l'égal de Dieu. Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur (Ph 2, 6-7).

Aucun texte ne résume mieux que cette hymne le sens spirituel de toute la descente, de tous les abaissements du Verbe de Dieu se faisant homme. En prenant chair, il venait sauver l'humanité qu'il avait créée par amour et qui était incapable de se relever sans l'aide de Dieu. D'abaissement en abaissement, l'amour infini de Jésus pour ses frères humains devenait de plus en plus intense et manifeste. Le jour où il s'est engagé dans sa passion, sa mort et son ensevelissement, le Sauveur a laissé à ses apôtres ce qui a fait le sens de toute son existence humaine :

Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour celui qu'il aime (Jn 15, 12-13).

TROIS ETAPES DE MONTÉE EN DIEU DE JÉSUS RESSUSCITÉ

4^{ème} ÉTAPE

DIEU A ‘SUREXALTÉ’ SON FILS

Jusqu’ici nous avons suivi la longue descente du Verbe de Dieu se faisant chair, s’abaissant jusqu’à mourir sur une croix, jusqu’à rejoindre, par sa mort, toute l’humanité de l’Ancien Testament en attente du salut. Jésus lui-même avait annoncé aux apôtres, dès l’entrée en sa passion :

Maintenant le Fils de l’homme est glorifié et Dieu a été glorifié par lui ; Dieu le glorifiera en lui-même, et c’est bientôt qu’il le glorifiera (Jn 13, 31-32).

C’est pourquoi Dieu l’a souverainement élevé - surexalté - et lui a conféré le NOM qui est au-dessus de tout nom (Ph 2, 9).

Après avoir demandé à son Fils et obtenu de lui de pousser son obéissance jusqu’à mourir en croix entre deux malfaiteurs, le Père, dans son infini amour, l’a *surexalté*. La réponse du Père à l’obéissance du Fils fut plénière, comme avait été plénier le don du Fils en son amour. Car la mort de Jésus et son ensevelissement de trois jours sous terre, exprimaient l’amour suprême du Fils pour son Père : lui ramener l’humanité pardonnée et sanctifiée, le nouveau peuple de Dieu, l’Eglise sainte.

A. JESUS ENTRE RESURRECTION ET ASCENSION

Les quarante jours de ce temps « mi-humain, mi-divin », Jésus les emploie à former, affermir et sanctifier ceux qui devaient continuer son œuvre, particulièrement ses apôtres.

La première semaine, Jésus l'a consacrée, avant tout, à affermir la foi de ses disciples, voire à la leur redonner, par ses apparitions. A « *l'autre disciple* », probablement Jean, il a suffi de voir le tombeau vide pour croire que Jésus est ressuscité (Jn 20, 8).

Quant aux autres, ils *n'avaient pas encore compris l'Écriture selon laquelle Jésus devait se relever d'entre les morts* (Jn 20, 9).

Jésus a bien su adapter sa parole pour faire comprendre à ses disciples ce qui s'était passé, comme à ces deux qui se rendaient à Emmaüs. Un long parcours leur a été nécessaire pour comprendre les Écritures, avant de partager avec leur mystérieux compagnon le repas - eucharistique (Lc 24, 13-32).

Aux dix apôtres réunis, Jésus dut montrer les plaies de ses mains et de ses pieds et partager du poisson avec eux (Lc 24, 36-43).

Les réticences et l'incrédulité de l'apôtre Thomas sont connues. Seulement après avoir été invité à toucher les mains de Jésus et enfoncer sa main dans le côté du Seigneur, il cessa *d'être incrédule et devint un homme de foi*. Jésus se permit d'insister et pour Thomas et pour tous les membres de l'Église à venir,

Parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru (Jn 20, 24-29).

Désormais c'est par cette foi que les chrétiens entrent en communion avec le Christ ressuscité, comme Marie, qui s'appuie et sur les affirmations de l'ange Gabriel et sur celles de son Fils, Jésus.

Jésus ressuscité est-il apparu à sa Mère ? On a beaucoup écrit sur la – voire les – visite(s) de Jésus ressuscité à sa Mère, en dépit du silence des Écritures. Vu la foi vive de Marie et son absence totale dans les récits sur les quarante jours que le Ressuscité a consacrés à former ses apôtres, on peut penser que Jésus n'était pas apparu à sa Mère comme à ses apôtres, eux qui avaient tous besoin d'un signe pour croire.

La foi de Marie était d'une autre profondeur. Déjà Elisabeth avait admiré la foi absolue de Marie, sa cousine :

Bienheureuse celle qui a cru : ce qui lui a été dit de la part du Seigneur s'accomplira ! (Lc 1, 45).

Marie et Joseph, justement, ont vécu dans cette foi durant les années de la vie de la Sainte Famille à Nazareth. A l'âge de douze ans déjà, Jésus leur a fait entrevoir l'avenir qui l'attendait, en particulier à travers les trois jours où il était perdu puis retrouvé au Temple.

Mais eux ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Puis il descendit avec eux à Nazareth ; il leur était soumis ; et sa mère gardait tous ces événements dans son cœur (Lc 2, 50-51).

Comme il devait le faire plus tard pour les apôtres, Jésus préparait progressivement ses parents à ce qui les attendait. La première confiance de Jésus aux apôtres, bien avant sa mort, était fort claire à ce sujet :

Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit mis à mort, et que, le troisième jour, il ressuscite (Lc 9, 22).

Au Calvaire, la Mère de Jésus s'entend dire : « *Femme, voici ton fils !* ». Elle demeure désormais *la Mère* du disciple de Jésus et, en lui, de tous les disciples ; ils forment ensemble le Corps-Humanité du Christ - son humanité de surcroît- dont il reste la Tête.

Le Disciple s'entend dire : « *Voici ta Mère* » et l'évangéliste ajoute que depuis cette heure-là, ce disciple, au nom de tous les disciples de Jésus, l'accueille dans ce qu'il a de plus profond en lui (*eis ta idia*), à savoir l'amour de Jésus et de la Mère de Jésus, laquelle devient sa propre mère.

Mais cette dernière volonté de Jésus mourant ne sera pleinement effective qu'après les quarante jours que Jésus ressuscité consacre à relever, raffermir et enseigner ses disciples. Il faut y ajouter les dix jours que les apôtres, avec la Mère de Jésus et les premiers disciples de Jérusalem, ont passés ensemble dans la prière et le choix du nouveau douzième apôtre, Matthias, *qui fut dès lors adjoint aux onze apôtres* (Ac 1, 12-26). La Pentecôte viendra, finalement, comme *la confirmation* et comme l'envoi des témoins dans le monde entier.

Jésus prépare les apôtres à proclamer l'Évangile. Après avoir consolidé les apôtres et les disciples, Jésus promet aux siens une importante effusion de l'Esprit Saint :

Vous, c'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés d'ici quelques jours (Ac 1, 5). Et Jésus insiste : Vous allez recevoir une puissance, celle du Saint-Esprit qui viendra sur vous (Ac 1, 8).

Ce don de l'Esprit est proche. Il va falloir s'y préparer, ce qu'ils vont faire en demeurant *dans la ville*, selon l'ordre même du Seigneur (Lc 24, 49).

En leur promettant l'Esprit, Jésus leur indique la mission qu'ils auront à accomplir sous la direction et avec la force de l'Esprit :

Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre (Ac 1, 8 ; Mc 16, 15-16).

Cette mission comporte un double aspect :

- Devenir témoins (martyrs) de Jésus ressuscité, alors que ce sont des hommes qui ont peur ;
- Proclamer l'Evangile jusqu'au bout du monde (évangéliser), alors que, pêcheurs de Galilée, ils ne sont jamais sortis de la Palestine.

Ils avaient vraiment besoin de toute la puissance de l'Esprit ! Ils sont alors rassemblés pour prier *jusqu'à ce qu'ils soient, d'en haut, revêtus de puissance* (Lc 24, 49), de la puissance même de l'Esprit Saint, cet Esprit qui, en Marie, avait fait naître Jésus. Marie, Mère de Jésus, était capable de rassurer cette jeune Eglise et de la préparer à accueillir la puissance de l'Esprit Saint.

B. LA PRESENCE PERMANENTE DE JESUS

L'évangile de Matthieu s'achève par une phrase brève, surprenante dans la bouche d'un Jésus qui est sur le point de monter au ciel.

Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps (Mt 28, 20).

Celui qui est sur le point de les quitter pour le ciel est le même qui leur promet d'être avec eux tous les jours. Jésus a donc deux manières d'être avec les disciples et donc avec nous puisqu'il ajoute : *jusqu'à la fin des temps*, jusqu'à son retour définitif. En d'autres termes, depuis que le Verbe de Dieu s'est incarné en Marie, il ne nous a jamais

abandonnés et ne nous abandonnera plus jamais. Dieu seul peut réaliser, par l'Eucharistie, pareil miracle.

Inspirons-nous de la Bible pour bien vivre de la promesse du Sauveur, de sa présence définitivement avec nous. Le Verbe éternel, le Fils de Dieu, existe depuis toujours et pour toujours ; il est partout présent, sans commencement et sans fin. De même le Père et l'Esprit Saint. Mais Jésus, Dieu fait Homme, de sa naissance à sa montée au ciel, a été visiblement et sensiblement parmi les siens.

Pour comprendre la dernière phrase de Jésus, il nous faut revenir à l'institution de *l'Eucharistie* au cours de son dernier repas avec ses disciples.

Il prit du pain, et après avoir rendu grâce, il le rompit et le leur donna en disant : Ceci est mon corps donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Et pour la coupe, il fit de même après le repas, en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang versé pour vous (Lc 22, 19-20 ; Mt 26, 26-29 ; Mc 14, 22-25 ; 1 Co 11, 23-26).

L'Eucharistie de ce jeudi saint allait être scellée par la mort de Jésus. Célébrée le jeudi soir, avec les apôtres, elle a été offerte à Dieu le vendredi saint, par la passion et la mort du Sauveur. Cette Eucharistie est unique ; Jésus ne l'a pas renouvelée, mais il a dit clairement à ses disciples : *Faites ceci en mémoire de moi* (Lc 22, 19). L'apôtre Paul le répète dans sa *première épître aux Corinthiens* (11, 24). Jésus se rend donc présent chaque fois que l'Eglise, par ses ministres, célèbre l'Eucharistie en mémoire de Jésus Christ.

D'une façon plus large, le document de *Vatican II* sur la *Sainte Liturgie* nous assure, au numéro 7,

que le Christ est toujours là, auprès de son Eglise, surtout dans les actions liturgiques. Il est là présent dans le sacrifice de la Messe, et dans la personne du ministre, le même s'offrant maintenant par le ministère des prêtres, qui s'offrit alors lui-même sur la croix et, au plus haut point, sous les espèces eucharistiques.

Il est là présent par sa vertu dans les sacrements au point que, lorsque quelqu'un baptise, c'est le Christ lui-même qui baptise.

Il est là présent dans sa parole, car c'est lui qui parle tandis qu'on lit dans l'Eglise les Saintes Ecritures.

Enfin il est là présent lorsque l'Eglise prie et chante les psaumes, lui qui a promis : là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux (Mt 18, 20).

Effectivement pour l'accomplissement de cette oeuvre par laquelle Dieu est parfaitement glorifié et les hommes sanctifiés, le Christ associe toujours l'Eglise, son Epouse bien-aimée, qui l'invoque comme son Seigneur et qui passe par lui pour rendre son culte au Père éternel.

De façon plus large encore Jésus nous est présent lorsque nous le prions ou lorsque nous accomplissons sa volonté.

C. L'EGLISE AU CENACLE AVEC MARIE

(Ac 1, 12-15)

Après le départ de Jésus pour le ciel, que va-t-il se passer ? Les disciples n'en savent pas grand-chose dans l'immédiat. *Ils fixaient encore le ciel où Jésus s'en allait*, mais des anges se présentent pour leur ouvrir de nouveaux horizons :

Ce Jésus qui vous a été enlevé pour le ciel viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller (Ac 1,10-11).

Devant les apôtres s'ouvre le temps d'une espérance, d'une attente : il reviendra, celui qui vient de les quitter ! Mais ils ne savent ni quand, ni comment aura lieu l'ultime visite (la parousie) du Seigneur.

Si Marie était présente à l'Ascension de son Fils au ciel, elle l'a vécue en silence. Mais après le départ de Jésus, la Mère de l'Eglise rassemble les apôtres et les croyants de Jérusalem, le petit nombre, pour les préparer tous à ce que Jésus leur a promis : le don de l'Esprit Saint. Ainsi s'ouvre pour les apôtres et tous les disciples le temps de l'Eglise, entre le départ et le retour glorieux du Seigneur Jésus, et ce temps est aussi le nôtre. Durant ce temps, Jésus reste mystérieusement avec les siens : *Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps* (Mt 28, 20). De la part du Père, il leur donne l'Esprit Saint en vue de leur mission, qui est de propager et de vivre la foi. Ils devront réaliser cette mission tout au long de l'histoire des hommes, dans tous les pays, par la fondation et la croissance de l'Eglise.

Le récit des *Actes des Apôtres* (1, 12-15) révèle l'Eglise telle qu'elle se présente à l'Ascension et telle qu'elle sera à la Pentecôte, lorsque l'Esprit la confirmera : les onze Apôtres sont nommés d'abord, comme il se doit, puis *tous*, c'est-à-dire *quelques femmes dont Marie la Mère de Jésus et avec les frères de Jésus*, le tout formant *un groupe d'environ cent vingt personnes* et que Pierre appelle *frères*. Dès les origines on voit l'Eglise constituée, d'une part, des Apôtres (les onze puis à nouveau les douze après l'élection de Matthias) qui ont un rôle propre dans l'Eglise et, d'autre part, de l'ensemble des croyants dont font aussi partie les apôtres, et qui sont tous réunis autour d'une autre personne, la seule qui soit nommée par son nom, *Marie, la Mère de Jésus*, devenue, au Calvaire, la *Mère de l'Eglise*. De l'Eglise, elle est aussi, comme toujours, l'humble servante. Son rôle est de stimuler la prière de l'Eglise, aux origines et encore maintenant. Aux apôtres reviennent également certaines responsabilités particulières.

L'Eglise, une communauté priante. Pour les disciples de Jésus, la prière est une expérience neuve que la présence active de Marie leur apprend à mieux vivre. Durant le ministère public de Jésus, on ne voit pratiquement jamais les disciples prier. Ils disent bien : *apprends-nous à prier*, en voyant Jésus prier longuement son Père. A ces Juifs la prière de Jésus apparaît comme une sorte d'expérience nouvelle et unique et cependant enracinée dans leur tradition spirituelle. Jésus leur apprend le *Notre Père* qui exprime la relation fondamentale du croyant à Dieu. Dans le concret de leur vie, les disciples ont aussi une autre expérience : ils s'adressent à Jésus et leur prière est un vrai dialogue avec le Seigneur vivant parmi eux, compagnon de route au milieu du groupe. C'est à lui qu'ils présentent leurs demandes, c'est lui qu'ils adorent, qu'ils remercient ... Leur expérience de vie aux côtés de Jésus, leur maître, est unique, directe.

La prière chrétienne avec Marie. Dès le départ de Jésus, à l'Ascension, et en attendant son retour, on voit que les disciples, réunis au Cénacle, sentent la nécessité de se mettre à prier ; ils s'adressent désormais à Jésus qui, lui aussi, est *aux cieux*, comme le Père et l'Esprit, tandis que les croyants sont sur la terre. Désormais leur prière sera basée sur la foi au Christ ressuscité et monté au ciel, que les priants ne voient et ne sentent plus. Comme dans le *Notre Père*, il doit y avoir, dans la prière des disciples du Christ, un va-et-vient constant – il faut monter et

descendre l'échelle de Jacob reliant le ciel et la terre : *sur la terre comme au ciel*. C'est ce que fait Etienne : *Voici que je contemple les cieux ouverts*, déclare-t-il, *et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu* (Ac 7, 56). Si la prière a besoin de la foi, cette dernière s'acquiert ou se renouvelle sans cesse par la prière.

Telle est la première expérience de l'Eglise au Cénacle : la prière de foi, qui est une relation personnelle et communautaire entre le monde visible de la terre et le monde invisible du Ciel.

Marie, dans sa foi et son amour pour Jésus, avait appris cette prière durant le ministère public de Jésus. Quand elle était séparée de son Fils, elle le rejoignait dans la prière, son lien spirituel avec lui. La Mère de Jésus pouvait donc apprendre à la jeune Eglise cette prière de foi. Marie avait de l'avance sur la communauté, par sa grâce propre, fruit en elle de l'Esprit Saint, et par son expérience. Le *Magnificat*, toujours chanté dans l'Eglise, nous permet de communier à la prière de Marie et de la faire nôtre.

La prière d'espérance. La prière du Cénacle avait un autre caractère très nouveau : elle exprimait l'espérance toute jeune et nouvelle de l'Eglise des origines. Les anges de l'Ascension ont affirmé aux apôtres : Jésus reviendra. L'Eglise du Cénacle était donc tendue vers la venue imminente de l'Esprit Saint et le retour, que l'on croyait très proche, de Jésus en gloire. L'Eglise en attente, c'est l'Eglise en prière et sa prière constitue la traduction vivante de son espérance : l'Eglise attend désormais l'accomplissement des promesses qui lui furent faites par le Seigneur et cette attente trouve son expression première dans la prière.

Marie peut enseigner cette prière d'espérance à l'Eglise. Sa foi-espérance n'a-t-elle pas été louée par Elisabeth à la Visitation, qui fut comme la Pentecôte personnelle de Marie ? Elle est dite *Bienheureuse* parce qu'elle a cru que les paroles du Seigneur s'accompliraient. Elle a cru à l'accomplissement avant d'en avoir vu les premiers signes. L'espérance de la Mère de Jésus s'exprime spontanément dans la prière du *Magnificat*. Au Cénacle, Marie partage sa propre prière d'espérance avec l'Eglise primitive et l'initie ainsi à cette prière.

L'espérance n'est-elle pas la vertu typique du temps de l'Eglise, de ce temps qui relie l'Ascension du Seigneur à son retour en gloire ? Etonnamment, le mot *espérance* ne se trouve pourtant en aucun des

quatre Evangiles. Le verbe *espérer* est employé rarement et pas au sens fort et théologal de l'espérance chrétienne. On le trouve en Mt 12, 21, par exemple, qui est une citation de l'Ancien Testament ; dans Jn 5, 45 : les Juifs espèrent en Moïse ; en Lc 24, 21 : les disciples d'Emmaüs avaient espéré... mais au soir de Pâques, ils étaient déçus. Vivant avec Jésus, les disciples sont comme comblés, ils n'attendent rien, ils sont avec le Seigneur. Mais le texte des *Actes* (1, 14) nous fait voir de plus près à quel point la prière du Cénacle est une prière d'espérance, car *espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec persévérance* (Rm 8, 25).

L'Eglise prie avec assiduité. L'expérience chrétienne montre que l'Eglise, préoccupée par son présent, se sent surtout pressée d'agir. Cela lui est demandé par tout l'Evangile. Mais lorsque, avant d'être lancée dans la mission, elle se tourne vers l'avenir, elle doit surtout espérer et prier, comme au Cénacle, qui constitue pour elle comme un intense noviciat : elle n'a encore rien à faire ; elle attend et se prépare. *Tous, disent les Actes, étaient assidus à la prière.*

Un profond sentiment d'incomplétude anime l'Eglise au Cénacle. Sa foi est encore imparfaite. Les croyants n'ont pas encore saisi le sens ultime du mystère pascal du Seigneur. La résurrection de Jésus les a déjà confortés, mais seul l'Esprit promis les fera *entrer dans toute vérité*. Une telle attitude intérieure fait jaillir une prière qui entretient l'attente, la disponibilité. Il faut s'accrocher et prier *avec assiduité* ou *persévérance*. On traduit par ces termes le verbe grec, au participe, qui qualifie la prière du Cénacle - οὔτοι πάντες ἦσαν προσκαρτεροῦντες ὁμοθυμαδὸν τῇ προσευχῇ -. Le verbe signifie *tenir ferme à quelque chose*, donc *être assidu*, tenir de façon stable à quelque chose. Ce verbe manifeste, sur le plan religieux, que l'on tient ferme dans la foi et que l'on ne se décourage pas.

Deux autres précisions : d'une part, ce verbe est utilisé habituellement pour caractériser l'accueil de la Parole et surtout la prière de l'Eglise, après l'Ascension de Jésus. Il exprime donc une attitude de la foi-espérance de l'Eglise : sa fermeté et sa constance dans l'attente basée sur la Parole de Dieu et la prière, attitude nouvelle pour les disciples à partir de l'Ascension, donc aussi attitude typique du temps de l'Eglise où nous sommes. Dans un autre sens, d'autre part, ce verbe éclaire et complète celui que nous avons évoqué ci-dessus : *proskartéréō* est

parfois utilisé pour les personnes et signifie alors : *être de façon stable auprès de quelqu'un* et donc être à la disposition de quelqu'un. En Marc 3, 9 - seul emploi de ce verbe dans un Evangile - Jésus dit qu'il faut tenir une barque à sa disposition.

La prière de disponibilité. La prière *assidue* devient comme une offrande continuelle de l'Eglise à son Seigneur ; par avance, elle se met à la disposition de l'Esprit Saint pour la mission d'évangélisation qui lui est confiée. Cette offrande stable de l'Eglise constitue une démarche d'Alliance, enracinée dans celle de Marie à l'Annonciation. Dès l'Incarnation du Verbe, affirme *Lumen Gentium*, *Marie se mit tout entière à la disposition de Dieu, en se dévouant tout entière à la personne et à la mission de son Fils et Sauveur* (n° 56). Marie peut désormais partager avec l'Eglise sa vocation d'Epouse, qui l'attache à son Epoux, et de Vierge fidèle, qui tient ferme dans la foi. N'est-ce pas encore son rôle aujourd'hui à l'égard de l'Eglise, dont elle est l'exemple-type en tant que Vierge ? (*Lumen gentium* n° 63, 65)

La prière en vue de l'avenir. L'espérance de Marie et de l'Eglise est donc, plus qu'un simple espoir, une attitude de confiance devant l'impossible, devant la tâche qui les attend, en même temps qu'une foi totale en Dieu, à qui *rien n'est impossible* (Lc 1, 37). Dieu peut intervenir immédiatement en ce monde, et c'est le miracle. Il l'a fait au commencement de l'Eglise comme au temps de l'Evangile. Mais la véritable espérance, celle qui honore Dieu davantage, consiste à croire, dans l'obscurité de la foi, que Dieu intervient dans le temps, à travers la faiblesse des signes et des moyens humains. Il nous demande la fermeté dans la foi et la patience dans l'espérance, renouvelées sans cesse par une prière assidue.

Il faut aussi tenir dans le temps de l'histoire, car l'espérance a une dimension eschatologique (*eschaton* : la chose ultime, dernière). Cette prière soutient l'attente du retour du Seigneur et entretient le désir de l'accomplissement plénier de la création : *le Ciel nouveau et la terre nouvelle* (Is 65, 17 ; 66, 22 ; 2 P 3, 13 et Ap 21, 1), et le désir des créatures humaines qui ne naîtront à la plénitude de la vie que par leur mort, c'est-à-dire leur passage de ce monde limité dans le temps à celui de Dieu qui est éternel. L'Eglise attend et désire les réalités dernières comme les meilleures pour elle, car elles sont l'achèvement de la création en Dieu et l'accomplissement du dessein de Dieu dans les

Noces de l'Agneau (*Lumen Gentium* ch. 7). Pour maintenir vivante cette espérance, l'Eglise a toujours besoin de prier avec assiduité, illuminée par l'attente du retour du Seigneur.

Prier avec assiduité est donc une démarche chrétienne qui nous maintient fermement ouverts à l'avenir toujours devant nous, au retour glorieux du Seigneur. Ce n'est pas vers le passé que l'Eglise et les chrétiens sont tendus, mais vers l'avenir.

L'Eglise prie dans l'unanimité. Le texte des *Actes* précise : *tous étaient assidus unanimement à la prière*. L'adverbe signifie *d'un même cœur*, avec les mêmes sentiments. Rappelons-nous que Luc montre la communauté primitive n'ayant *qu'un cœur et une âme* (Ac 4, 32). A l'exception de Rm 15, 6, on ne trouve l'adverbe « unanimement » que chez Luc, dans les *Actes des Apôtres*. Luc est sensible à tout ce qui unit l'Eglise et la fait prier et vivre ensemble.

Prier d'un seul cœur. L'adverbe « unanimement », appliqué à l'Eglise et aux chrétiens des *Actes des Apôtres*, souligne la force de leur charité et de leur prière commune ; quelques exemples :

- 2, 46 : *unanimement* et assidûment, les croyants fréquentaient le Temple.
- 4, 24 : *unanimement* ils élevèrent la voix vers Dieu (après l'arrestation puis la libération de Pierre et de Jean).
- 5, 12 : les croyants se tenaient tous, *d'un commun accord*, sous le portique de Salomon.
- 15, 25 : nous avons décidé *d'un commun accord* de choisir des délégués au Concile de Jérusalem.
- Rm 15, 6 : Que *d'un même cœur* et d'une même bouche vous glorifiez le Père de notre Seigneur Jésus Christ !

En un sens plus profane, Luc, toujours dans les *Actes*, applique cet adverbe à un groupe, à une foule qui se met en action ensemble :

- Ac 7, 57 : les Sanhédrites se précipitèrent d'un seul cœur (tous ensemble) sur Etienne ;
- 8, 6 : les foules, unanimes, s'attachaient aux paroles de Philippe ;

- 12, 20 : les gens de Tyr et de Sidon tombèrent d'accord pour se présenter devant Hérode ;
- 18, 12 : sous le proconsulat de Gallion, en Achaïe, l'hostilité des Juifs à l'égard de Paul devint unanime ;
- 19, 29 : l'agitation gagna toute la ville et l'on se précipita en masse (d'un commun accord) au théâtre.

Prier de façon unanime, n'est-ce pas d'abord prier en commun ? Nous sommes donc ici à la naissance de la prière commune et liturgique de l'Eglise. Cette attitude n'est pas nouvelle, les Juifs la pratiquaient. Ici cette prière veut exprimer la conscience que les premiers disciples ont de l'Eglise qu'ils constituent ensemble : une communauté rassemblée avec Marie, autour de Jésus invisiblement présent (Mt 18, 20), le Corps du Seigneur rassemblé et uni à sa Tête, qui est le Seigneur Ressuscité.

La prière unanime de l'Eglise primitive entourant Marie permet à la Mère d'exprimer, de vivre sa maternité spirituelle par rapport à cette Eglise qu'elle a charge de rassembler, comme une mère rassemble sa famille. Au Calvaire, Jésus mourant lui avait confié son Eglise naissante, la réunification en Lui, le Sauveur, de tous les enfants de Dieu dispersés par le péché. Au Cénacle, Marie commence discrètement, dans la prière, sa tâche maternelle. Aujourd'hui encore, la Mère de l'Eglise doit remplir sa mission œcuménique.

La prière œcuménique avec Marie. Peut-on employer cette expression ? Les chrétiens ne sont-ils pas divisés précisément au sujet de Marie, hélas ? Cependant Marie a fait œuvre œcuménique en invitant les Eglises chrétiennes à prier ensemble, unanimement, ce qui est un élément essentiel de ce que Vatican II appelle *l'œcuménisme spirituel*.⁹

La prière unanime de l'Eglise au Cénacle avait donc pris consistance, comme le montre la communauté de Jérusalem, dont les *Actes des Apôtres* nous présentent à deux reprises une image idéale (2, 42-47 ; 4, 32-37). La même prière unanime peut, aujourd'hui encore, faire l'Eglise une et sainte, unique Corps de Jésus Christ. Enfanter une Eglise une est aussi le rôle de la Mère de l'Eglise jusqu'à la fin des temps.

⁹ Décret sur l'œcuménisme, n° 8.

D. MARIE ET L'ESPRIT TOUJOURS A L'ŒUVRE

A partir de la Pentecôte, Marie en mission sur terre se fait discrète, effacée, spirituelle, contemplative,

*n'affectant aucune prééminence, aucune autorité, se comportant comme une simple fille de l'Eglise, elle qui en est la protectrice et la Mère.*¹⁰

Un rôle caché ne signifie pas un rôle inactif. Le Concile Vatican II, rappelle, à ce sujet, la tradition de l'Eglise :

A partir du consentement que Marie apporta par sa foi au jour de l'Annonciation et qu'elle maintint dans sa fermeté sous la croix, cette maternité de Marie dans le développement de la grâce se continue sans interruption jusqu'à la consommation définitive de tous les élus (Lumen Gentium n° 62).

L'Assomption de Marie. Aucun texte proprement biblique ne parle de la mort de Joseph de Nazareth ; quant à la mort de Marie, nous n'avons sur elle que des textes non bibliques et plus tardifs. Sur le fait de leur mort, sur le moment et le lieu de ces morts, sur leurs tombes, rien dans la Bible. Les circonstances de la fin de leur vie auraient-elles quelque rapport avec le silence divin qui enveloppe la Résurrection de Jésus lui-même ? Un semblable silence entoure la naissance de Marie et de Joseph. Si les indices matériels sur la mort de Marie restent plus ou moins incertains, l'Eglise ne s'est pas moins souciée, au cours des siècles, d'approfondir la signification de la fin humaine de la Mère de Jésus ainsi que son entrée au ciel.

Saint Epiphane, vers 377, pose, le premier, la question : comment s'est achevée la vie de Marie ? Ne trouvant pas de réponse à sa question dans l'Ecriture, par respect pour le mystère, il se tait. La multiplication d'écrits apocryphes, dès le cinquième siècle, aura une grande influence sur l'iconographie mariale.

En Orient, à partir du septième siècle, on fête le jour de la naissance de Marie au ciel le 15 août. Les homélies sur l'Assomption se développent, surtout au huitième siècle. Au douzième siècle, avec de

¹⁰ G.-J. CHAMINADE, *Ecrits Marials*, I, n° 563.

nouveaux écrits, on célèbre l'Assomption corporelle de Marie. La fête du 15 août prend de plus en plus d'ampleur.

Avec le vœu de Louis XIII, en 1637, la fête de l'Assomption prend une importance de premier plan en France. Lors du Congrès marial de 1900 naît un mouvement ayant pour but de faire proclamer l'Assomption comme vérité de foi. Hésitations diverses, études approfondies, pétitions se succèdent. Le pape Pie XII reprend tout le dossier, consulte tous les évêques et autres savants et proclame l'Assomption de Marie comme vérité de foi, le 1^{er} novembre 1950.

La phrase essentielle de cette déclaration stipule que

l'Immaculée Mère de Dieu toujours Vierge, à la fin du cours de sa vie terrestre, a été élevée en âme et en corps à la gloire céleste.

Marie au Ciel. Marie est-elle morte ou non ? Rien n'a pu être défini ayant valeur de dogme. Assomption : le mot signifie que Marie est prise auprès de son Fils. Elle le découvre dans la gloire et le connaît ainsi de façon nouvelle. Conforme au Christ en sa royauté, Marie reçoit le titre de *Reine de l'Univers*.

L'Assomption donne à Marie une *connaissance* MATERNELLE UNIVERSELLE. Ressuscitée en son Fils, en corps et en son âme, elle connaît personnellement tous les hommes dont elle est la Mère, pour les guider vers son Sauveur. Elle a aussi une *activité* maternelle UNIVERSELLE qui lui permet de remplir pleinement son rôle de Mère de tous les hommes grâce à son activité multiforme et disponible envers tous et chacun.¹¹

Marie dans la gloire, en corps et en âme, devient L'ICONE DE L'EGLISE RESSUSCITEE, son *prototype*, le signe de l'Eglise encore en chemin vers son accomplissement plénier. On voit en Elle ce que sont la route chrétienne et la destinée finale du chrétien, pour laquelle Dieu a créé le cosmos et tous les êtres qu'il contient. Marie est la Femme que peint l'*Apocalypse*, comme nous le verrons plus loin.

Le rôle de Marie au ciel. C'est une question délicate que celle du rôle de Marie au ciel, aussi bien par rapport à son Divin Fils que par rapport à l'Eglise et à l'humanité. Au ciel comme sur la terre, Marie reste *la*

¹¹ *Lumen Gentium*, n° 62.

Servante du Seigneur. Ce que nous avons évoqué ci-dessus pourrait faire croire que l'action de Marie au ciel est pareille à celle de Jésus. Il n'en est rien. Paul écrit sans ambiguïté à Timothée :

Unique est notre Médiateur selon les paroles de l'Apôtre : 'Car, il n'y a qu'un Dieu, il n'y a aussi qu'un Médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, homme lui-même, qui s'est donné en rançon pour tous (1 Tm 2, 5-6, cité dans Lumen Gentium n° 60).

Pendant le rôle maternel de Marie à l'égard des hommes n'offusque ni ne diminue en rien cette unique médiation du Christ : il en manifeste au contraire la vertu.

Car toute influence salutaire de la part de la bienheureuse Vierge sur les hommes a sa source dans une disposition purement gratuite de Dieu : elle ne naît pas d'une nécessité objective, mais découle de la surabondance des mérites du Christ ; elle s'appuie sur sa médiation, dont elle dépend en tout et d'où elle tire toute sa vertu. L'union immédiate des croyants avec le Christ ne s'en trouve en aucune manière empêchée, encore moins détournée, mais au contraire aidée (Lumen Gentium n° 60).

L'Eglise n'hésite pas à reconnaître cette fonction subordonnée de Marie ; elle en fait continuellement l'expérience et elle la recommande à la piété des fidèles pour que, soutenus par cette aide maternelle, ils s'attachent plus étroitement au Médiateur et Sauveur, Jésus Christ (*Lumen Gentium* n° 62). Le cierge pascal du Samedi Saint est unique, mais il est capable d'allumer des dizaines, des centaines de cierges sans aucunement diminuer lui-même.

5^{ème} ÉTAPE

LE NOM DE JÉSUS EST EXALTÉ

Afin qu'au Nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre (Ph 2, 9).

Un autre don que fit le Père à son Fils ressuscité c'est *qu'Il lui a conféré le NOM qui est au-dessus de tout nom (Ph 2, 9)*, le nom de SEIGNEUR. Dans l'Ancien Testament grec, ce terme désigne le nom imprononçable de Dieu lui-même (cf. Ex 3, 15). Ce Nom n'est pas qu'un titre : il exprime le rôle que joue le Sauveur ressuscité sur tout l'Univers.

Le Père a mis en œuvre son énergie, sa force toute-puissante dans le Christ, lorsqu'Il l'a ressuscité des morts et fait asseoir à sa droite dans les cieux, bien au-dessus de toute Autorité, Pouvoir, Puissance, Souveraineté et tout autre NOM qui puisse être nommé, non seulement dans ce monde, mais encore dans le monde à venir. Oui, il a tout mis sous ses pieds et il l'a donné, au sommet de tout, pour tête à l'Eglise qui est son corps, la plénitude de Celui que Dieu remplit lui-même totalement (Ep 1,19-23).

A. LE SAINT NOM DE MARIE

Si le Nom divin de Jésus est bien au-dessus de tout nom, celui de Marie, cependant, participe à la grandeur de celui de son Fils. Il nous rappelle la sainteté unique de la Mère de Dieu. Le nom de Marie nous rappelle la plénitude de grâce dont Dieu l'a comblée. Dans l'Eglise, le saint Nom de Marie est le seul vrai nom donné à la future Mère de Dieu. Il représente sa personne très sainte, sa vie et sa mission en faveur de l'Eglise et du monde.

Vatican II (*Lumen Gentium* n° 59) n'hésite pas à présenter Marie,

exaltée par le Seigneur comme Reine de l'Univers afin de ressembler plus parfaitement à son Fils, Seigneur des seigneurs.

C'est bien le Seigneur Jésus qui exalte sa Mère, comme lui-même a été exalté par Dieu, son Père. Le Seigneur Jésus fait participer sa Mère à sa royauté et à sa propre seigneurie. C'est dans ce sens qu'il faut lire le chapitre 12 de l'*Apocalypse*, qui évoque *un signe grandiose, une Femme*. Qui est-elle ? Que fait-elle ?

Pour bien lire l'*Apocalypse* de saint Jean il faut une certaine initiation, car il s'agit d'un genre littéraire très particulier et qui nous est peu familier, à nous les occidentaux du XXI^{ème} siècle.

B. LE MESSAGE DE L'APOCALYPSE, ch. 12

Le genre littéraire de l'*Apocalypse*. Connaître le genre littéraire permet de mieux rejoindre l'auteur du texte qu'on lit ou étudie. On se trouve tantôt devant un texte historique, tantôt devant une parabole ou une apocalypse, etc. Le livre de l'*Apocalypse*, dernier de la Bible, n'est pas la transcription de visions sans aucun rapport avec le reste de l'Écriture, mais il s'enracine dans une longue tradition qui doit beaucoup, notamment, au prophète Ezéchiel. D'autres livres sacrés comportent également des textes apocalyptiques, en particulier :

Joël, ch. 1 : le fléau des sauterelles (cf. Ap 9, 7-11) ; ch. 3-4, sur l'ère nouvelle et le jour de Yahvé.

Zacharie, ch. 1 à 6, avec ses huit visions (cf. Ap 6, 1-9) et Zacharie 1, 7-17 et les cavaliers.

On peut aussi rappeler ici les discours apocalyptiques de Jésus : Mt 24, 4-44 ; Mc 13, 5-35 ; Lc 21, 8-31.

Principes fondamentaux de lecture :

1^{er} PRINCIPE : NON LA CHRONOLOGIE MAIS LA TYPOLOGIE

L'auteur ne suit pas l'ordre chronologique comme un historien. Par le télescopage du temps, il veut mettre en relief une typologie qui s'intéresse non pas aux individus et à ce qui est particulier, mais aux personnes et aux faits qui sont révélateurs de l'ensemble de l'histoire, du commencement à la fin, avec un intérêt particulier pour deux moments : le commencement et la fin. Ce qui domine c'est donc la *signification* des faits. Une telle démarche est proche de celle des paraboles.

Les faits peuvent même *s'entrecouper*. En Ap 12, 2, *les douleurs de l'enfantement* - qui évoquent spécialement le Calvaire et l'enfantement, et donc à la fois Bethléem (enfantement sans douleur) et le Calvaire (enfantement douloureux). Une telle évocation de Marie rapproche le début et la fin de l'histoire de Jésus, sa vie humaine entière, où Marie tient le rôle de Mère.

Des réalités distinctes dans l'histoire peuvent être fondues dans le texte de l'*Apocalypse* : Israël, Marie, l'Eglise sont représentés par la même figure de la Femme. Marie, Mère du Messie, est une femme réelle ; Israël et l'Eglise sont mères au sens large et symbolique.

2^e PRINCIPE : LA PROXIMITÉ AVEC LE GENRE PROPHÉTIQUE

Le genre apocalyptique s'apparente au genre prophétique, car l'un et l'autre sont orientés vers l'avenir. Cependant ils diffèrent sur plusieurs points :

- Le prophète s'exprime surtout par des oracles, peu par des visions. L'auteur de l'*Apocalypse* est plutôt un visionnaire : *Je vis...*
- Le message de l'*Apocalypse* se développe plus à travers des images, des évocations, des descriptions symboliques que par des paroles intelligibles et logiques. Dans l'univers de l'apocalypse beaucoup de termes sont pris en un sens symbolique : les bêtes, les chevaux, les sauterelles... la lune, le soleil, les étoiles..., l'Agneau..., sans oublier les chiffres.
- La parenté entre les genres apocalyptique et prophétique se vérifie encore par l'allusion, tout le long de l'*Apocalypse*, à de nombreux textes de prophètes ; le prophète Ezéchiel a pu être considéré comme *le père de l'apocalyptique*.¹²

3^e PRINCIPE : DES CHIFFRES ET DES SYMBOLES

Le genre apocalyptique a son langage propre, qui s'adresse à des initiés, c'est-à-dire à des personnes qui acceptent d'entrer dans ce genre littéraire particulier et loin de la logique de notre civilisation. Les mots

¹² Cf. Edouard COTHENET, *Le message de l'Apocalypse*, Paris, Mame, Plon, 1995, pp. 17-18.

sont pris au sens symbolique. Ainsi, la femme transportée au désert grâce au grand aigle, signifie l'Exode d'Israël, œuvre de Dieu.

Les *chiffres* surtout sont symboliques ; il faut en connaître le code pour bien saisir les textes apocalyptiques :

Le 3 symbolise Dieu au-dessus du temps : il est passé, présent, futur ; nous pouvons ajouter : Trinité.

4 est le chiffre de la terre, avec ses quatre points cardinaux et ses quatre éléments : la terre, l'eau, l'air, le feu.

Le 7 (3+4) symbolise une plénitude faite de l'union du ciel et de la terre, une totalité où se rejoignent le Créateur et la création.

Le 12 (3x4) symbolise une plénitude durable quasi céleste : la Femme couronnée de douze étoiles, en Ap 12, 1.

Le 10 symbolise une grandeur qui passe. Comparer le dragon aux dix cornes (Ap 12, 3) et la Femme aux douze étoiles.

Tous ces chiffres peuvent être multipliés les uns par les autres pour symboliser une plénitude plus grande encore, comme les 144 000 = 12x12x1000 (Ap 7, 4-8 ; 14, 1.3). Ce chiffre, par exemple, ne désigne pas un groupe restreint, comme l'interprètent les Témoins de Jéhovah, mais il désigne *une multitude incalculable*, un très grand nombre de personnes.

4^e PRINCIPE : LES AFFINITES AVEC LE PLATONISME

Le genre apocalyptique s'inspire beaucoup de la philosophie de *Platon* (vers 428 - vers 347 avant Jésus Christ). Pour ce philosophe, toute réalité humaine a sa perfection dans les idées, qui sont les types purs de chaque groupe d'êtres. Les combats des hommes peuvent ainsi être symbolisés par des combats d'anges (cf. Dn 10, 13. 21 ; Ap 12, 7-9).

Le *sens des visions* est habituellement donné par *des paroles* que l'auteur entend et qui interprètent la vision, souvent céleste, et en donnent le sens chrétien. Ap 12, 10-12 donne le sens des versets 7-9 : la lutte de Michel et de ses anges dans le ciel symbolise la lutte de Jésus et des chrétiens persécutés sur la terre.

Apocalypse 12 : texte et contexte. Le livre de l'*Apocalypse* fut composé vraisemblablement vers l'année 95, par l'apôtre Jean selon certaines traditions. Le mot apocalypse signifie *retirer un voile, révélation*, donc : découvrir, faire entrevoir une réalité cachée jusque là.

Le livre de l'*Apocalypse* se compose de trois sections d'inégale longueur :

- LA PREMIERE est plutôt prophétique : ch. 1-5.
- LA DEUXIEME est typiquement apocalyptique : ch 6-18, avec un schéma habituel à ce genre de textes : les préludes de la fin des temps (ch. 6-7) et le septénaire des trompettes (ch. 8-11, 18), les épreuves et la grande confrontation qui présentent les acteurs du drame (11, 19-14) et le septénaire des coupes (15-18).
- LA TROISIEME section présente l'accomplissement final : les noces de l'Agneau et de l'Eglise (ch. 19-22, 5) et la liturgie de conclusion (ch. 22, 6-21).

Le passage sur LA FEMME ET LE DRAGON (12, 1-17) ouvre donc la deuxième partie de la seconde section de l'*Apocalypse* : le temps des épreuves. Ce chapitre présente les premiers acteurs du drame : le signe de la Femme victorieuse et celui du dragon vaincu.

La suite des événements. Pour une bonne lecture de ce texte, ecclésial et marial à la fois, il faut commencer par la fin du chapitre 11 :

11, 19 : le *temple céleste s'ouvrit et l'arche de l'alliance apparut* au milieu d'un ébranlement de la terre qui rappelle les descriptions de la fin des temps. Selon la tradition juive, en effet, l'arche de l'alliance devait à nouveau être manifestée à la fin du monde (cf. 2 Maccabées 2, 8). Elle l'est, de fait, non dans le temple terrestre mais dans son image céleste (cf Ex 25). Ce verset invite le lecteur à se placer au moment de l'accomplissement de *la révélation de l'alliance de Dieu avec les hommes* et à lire le chapitre 12 dans cette perspective.

La présentation des personnes. 12, 1-4 présente la vision du *double signe*, celui de la *Femme* et celui du *Dragon*.

La FEMME est vue dans sa réalité céleste et terrestre, car elle est à la fois la Femme parée de symboles quasi divins (cf. Gn 37, 9 ; Ps 104, 2 ; Ct 6, 10) et la Femme *enceinte* qui crie dans *le travail et les douleurs de*

l'enfantement (cf. Is 66, 7-8 ; Mi 4, 10). Cependant le terme utilisé ici pour désigner ces douleurs n'a jamais, dans la littérature chrétienne, le sens de douleurs physiques ; il désigne des tourments, des tortures morales. Cet enfantement est donc davantage celui qui s'accomplit au Calvaire (Jn 19, 25-27), dans la lumière de Jean 16, 20-21. Dans cette perspective, la résurrection est, elle aussi, présentée comme une naissance, en Ac 13, 33 ; Col 1, 18 ; Jn 12, 24.

LE DRAGON apparaît avec une couleur menaçante, *rouge feu*, car c'est un ennemi. Ses emblèmes sont d'ailleurs ceux de la puissance terrestre. Les étoiles qui tombent sur la terre sont déjà mentionnées en Dn 8, 10 et par Jésus lui-même (Mt 24, 29 ; Mc 13, 25). Ces troubles dans le ciel font partie de la littérature apocalyptique juive, qui voulait ainsi manifester le caractère cosmique de la venue du Seigneur, de son intervention à la fin de l'histoire humaine.

- 12, 5-6 : LA FEMME ET SON ENFANT sont menacés par le dragon et sauvés tous deux par Dieu. L'enfant fut *enlevé auprès de Dieu et de son trône* : l'Ascension de Jésus, sa montée de la terre dans le ciel (à l'inverse de ce qui arrive au dragon), est le signe de la victoire définitive du Christ sur Satan et de la défaite irrémédiable de ce dernier. La Femme *s'enfuit au désert* : Dieu la met à l'abri des attaques du dragon, comme il fit pour son peuple, lors de l'Exode (cf. v. 14).

Entre ces personnages, une lutte s'engage. 12, 7-12 présente *le combat contre le dragon*, qui se déroule d'abord dans le ciel. Le dragon *n'eut pas le dessus*, c'est pourquoi *il fut précipité sur la terre et ses anges avec lui*. Dans les spéculations juives, la chute des étoiles (v. 4) symbolise celle des anges, évoquée au v. 9.

Une voix forte (v. 10-12) indique *le sens du combat* céleste qui se termine par la victoire de *Michel et de ses anges*. *Le règne de notre Dieu* est arrivé. Le Christ *a précipité l'accusateur de nos frères*. Ceux-ci l'ont vaincu *par le sang de l'Agneau* ; donc, *joie* au ciel, mais *malheur* à la terre ! La grande bataille du Christ est gagnée, mais la guerre continue jusqu'à *la victoire définitive* des frères chrétiens, de l'Eglise entière.

12, 13-16 : le dragon, *précipité sur la terre*, *se lança à la poursuite de la femme*. Celle-ci, comme lors de l'Exode, s'envole au désert grâce *aux deux ailes du grand aigle* (cf. Ex 19, 4 ; Dt 32, 11). Elle est même

préservée de l'agression du dragon par un prodige analogue à celui qui engloutit en terre Datân et Abiram, au cours du même Exode (cf. Nb 16, 30-34). Le dragon est impuissant, défait, car *Dieu protège la Femme*, même par des prodiges s'il le faut.

12, 17 : la *fureur* du dragon se porte surtout contre la Femme. Ne pouvant l'atteindre, il *porta le combat contre le reste de LA DESCENDANCE DE LA FEMME* (v. 17), contre *ceux qui observent les commandements de Dieu et gardent le témoignage de Jésus*, c'est-à-dire contre L'EGLISE, constituée des *frères* de Jésus, le *premier-né* (cf. Rm 8, 29). Les chrétiens ne doivent donc nullement s'étonner d'être en butte aux *persécutions* : C'est leur lot, dans la perspective eschatologique où ils sont appelés, dans le Christ, à vivre les *épreuves* dans la *persévérance*, afin de participer à la *royauté* même du Sauveur (Ap 1, 9). Ce message concerne directement les premières générations chrétiennes, persécutées et martyrisées à l'époque de la rédaction du livre de l'*Apocalypse*, sous l'empereur Domitien qui régna de 81 à 96.

12, 18 : ce verset introduit le chapitre suivant. Le dragon posté *sur le sable de la mer* attend la *bête* qui doit en surgir. Elle lui ressemble et va continuer la lutte du dragon contre l'humanité sauvée par le Christ : les persécutions ne sont pas achevées ! Courage ! Comme annoncé en *Genèse* 3, 15, la lutte continue entre la descendance de la Femme et celle du Serpent.

La Genèse, clef de l'Apocalypse 12. Tout le chapitre 12 de l'*Apocalypse* baigne dans une atmosphère de lutte entre la Femme et le Serpent. Pouvait-il en être autrement entre la Femme, intégralement fidèle à Dieu, et le dragon maléfique ? Selon les lois du genre apocalyptique, nous sommes invités à mettre en parallèle le péché premier, la chute originelle, et la victoire finale. D'ailleurs Gn 3, 15 invitait déjà à cette comparaison entre deux situations extrêmes dans l'Histoire. *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme*. Cette inimitié annoncée dans la *Genèse* se déploie dans l'*Apocalypse* : elle traverse donc toute l'histoire humaine.

La lutte victorieuse, des origines à la fin des temps. Cette lutte continuelle qui traverse toute l'histoire de l'humanité exprime de façon saisissante *l'antagonisme profond entre le dragon et la femme*, les deux *SIGNES* qui sont présentés au début de ce chapitre 12 du livre de l'*Apocalypse*. Si le dragon s'attaque à l'enfant c'est qu'il est FILS DE

CETTE FEMME, *un de sa descendance*, comme l'a explicité la Septante dans sa traduction de *Genèse* 3, 15. Et si le dragon s'attaque à la descendance c'est parce qu'elle est *la descendance de la même Femme*. Cette guerre sans fin, cette lutte à mort du dragon contre la Femme et les siens est une explicitation du drame décrit au chapitre 3 du livre de la GENESE. L'ennemi, *le serpent*, qui est présenté en *Genèse* 3, 1-7, est le même que celui qui apparaît au chapitre 12, v. 9 de l'*Apocalypse* : *le grand dragon, l'antique serpent, celui qu'on nomme Diable et Satan, le séducteur du monde entier*. Au commencement, *l'antique serpent* a été victorieux sur la femme et par elle sur l'homme et toute leur descendance.

Cette première victoire encourageait le dragon à continuer le combat, à vouloir attirer de son côté l'humanité et à la perdre avec lui. N'est-ce pas ce qui se passait, et se passe encore, et se passera jusqu'à la fin des temps ? Satan garde, en notre monde, un mystérieux droit de tenter les hommes et il ne s'en prive pas, même contre le Fils de l'homme, Jésus. Mais un fait capital a fait basculer cette lutte : la victoire remportée précisément par ce Jésus, Fils de Dieu devenu Fils de la Femme et Sauveur du cosmos.

La victoire du Christ. Au chapitre 12 de l'*Apocalypse*, la lutte de Satan contre l'humanité atteint son paroxysme ; là l'auteur nous situe à la fin des temps, selon le sens de 11, 19, c'est-à-dire à *la plénitude des temps* (cf. Ga 4, 4), les temps messianiques. Le texte de l'*Apocalypse* renvoie à LA VICTOIRE DU CHRIST livrant sa vie pour nous, car le dragon a été vaincu *par le sang de l'Agneau* (v. 11). Jésus ne dit-il pas qu'il a *vu le diable tomber du ciel comme l'éclair* ? Et cela grâce aux exorcismes des disciples que le Seigneur lui-même a envoyés en mission (Lc 10, 18).

Plus encore : dans Jn 12, 31-32 Jésus, juste avant sa passion, oppose la chute de Satan à sa propre élévation. Il déclare solennellement, déjà victorieux : *maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors (ou en bas). Pour moi, quand je serai élevé de terre (sur la Croix et dans la gloire), j'attirerai à moi tous les hommes*. Cette manière de présenter la victoire de Jésus correspond parfaitement à la traduction grecque de Gn 3, 15, qui affirme que c'est *un de la descendance* de la Femme qui *écrasera la tête* du serpent. Nous voilà donc renvoyés, par Gn 3, 15, à un fils de la femme première, Eve, et ce

filis sera celui de la Femme de la *plénitude des temps* (Ga 4, 4), Marie, la NOUVELLE EVE.

La victoire de la Femme Marie. Depuis le péché d'origine, le diable n'a cessé de s'attaquer à l'humanité. Mais *alors* (Ap 12, 6), c'est-à-dire au temps de la Passion du Fils de la Femme, il a été vaincu définitivement dans le ciel et rejeté sur la terre. Là il s'est lancé à *la poursuite de la Femme qui avait mis au monde l'Enfant mâle* (v. 13). Le dragon a voulu *s'attaquer à la femme*. On est en droit de penser à toutes les agressions du diable contre MARIE, L'IMMACULEE MERE DE DIEU. Force nous est de constater que durant toute l'histoire de l'Eglise, la Mère du Messie a été à la fois exaltée par les uns et salie par d'autres. Cette dernière attitude pourrait être signifiée par la *poursuite* que le dragon lança contre la Femme (v. 13), puis par *le fleuve d'eau* que le dragon *vomit derrière la Femme pour la faire emporter par les flots* (v. 15).

Mais Dieu vint doublement *au secours de la Femme* : d'abord en lui donnant *les deux ailes du grand aigle pour qu'elle s'envole au désert* (v. 14), puis, au désert même, où *la terre s'ouvrit et engloutit le fleuve vomi par le dragon* (v. 16). N'est-ce pas l'illustration de la parole de Dieu, en Gn 3, 15 - du moins selon sa version latine : *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme... elle t'écrasera la tête* ? Mais la victoire de Marie ne pouvait et ne peut se réaliser que par la puissante *protection de Dieu*. Il la lui a toujours accordée et la lui accordera toujours, particulièrement *en ces derniers temps*.¹³

La victoire de l'Eglise. Enfin, furieux, mais impuissant face à *l'enfant mâle* (le Messie) et à *la Femme-Marie, le dragon porta le combat contre le reste de sa descendance* (v. 17). En *Genèse* 3, 15, selon le texte hébreu, qui est le texte primitif, la descendance de la femme c'est toute l'humanité à naître de la première femme, Eve, la *mère des vivants*. L'histoire humaine atteste que le diable a toujours tenté les humains pour les entraîner vers le mal et le péché, pour les perdre éternellement avec et comme lui. Selon *l'Apocalypse*, il s'attaque très spécialement à *ceux qui observent les commandements de Dieu et gardent le témoignage de Jésus* (v. 17), autrement dit, les vrais descendants de la Femme, les vrais

¹³ Cf. J.-B. ARMBRUSTER, dans *Marie et la fin des temps*, Paris, O.E.I.L., 1987, t. III, Approche historico-théologique, pp. 69-81.

Enfants à la fois de Marie et de l'Eglise, parce qu'ils sont *disciples du Christ*. Le dragon continue à faire la guerre à toute l'humanité sauvée par le Christ et appelée à devenir son Eglise. C'est cette dernière surtout qu'il veut entraîner dans le mal et la mort. Aussi demandons-nous constamment dans la prière du Seigneur : *délivre-nous du mal (et du Mauvais)*.

Genèse 3, 15 éclairé par Apocalypse 12. Cette présentation rapide laisse entrevoir combien le chapitre 12 de l'*Apocalypse* explicite le riche message contenu dans le verset de la *Genèse* (3, 15) en sa *triple traduction*. Car ce verset que l'on appelle dans la tradition chrétienne le *Protévangile* fut traduit de trois manières, dont chacune explicite une facette de son sens plénier.

La version hébraïque, la plus ancienne, dit que l'antique serpent va lutter contre LA FEMME ET SA DESCENDANCE et désigne globalement Eve et toute l'humanité, qui sera appelée à devenir l'Eglise.

La version grecque de la Septante (fin du 3^e siècle avant Jésus Christ) accueille et explicite l'attente messianique. Elle précise donc que l'inimitié existera entre le serpent, la femme et un des ses descendants, désignant ainsi tout ensemble EVE ET LE MESSIE ; implicitement Marie, Mère du Messie, est aussi présente.

Enfin la version latine de la Vulgate (5^e siècle après J.C.) attribuée à LA FEMME le fait d'écraser la tête du serpent. Cette interprétation est la plus familière aux catholiques, surtout ceux du second millénaire chrétien. Elle désigne en la femme à la fois EVE, MARIE ET L'EGLISE DU CHRIST qui est l'humanité sauvée par lui, l'authentique *descendance de la femme*, vue en toute sa plénitude.

Apocalypse 12 invite donc fortement à ne pas séparer ces trois lectures de *Genèse 3, 15* mais, au contraire, à les tenir ensemble, car ensemble elles expriment toute la richesse de la victoire du Christ sur l'esprit du mal. Cette victoire qui appartient en propre au seul Sauveur, il la partage avec Marie sa Mère et l'Eglise, c'est-à-dire avec l'humanité appelée à devenir l'Eglise sainte dont Marie est la Mère.

Dieu intervient et assure la victoire. Revenons encore sur le texte du chapitre 3 de la *Genèse* pour souligner *tout ce que Dieu fait*, depuis l'origine, pour assurer la victoire de l'humanité sur l'antique serpent.

Le serpent est maudit par Dieu. En *Genèse* 3, 14, le serpent est *maudit*, rejeté par Dieu *et voué définitivement à la défaite*. Cela est exprimé par une image : *Tu mangeras de la poussière*. En effet, selon *Isaïe* 49, 23, les rois vaincus *lécheront la poussière de tes pieds* ; et, en *Michée* 7, 17, les nations vaincues, devant le peuple triomphant *lécheront la poussière comme le serpent, comme les bêtes qui rampent sur la terre*.

Vainqueur une première fois, le serpent ne le sera pas une seconde fois : telle est la volonté de Dieu qui délivre dès l'origine à l'humanité *un message d'espérance et de victoire*. En effet, affirme le concile Vatican II, c'est *la Mère du Rédempteur que l'on devine déjà prophétiquement présentée sous la lumière de la Révélation* (de l'Ancien Testament). *Et dans la promesse faite à nos premiers parents tombés dans le péché, l'on peut déjà lire la victoire sur le serpent* (L.G. 55).

Mais la lutte continue, acharnée. Elle *sera rude*. Même voué définitivement à la défaite, Satan veut entraîner avec lui bien des humains. Dieu le permet ainsi et c'est pour nous un vrai mystère, pour certains même un scandale et une raison de se détourner de Dieu. Mais la liberté et la responsabilité de l'homme sont à ce prix, et donc aussi sa capacité d'aimer Dieu en accueillant personnellement le salut offert en Jésus Christ.

Comme le montre le chapitre **12** de l'*Apocalypse* et comme l'affirme *Genèse* 3, 15 : *la lutte sera réciproque*. Au nom de cette mystérieuse *inimitié* établie par Dieu entre la femme et sa descendance d'un côté, le serpent et la sienne de l'autre, la lutte est continuelle, l'entente impossible. La femme et les siens *attaqueront* le serpent *à la tête* ; mais lui et les siens *attaqueront* la Femme et les siens *au talon*. Le verbe du texte hébreu, pour la femme comme pour le serpent, est très fort. Ainsi dans le *Psaume* 139, 11, le psalmiste demande : *que m'engloutisse* (même verbe) *la ténèbre* et Job se sent comme *écrasé* (même verbe) par l'action ennemie.

La victoire définitive est assurée. Dans la traduction latine de la Vulgate, le texte biblique donne un plus grand avantage à la Femme : *Elle t'écrasera la tête*. Tandis que l'action du serpent sera réduite à *chercher à mordre la Femme au talon*. *Le sacrifice du Sauveur a fait*

passer définitivement la victoire dans le camp de la Femme - de Marie, symbole de toute l'Eglise.

Malgré la première victoire du serpent, *Dieu reste du côté des hommes*, qu'il aime et favorise. Il *maudit* le serpent sans l'écouter tandis qu'avec Eve et Adam il dialogue avant de les punir, comme fait un père pour corriger ses enfants. Bien plus, il reste en rapport avec eux et leur donne un vêtement (Gn 3, 21). Cet appui, Dieu ne le refusera plus jamais à l'humanité. Dans son amour et sa fidélité, il fera ALLIANCE AVEC ELLE et lui donnera son Fils, son Unique, pour la sauver et l'Esprit Saint pour *la rajeunir par la force de l'Evangile, la rénover perpétuellement et la conduire enfin à l'union parfaite avec son Epoux (Lumen Gentium n°4).*

A la fin de l'*Apocalypse*, dernier livre de la Bible, nous est révélé l'accomplissement total de l'Alliance, présentée là comme *les noces de l'Agneau*, la célébration joyeuse et définitive de l'amour Créateur, Sauveur et Sanctificateur de Dieu avec *toutes les familles des peuples... dans le bonheur, la paix et la concorde, et réunies en un seul Peuple de Dieu pour la gloire de la très sainte et indivisible Trinité ! (Lumen Gentium n° 69, fin).*

Le verbe « apparaître ». Il est utilisé trois fois et se rapporte aux *trois signes* qui apparurent : deux du côté de Dieu, l'arche d'alliance (11, 19) et la Femme (12, 1), et un autre contre Dieu, le dragon (v. 3). La simple construction du texte montre déjà qu'il doit y avoir un rapport entre les deux signes célestes, l'arche d'alliance et la Femme. L'Evangile de Luc avait déjà fait ce rapprochement dans sa lecture midrashique de la Visitation (Lc 1, 39-45). Que signifie-t-il à la charnière des chapitres 11 et 12 de l'*Apocalypse* ?

Dans le *Second livre des Martyrs* (Ma, 2, 4-8), on apprend que L'ARCHE D'ALLIANCE fut cachée par Jérémie au mont Horeb (= au Sinaï), avant la déportation :

Arrivé là, Jérémie trouva une habitation en forme de grotte et il y introduisit la tente, l'arche, l'autel des parfums, puis il en obstrua l'entrée. Quelques-uns de ses compagnons, étant venus ensuite pour marquer le chemin par des signes, ne purent le retrouver. Ce qu'apprenant, Jérémie leur fit des reproches : « Ce lieu sera inconnu, dit-il, jusqu'à ce que Dieu ait opéré le rassemblement de

son peuple et lui ait fait miséricorde. Alors le Seigneur manifestera de nouveau ces objets, la gloire du Seigneur apparaîtra ainsi que la Nuée, comme elle se montra au temps de Moïse et quand Salomon pria pour que le saint lieu fût glorieusement consacré. »

Ce texte éclaire Ap 11, 19. Si le Seigneur fait apparaître à nouveau ces saints objets, dont l'arche d'alliance, c'est que nous sommes au moment décrit par Jérémie. Ce moment est caractérisé par les faits suivants :

Dieu a opéré *le rassemblement de son peuple* et lui a fait miséricorde. En effet, Jésus est mort *pour rassembler les enfants de Dieu dispersés*, comme le prophétisa Caïphe (Jn 11, 51-52). La prophétie est réalisée par la Passion et la Résurrection du Christ. L'arche de l'Alliance de Dieu peut donc apparaître à nouveau, car en son Fils, *Dieu a opéré le rassemblement de son peuple*.

La *gloire* et la *nuée* descendront sur *la tente consacrée* par Moïse ou sur le *temple* consacré par Salomon. Or il est aisé de voir la réalisation de cette prophétie dans le récit de l'Annonciation : *la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi celui qui va naître de toi sera Saint et sera appelé Fils de Dieu* (Lc 1, 35). L'Incarnation du Verbe de Dieu en Marie est présentée par Luc comme l'apparition de la Nuée qui, sous l'action de l'Esprit de Dieu, consacrait le vrai temple, le corps du Christ (Jn 2, 21).

De plus, l'apparition de l'Arche de l'Alliance *dans le temple de Dieu, dans le ciel*, est accompagnée de voix, de tonnerres, d'un tremblement de terre et d'une forte grêle, phénomènes apocalyptiques qui signifient une intervention de Dieu (Ex 9, 24), une théophanie (Ex 19, 16) ou les derniers temps (Ap 16, 18).

L'accomplissement du dessein de Dieu. Avec la fin du chapitre 11 de l'*Apocalypse*, nous voici donc renvoyés à la fin des temps, à leur plénitude, à l'accomplissement du dessein de Dieu dans l'histoire des hommes. Ces derniers temps ont été inaugurés par le *Fils de Dieu né d'une femme* (Ga 4, 4) et par sa mort sur la croix, qui fut sa grande victoire sur Satan en même temps que le salut du cosmos.

Que l'apparition de l'Arche d'Alliance soit liée à la révélation de la Femme n'a donc plus rien d'extraordinaire : la véritable Arche d'Alliance fut Marie, comme Luc le suggère dans le récit de la Visitation, à travers

lequel on peut lire en filigrane le récit de la montée de l'arche d'alliance à Jérusalem (cf. 2 Samuel 6).

Apocalypse 11, 19 résume donc typiquement ce que Luc révèle de l'Incarnation et ce que Jean atteste de la signification divine de la mort du Seigneur, vrai Temple qui se trouve au cœur de l'humanité rachetée et qui devient, à travers les épreuves et les fidélités de ce temps, la cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'après de Dieu (Ap 21, 10). L'Arche d'Alliance et la Femme, comme signes grandioses de Dieu au début de la grande confrontation, sont donc ensemble un signe d'espérance certaine et de consolation devant le Peuple de Dieu en marche ; celui-ci contemple la Mère de Jésus, déjà glorifiée au ciel en son corps et en son âme, et véritable Arche d'Alliance, l'image et le commencement de ce que sera l'Eglise en sa forme achevée, aux siècles à venir (Lumen Gentium n° 68).

C. LA FEMME DE L'APOCALYPSE 12

Tous les exégètes sont d'accord pour voir dans la Femme qui apparaît en *Apocalypse 12* Israël et l'Eglise. Quant à y voir aussi Marie, la tradition de l'Eglise ancienne est affirmative, tandis que bien des auteurs modernes le refusent. Le Magistère, en proposant ce texte parmi les lectures de la solennité de l'Assomption, invite les fidèles à y contempler aussi Marie. Que pouvons-nous conclure, au terme de notre étude ?

La femme et les femmes en ce chapitre 12. Il est dit que la femme *était enceinte et criait dans le travail et les douleurs de l'enfantement* (v. 2).

Cette femme est d'abord considérée par les commentateurs comme étant Sion. Isaïe 54, 1-4 montre JERUSALEM, SION, qui était veuve parce qu'elle s'était séparée de Yahvé, enfanter tout un peuple (cf. aussi *Osée 2, 21-25*). Et saint Paul, en *Galates 4, 27*, applique ce texte à l'Eglise pour justifier son affirmation précédente : *la Jérusalem d'en-haut est libre, et c'est elle notre mère* (v. 26). Ainsi se trouve établi le rapport entre LA NOUVELLE JERUSALEM des prophètes de l'époque post-exilique et l'Eglise, l'une et l'autre mères qui enfantent.

Mais une autre femme a souffert les douleurs morales de l'enfantement d'un peuple, MARIE, associée au Christ en tous ses

mystères de salut et particulièrement à celui du Calvaire. Il est intéressant de méditer en ce sens la petite parabole de Jn 16, 21.

En tant qu'elle enfante un *enfant mâle qui doit mener pâître toutes les nations avec une verge de fer* (v. 5 ; cf. Ps 2, 9), cette femme est LA MERE DU MESSIE. *Genèse* 3, 15, en sa traduction grecque, reconnaissait déjà ce privilège à EVE et au Peuple ISRAËL, au sein duquel le Messie devait naître (cf. Mt 2, 6 qui cite, en les amalgamant de façon originale, Mi 5, 1 et 2 S 5, 2).

On ne peut donc pas refuser de voir aussi Marie de Nazareth, la véritable mère humaine du Messie Jésus, dans la femme d'*Apocalypse* 12 qui fut enlevée auprès de Dieu et de son trône (v. 5). Il s'agit bien ici du Messie, du Fils de Dieu devenu Fils de Marie pour sauver les hommes. La figure de ce Messie est inséparable de celle de l'Eglise, qu'il mène à son achèvement. En Ap 2, 25-27, le Seigneur fait écrire à l'Eglise de Thyatire qu'elle doit tenir ferme la foi reçue jusqu'à ce qu'il vienne. Alors *le vainqueur, celui qui garde jusqu'à la fin mes œuvres, je lui donnerai pouvoir sur les nations et il les mènera pâître avec une verge de fer*. Les chrétiens fidèles dans la lutte contre *les prétendues profondeurs de Satan* (v. 24) seront donc revêtus des mêmes prérogatives que le Messie lui-même. Jésus partage avec les siens toutes ses qualités. Et celle qui enfante les chrétiens, c'est L'EGLISE.

Mais au cœur de l'Eglise, MARIE est, à un titre personnel, Mère des chrétiens et figure de l'Eglise (*Lumen Gentium* n° 63). La mission propre de Marie, il faut la situer au cœur de celle de l'Eglise, telle que la présente Vatican II : l'Eglise qui regroupe tous les justes depuis Adam jusqu'aux témoins encore vivants à la Parousie, c'est-à-dire *l'Eglise universelle* (*Lumen Gentium* n° 2).

Marie, archétype de toutes les femmes. Dans le sens même du genre littéraire apocalyptique et selon l'importance accordée à la typologie des personnes, le lecteur du chapitre 12 de l'*Apocalypse* est amené tout normalement à voir dans la Femme Marie - femme réelle ayant vécu notre histoire - l'archétype de toutes les 'femmes' évoquées par le texte.

Par rapport à Eve, Marie est la NOUVELLE EVE. Ce titre est le plus ancien qui fut reconnu à la Mère de Jésus par la Tradition commune de toute l'Eglise. Le rapprochement d'Eve et de Marie signifie la prise de conscience d'un lien biblique réel entre la première femme, *Eve*, et celle

qui fut donnée par Dieu au Christ *Nouvel Adam*, comme une *aide qui lui soit assortie* (Gn 2, 20). Plus qu'Eve, Marie est la Mère du Messie et véritable *Mère de tous les vivants* (Gn 3, 20), en Jésus Christ et par l'Esprit Saint.

Plus que Sion, Marie est la MERE DU MESSIE, non pas typologiquement, mais bien réellement, en son être de femme. En vue de cette vocation unique, elle a été *comblée de grâce* au point d'être la Femme, Vierge et Mère, qui accomplit en sa perfection l'Ancienne Alliance et initie la Nouvelle en se consacrant de tout son être immaculé à la personne et à la mission de son Fils et Sauveur (*Lumen Gentium* n° 56). Elle a réalisé de la sorte ce qui fut prédit pour Sion : au Calvaire elle devint la MERE DE L'EGLISE des disciples du Christ. Rien d'étonnant que, selon saint Ambroise et d'autres, elle soit appelée LA FEMME-TYPE de l'Eglise, comme le reconnaît le concile Vatican II (*Lumen Gentium* n° 63) :

*La Mère de Dieu est l'archétype de l'Eglise, comme l'enseignait déjà saint Ambroise, et cela dans l'ordre de la foi, de la charité et de l'union parfaite avec le Christ. En effet, dans le mystère de l'Eglise, qui reçoit, elle aussi, avec raison, les noms de Mère et de Vierge, la bienheureuse Vierge Marie est venue la première, offrant d'une manière éminente et singulière le modèle de la Vierge et de la Mère.*¹⁴

En effet, le chapitre 12 de l'Apocalypse a été reconnu par beaucoup de Pères de l'Eglise comme un *chapitre marial de l'Ecriture*. Cela est encore plus vrai après Vatican II et son enseignement sur *la Bienheureuse Mère de Dieu dans le mystère du Christ et de l'Eglise*. Le Père René Laurentin n'a pas hésité à écrire : Ce texte capital peut être considéré comme *le carrefour de toutes les avenues bibliques qui conduisent à la Vierge*.¹⁵ De plus, à partir de ce carrefour la vie chrétienne, durant le temps de l'Eglise, se trouve singulièrement éclairée. Nous savons désormais quel est le sens de nos luttes et combien, grâce au *sang de l'Agneau* et à la Mère du Messie devenue

¹⁴ Cf. ST. AMBROISE, *Exposition sur l'Evangile selon saint Luc*, II, 7 : PL 15, 1555.

¹⁵ René Laurentin, *Court traité de théologie mariale*, Paris, Lethielleux, 1959, p. 36.

Mère de l'Eglise, la persévérance dans nos fidélités est assurée de la victoire.

6^{ème} ÉTAPE

LES NOCES DE L'AGNEAU

Et que toute langue confesse que le Seigneur c'est Jésus Christ à la gloire de Dieu le Père (Ph 2, 11).

Voici que le Serviteur se trouve, comme Seigneur, exalté au-dessus de tout l'univers, adoré par tous comme Dieu. Cette adoration est encore une réponse d'amour du Père à l'obéissance et au dévouement de son Fils bien-aimé. L'hymne exprime cet honneur suprême, divin, par des images bibliques. Ainsi le Serviteur qui s'est souverainement abaissé, se trouve-t-il exalté au-dessus de l'univers entier. Toute la création désormais doit le reconnaître et adorer en lui le Fils comme elle adore le Père et l'Esprit.

Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, pouvait dire le Seigneur avant de quitter ses apôtres (Mt 28, 18). Une telle affirmation fait mieux entrevoir que la puissance divine du Christ est tout entière mise au service de son Eglise et du salut de l'humanité dont cette puissance est chargée.

Le mystère du Christ incarné, mort, ressuscité et élevé dans la Trinité Sainte est *à la gloire de Dieu le Père* (Ph 2, 11). La gloire n'est pas réservée à la seule personne du Christ. C'est la gloire du Fils de l'homme, né de la Vierge Marie et venu sauver toute la création pour en faire son Corps ecclésial. Ce mystère, présenté par Paul comme exemplaire de l'unité pour la communauté de Philippes, concerne donc l'Eglise et, en elle, particulièrement la Mère de Jésus, devenue Mère de l'Eglise.

Quand le Verbe de Dieu a décidé de sauver l'humanité pécheresse, il était seul. Au début de la vie publique, Jean le Précurseur voyant Jésus venir vers lui, le reconnaît déjà sous son véritable nom :

Voici l'Agneau de Dieu qui emporte sur lui et fait ainsi disparaître le péché du monde (Jn 1, 29).

Maintenant qu'arrive l'accomplissement voulu par le Père et réalisé par le Fils et Sauveur, Jésus n'est plus seul. L'Agneau, ayant racheté et sanctifié toute l'humanité, peut célébrer ses *Noces*.

Après la « *victoire finale et le jugement* » (Ap 20, 7-15), apparaissent « *un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus* » (Ap 21, 1). Cette mer qui est le résidu du chaos primitif, est exclue de la nouvelle création.

A. LES NOCES DE L'AGNEAU

La plus grande joie de Dieu, si l'on peut dire, ce sont les NOCES DE L'AGNEAU. Ne marquent-elles pas la réalisation finale et éternelle de la vie, de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu fait homme ? Non seulement les hommes peuvent redevenir fils et filles de Dieu, mais le Père les accueille comme les frères et sœurs de son propre Fils. Il est leur tête et ils forment son corps. L'Eglise, fondée par Jésus au Calvaire et confiée à sa Mère, s'achève par les Noces éternelles de l'Agneau, signe le plus profond et le plus heureux de Jésus.

Première célébration des noces, en *Apocalypse* 19, 6-9 :

Le Seigneur, notre Dieu tout-puissant, a manifesté son règne. Réjouissons-nous, soyons dans l'allégresse et rendons-lui gloire, car voici les noces de l'Agneau. Son épouse s'est préparée, il lui a été donné de se vêtir d'un lin resplendissant et pur, car le lin, ce sont les œuvres justes des saints. Un ange me dit : Ecris ! Heureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'Agneau !

Le plus long chant de ces Noces divines se trouve en *Apocalypse* 21, 1-8, qui débute par ces versets :

Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus. Et la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, je la vis qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, prête comme une Epouse qui s'est parée pour son époux.

Ce renouvellement fondamental, le prophète Isaïe l'avait déjà entrevu lorsqu'il écrivait à son peuple :

En effet, voici que je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle ; ainsi le passé ne sera plus rappelé et ne remontera plus jusqu'au secret du cœur (Is 65, 17).

Cette promesse d'Isaïe ne pouvait être réalisée que dans le Nouveau Testament, et par étapes. En premier lieu Jésus, Agneau de Dieu, pouvait seul représenter la Nouvelle Jérusalem en son corps glorifié, exalté par le Père - première remontée.

En second lieu Marie, l'Épouse, lors de son Assomption auprès de son Fils, devint l'Épouse de la Nouvelle Jérusalem. L'apôtre Jean la présente au chapitre 12, v.1 :

un grand signe apparut dans le ciel : une femme, vêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles.

Quant à l'Église, elle semble devoir attendre la fin du temps et le retour du Christ en gloire pour que puisse advenir la *Jérusalem Nouvelle* pour tous les hommes :

Voici la demeure de Dieu avec les hommes ; il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, Dieu lui-même sera avec eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort n'existera plus ; et il n'y aura plus de pleurs, de cris, ni de tristesse ; car la première création aura disparu (Ap 21, 3-4).

B. LA JÉRUSALEM NOUVELLE, VILLE DE LUMIÈRE

Cette Jérusalem Nouvelle ainsi rassemblée, composée de tous les élus, de tous les enfants de Dieu, est présentée au chapitre 21 (v. 9-27), comme une ville où toute obscurité, signe de péché, est désormais inconnue. Bien plus, cette Ville est d'une taille énorme.

Il m'entraîna par l'esprit sur une grande et haute montagne ...

Elle resplendissait de la gloire de Dieu, elle avait l'éclat d'une pierre très précieuse, comme le jaspé cristallin. Elle avait une grande et haute muraille...

Puis il mesura sa muraille : cent quarante-quatre coudées... Le matériau de la muraille était du jaspé, et la cité était en or pur semblable à du cristal pur... (21, 10-21).

Cette Jérusalem Nouvelle est de douze mille stades, ce qui représente deux mille deux cents kilomètres et la hauteur est identique à la longueur et à la largeur. Ne serait-ce pas terre et ciel en un ? Et les anges sont à leur aise dans cette cité céleste garnie de douze pierres.

Dans la cité, je n'ai pas vu de temple, car son Temple, c'est le Seigneur, le Dieu tout-puissant, et l'Agneau.

La cité n'a pas besoin de la lumière du soleil ni de la lune, car la gloire de Dieu l'illumine, et sa source de lumière, c'est l'Agneau.

Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre apporteront ce qui leur fait gloire.

Les portes ne se fermeront pas tant qu'il fera jour ; or il n'y fera plus jamais nuit (21, 22-25).

Cette Jérusalem Nouvelle vivra dans le jour éternel et on n'aura plus d'ennemis à combattre, car

il n'y entrera jamais rien de souillé, ni personne qui commette ni abomination ou mensonge, mais seulement ceux qui sont inscrits dans le livre de vie de l'Agneau (21, 27).

Pour nous, lecteurs modernes, il reste un avertissement sérieux, en 21, 8 :

Mais les lâches, les incrédules, les abominables, les meurtriers, les débauchés, les sorciers, les idolâtres et tous les menteurs, leur place est dans l'étang embrasé de feu et de soufre, qui est la seconde mort.

C'est ma réponse...

Dans cet essai je me suis arrêté sur deux passages des Lettres de Paul : le début du chapitre quatre de sa *Lettre aux Galates* et surtout l'hymne christologique qu'il adresse aux Philippiciens. Ces deux grands textes, je les ai en quelque sorte habillés d'autres textes bibliques, qui sont en harmonie avec eux. Notre tour d'horizon nous a fait voir et comprendre la présence et le rôle de Marie à chacune des six étapes du grand parcours du Fils de Dieu notre Sauveur. Il nous semble avoir ainsi répondu à la question du départ : *Que dit l'Écriture de Marie ?*

Joseph, époux de Marie et père adoptif de Jésus, a également sa place à plusieurs étapes de ce parcours. Il intervient plusieurs fois dans les premières étapes, comme l'époux et le père, celui surtout qui donne à Jésus le titre de Messie. S'il disparaît des récits à la fin de la vie privée de Jésus à Nazareth, nous le rencontrons, par contre, en de multiples occasions durant les années de croissance et de développement de l'homme Jésus, à qui, notamment, Joseph a appris son métier.

Le Fils de Dieu fait homme, quant à lui, est partout présent dans le Nouveau Testament : depuis sa descente du ciel, à la *plénitude des temps*, jusqu'aux *noces de l'Agneau*. A chacune des six étapes où nous l'avons suivi dans son parcours, le Fils de Dieu fait homme occupe vraiment la première place.

Ce qui nous dépasse infiniment, c'est le mystère du Verbe de Dieu qui, ayant obéi en tout à son Père jusqu'à la mort et la mort sur une croix, se trouve *souverainement exalté*, en son être ressuscité, et vivant pour l'éternité. La résurrection ne concerne pas seulement le Fils de Dieu, mais tous les hommes rachetés et

dont l'Esprit Saint fait des fils adoptifs et pour lequel nous crions : Abba, Père. Cet Esprit lui-même atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Enfants et donc héritiers : héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ, puisque, ayant part à ses souffrances, nous aurons part aussi à sa Gloire (Rm 8, 15-17).

Les réalités évoquées dans les dernières pages de l'*Apocalypse* se réaliseront en plénitude, comme disait Jésus, *après la fin des temps* (Mt 28, 20). Ces visions magnifiques feront le bonheur éternel des élus. En

une phrase tout est rassemblé : « *Les Noces de l'Agneau* », c'est-à-dire les noces éternelles entre Jésus-Sauveur et l'Eglise éternelle.

Dans l'Évangile, le Royaume de Dieu est souvent évoqué comme une fête de noces. L'Eglise est orientée par là vers son accomplissement final. Le parcours du Fils de Dieu en son Incarnation, son élévation dans la gloire, la glorification de Marie dans son âme et dans son corps, figure de l'Eglise en son achèvement, sont autant de signes donnés à l'Eglise dans sa marche terrestre pour éclairer sa foi, soutenir son espérance, entretenir son amour. A la fin des temps, quand paraîtront le ciel nouveau et la terre nouvelle, viendra l'Assomption de l'Eglise. Alors l'humanité sanctifiée sera, elle aussi, glorifiée. Alors la fiancée de l'Agneau sera, autour de la Femme Marie, la cité divine rassemblant tous les saints en une communion éternelle. Alors l'alliance scellée avec l'humanité atteindra sa plénitude et le dessein d'amour de Dieu sera pleinement accompli.

Là, avec Marie et Joseph, toute l'Eglise sera rassemblée en Jésus Sauveur pour l'éternité, dans le pur élan de l'amour trinitaire.

Table des matières

PRESENTATION : Pourquoi cette recherche ?	3
INTRODUCTION :	5
Un croyant face à la révélation divine	
<i>Saint Paul reçoit des lumières célestes</i>	6
<i>Dans la Lettre aux Galates</i>	7
A. L’accomplissement des temps	7
B. Vrai homme, vrai juif	9
<i>Dans la Lettre aux Philippiens</i>	9
A. Trois étapes de descente	11
B. Trois étapes de montée en Dieu	13
TROIS ETAPES DE DESCENTE	
1^{ère} étape : <i>Et le Verbe s’est fait chair</i>	15
A. L’Annonciation	
Le moment, 16 - L’histoire de la Palestine, 16 - Les trois personnages du récit : Gabriel, Marie et Joseph, 17 - La salutation de l’ange à Marie, 19 - Silence de Marie face à l’ange, 23 - Première annonce de l’ange, 25 - La question de Marie à l’ange, 28 - Seconde annonce de l’ange, 29 - Le libre consentement de Marie, 33.	16
B. La Visitation, Pentecôte de Marie	
La salutation de Marie, 37 - La prophétie d’Elisabeth, 37 - Une célébration de la joie, 38 - L’allégresse de Jean-Baptiste, 38 - Allégresse d’Elisabeth, 38 - La foi de Marie, 39 - Le <i>Magnificat</i> , prophétie de Marie, 40 - La prière de Marie, prière de l’Eglise, 44.	36

C. L'Annonce selon <i>Matthieu</i>	46
Jésus, fils de David, fils d'Abraham, 46 - Une double filiation, 47 - Joseph, homme juste, 49 - Un songe bouleversant, 50 - L'annonce faite à Joseph, 50 - Justification prophétique du mystère, 52 - Joseph, époux de Marie, 53 - L'attitude virginale de Joseph envers Marie, 55 - Le mariage de Marie et de Joseph, 55.	
- 2 ^{ème} étape : <i>Et il a habité parmi nous</i>	57
A. Naissance et présentation de Jésus au Temple	
Noël dans l'histoire, 57 - La montée vers la ville de David, 58 - La naissance de Jésus, 58 - Jésus, le premier-né, 59 - La crèche et la croix, 60 - La révélation céleste aux bergers, 60 - Une triple annonce, 62 - La louange des bergers, 65 - Les centres d'intérêt de Luc, 66 - La foi de Marie à Noël, 67 - Le silence de Marie qui accueille la parole, 68 - Savoir garder en mémoire, 69 - Confronter, méditer en son cœur, 69 - Jésus présenté au Temple, 71 - Fin de l'enfance selon Luc, 74.	
B. La Sainte Famille en ses débuts selon <i>Matthieu</i>	74
La visite des mages, 75 - Peur du roi Hérode, joie des mages, 76 - Les offrandes des mages, 77 - Jésus, Marie, Joseph, 77 - Fuite en Egypte, 78 - Le retour d'Egypte, 79 - Le massacre des petits enfants, 79 - La Sainte Famille à Nazareth, 80 - Il sera appelé Nazaréen, 82 - Conclusions sur l'Évangile selon Matthieu, 82.	
-----C. A douze ans, Jésus au Temple	84
-----Le retour dramatique à Nazareth, 85 - La découverte de Jésus au Temple, 86 - Le dialogue parents-Jésus, 86 - La première parole de Jésus, 87 - Le sens prophétique de l'événement, 88 - La descente à Nazareth, 88 - Il leur était soumis, 90 - Marie garde l'événement dans son cœur, 90 - Jésus grandit à Nazareth, 91 - La personnalité de Joseph, 92.	

3^{ème} étape : Obéissant jusqu'à la mort	95
A. Le baptême de Jésus	95
Un premier acte d'abaissement, 96 - La Trinité à l'œuvre, 96.	
B. Les noces de Cana	96
Le dialogue entre Marie et Jésus, 96 - Marie prépare les servants, 98 - Marie, médiatrice d'alliance, 99 - Marie, la servante de Jésus, 100 - Jésus, le Messie, change l'eau en vin, 100 - Sens biblique du vin, 100 - Valeur symbolique du vin à Cana, 101 - Les conclusions du récit, 102 - Le commencement, 102 - Jésus manifeste sa gloire, 103 - Et ses disciples crurent en lui, 104 - Une redistribution des rôles, 105.	
C. Jésus face aux siens	106
Jésus prêche à ses concitoyens, 106 - Qui est Jésus pour les siens ? 107 - Jésus confronté à sa propre famille, 109 - Le texte de Marc, 109 - Le texte de Matthieu, 110 - Le texte de Luc, 110 - La maternité spirituelle, 113.	
D. L'heure de la femme, <i>Jean 16, 21</i>	115
Enfantement et souffrances, 115 - Enfantement et joie, 116 - L'heure de la femme, 117 - Rapports entre cette femme et Eve, 118 - Et les disciples? 119.	
E. Marie au Calvaire, Mère de l'Eglise	120
Les cinq événements du Calvaire, 120 - Le texte de Jean, 121 - Les personnes présentes au Calvaire, 121 - Le disciple la prit chez lui, 123 - Marie, Mère de l'Eglise, 124 - Mission accomplie, 125 - Humilité et amour, 127.	

TROIS ETAPES DE MONTEE EN DIEU DE JESUS RESSUSCITE

- 4^{ème} étape : *Dieu a surexalté son Fils* 129
- A. Jésus entre Résurrection et Ascension. Jésus ressuscité est-il apparu à sa Mère ? 130 - Jésus prépare les Apôtres à proclamer l'Évangile, 131. 129
- B. La présence permanente de Jésus 132
L'Eucharistie, 133 - Vatican II : *Constitution sur la sainte Liturgie*, 133.
- C. L'Église au Cénacle avec Marie 134
L'Église, une communauté priante, 135 - La prière chrétienne avec Marie, 135 - La prière d'espérance, 136 - L'Église prie avec assiduité, 137 - La prière de disponibilité, 138 - La prière en vue de l'avenir, 138 - L'Église prie dans l'unanimité, 139 - La prière œcuménique avec Marie, 140.
- D. Marie toujours à l'œuvre 140
L'Assomption de Marie, 141 — Le rôle de Marie au ciel, 143.
- 5^{ème} étape *Le Nom de Jésus est exalté* 143
- A. Le Saint Nom de Marie 145
Une sainteté unique, 145 - La participation à la seigneurie du Christ, 146.
- B. Le message de *l'Apocalypse* 12 146
Le genre littéraire de *l'Apocalypse*, 146 - Principes fondamentaux de lecture, 146 - *Apocalypse* 12, texte et contexte, 149 - La présentation des personnes, 149 - Une lutte s'engage, 150 - La *Genèse*, clef d'*Apocalypse* 12, 151 - La lutte victorieuse, des origines à la fin des temps, 151 - La victoire du Christ, 152 - La victoire de la Femme Marie, 153 - La victoire de l'Église, 153 - *Genèse* 3, 15, 154 - Intervention de Dieu, 155

Le serpent maudit par Dieu, 155 - Mais la lutte continue, acharnée, 155 - La victoire définitive est assurée, 156 - Le verbe “apparaître”, 156 - L’accomplissement du dessein de Dieu, 157.

C. La Femme de l’*Apocalypse* 12 158
La femme et les femmes en ce chapitre 12, 158 - Marie, archétype de toutes les femmes, 159.

- 6^{ème} étape : *Les Noces de l’Agneau* 163

A. Les Noces de l’Agneau 164
Un ciel nouveau et une terre nouvelle, 164 - Une réalisation progressive, 165.

B. La Jérusalem nouvelle, une ville de lumière 165
Une ville immense, 165 - Le livre de vie de l’Agneau, 166.

C’est ma réponse... 167